

Gendarmes et voleurs

Westlake, Donald

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MARABOUT



DONALD E. WESTLAKE GENDARMES ET VOLEURS



DONALD E. WESTLAKE

Gendarmes et voleurs

Traduit de l'américain
par France-Marie Watkins
Marabout

Prologue

J'avais garé la bagnole dans Amsterdam Avenue et j'étais revenu à pied vers la 72^e Rue. Avec cette chaleur, j'étais content que la police nous permette de porter en été une chemisette à manches courtes au col ouvert, mais j'aurais très bien pu me passer de tout ce poids à la ceinture. Pistolet, étui, boudier, torche électrique, un tas de trucs qui m'alourdisaient et me gênaient. Mon rêve, c'était de me mettre à poil et de me gratter. Mais le règlement l'interdisait ; c'était encore plus scandaleux que ce que je projetais.

Au coin d'Amsterdam et de la 72^e se dresse l'hôtel Lucerne, un des rendez-vous des poivrots du quartier. Broadway, entre la 72^e et la 79^e Rue, est bordé d'un tas de petits bars obscurs, qui se ressemblent tous ; on y trouve les mêmes juke-boxes, les mêmes tables de formica, le même décor simili espagnol, et la même barmaid portoricaine aux seins généreux. Tous les paumés qui vivent dans les petits hôtels du coin passent leurs nuits accoudés à ces bars et font les yeux doux aux serveuses, et puis à l'heure de la fermeture ils regagnent leurs chambres sordides et rêvent à de grandes scènes de séduction avant de s'endormir. À moins qu'ils aient du fric, ce qui leur arrive rarement, pour ramener chez eux une des putes au rabais qui font le tapin le long de Broadway.

Entre le Lucerne et Broadway la rue est bordée de vieux immeubles plus ou moins décrépits où vivent des veuves d'instituteurs, des épiciers à la retraite, des vieillards, et dont le rez-de-chaussée est occupé par des boutiques ou des bars, avec des enseignes au néon dans la vitrine. *Schlitz. Pressing. Comestibles*. Il était dix heures et demie du soir, et la plupart des magasins étaient fermés, à part les bars et le marchand de vin.

La rue était presque déserte. Quelques enfants jouaient encore sur les trottoirs, des taxis passaient à toute allure, mais la plupart des habitants du quartier étaient chez eux, devant un ventilateur.

Le liquoriste était situé au milieu de la rue. Quand je l'atteignis, je constatai qu'il n'y avait aucun client : rien que l'employé, un Portoricain qui lisait un illustré en espagnol, et deux poivrots dans le fond, qui rangeaient des bouteilles sur des étagères. Je soulevai le rabat de mon étui et entrai.

Ils se retournèrent tous les trois. Les poivrots se remirent aussitôt au travail mais l'employé m'observa, l'air ahuri, comme tous les gens qui regardent un flic.

La boîte était climatisée. La sueur qui me ruisselait dans le dos devint soudain glacée. Je m'approchai du comptoir. Le Portoricain

était blême.

— Oui, monsieur l'agent ?

Je dégainai mon pistolet et le braquai sur lui.

— Donne-moi tout ce que t'as dans la caisse.

Je l'observais. Pendant une seconde ou deux son expression resta figée, pétrifiée par le choc. Et puis son esprit travailla, j'étais pas un flic mais un bandit, et il changea de tête vite fait.

— Oui, tout de suite, dit-il très vite, en se retournant vers sa caisse.

Il n'était qu'un employé, c'était pas son fric.

Dans le fond, les poivrots s'étaient immobilisés. Ils étaient là comme deux statues de cire, tenant chacun à la main, une bouteille de vermouth. Ils se regardaient, je les voyais de profil, mais ils ne semblaient rien voir, eux.

Le Portoricain plongeait fébrilement dans la caisse, en retirait des tas de billets qu'il posait sur le comptoir. De la main gauche, je ramassai la première liasse et la fourrai dans la poche de mon pantalon, puis je fis passer mon pistolet dans l'autre main et raflai tout le reste de la droite. Les billets de cinq dollars dans la poche du pantalon, ceux de dix et de vingt dans celle de la chemise.

Le Portoricain laissa sa caisse ouverte et me regarda, les bras ballants. Je rengainai mon pistolet et reculai vers la porte. Le Portoricain ne bougea pas. Dans le fond, les poivrots s'étaient tournés vers moi. L'un d'eux fit un geste vague, l'autre secoua la tête, mais aucun n'avança.

Une fois dehors, je laissai retomber le rabat de mon étui sur le pistolet. Je tournai le coin de la rue, remontai dans la voiture et démarrai.

1.

Ils étaient de service de jour, par conséquent ils devaient affronter les embouteillages du matin, tout au long de l'autoroute de Long Island. C'était le seul inconvénient de la banlieue, les heures de pointe quand on était de service de jour.

L'un d'eux s'appelait Joe Loomis ; il avait trente-deux ans ; il portait l'uniforme et il conduisait une voiture de patrouille avec un équipier nommé Paul Goldberg. L'autre, c'était Tom Garrity, trente-quatre ans, inspecteur, travaillant généralement en cheville avec un certain Ed Dantino. Ils appartenaient tous les deux au 15^e Commissariat de Manhattan et ils étaient voisins. Ils occupaient chacun un pavillon, Mary Ellen Drive, à Monequois, Long Island, à une cinquantaine de kilomètres de New York.

Ils arrivaient en ville ensemble chaque fois que leurs horaires le permettaient, en utilisant à tour de rôle la voiture de l'un ou de l'autre. Cette fois, ils étaient dans la Plymouth de Joe qui tenait le volant. Il portait son uniforme, à part la casquette qu'il avait laissée sur le siège arrière. À côté de lui, Tom était en civil : costume marron, chemise blanche, cravate jaune.

Physiquement, ils se ressemblaient, encore qu'on n'aurait jamais pu les confondre. Ils mesuraient tous deux un mètre quatre-vingt-cinq environ, et ils étaient, comme on dit, plutôt enveloppés. Chez Tom l'excédent de poids se concentrait autour de la taille et des fesses, alors que chez Joe la graisse se répandait un peu partout. Ni l'un ni l'autre n'aimait avouer qu'il grossissait. Sans en rien dire à personne, ils avaient essayé de faire du régime, mais sans succès.

Joe avait des cheveux noirs, drus, épais, un peu plus longs que naguère, non pas tant qu'il eût envie de se mettre à la mode, mais parce que ça le faisait suer d'aller chez le coiffeur et qu'à présent il était possible de se laisser aller sans provoquer de commentaires déplaisants. Alors, Joe en profitait.

Tom était châtain, et se déplumait lentement. Il avait lu quelque part que les douches provoquaient la calvitie précoce, alors il se coiffait à présent du bonnet de bain de sa femme quand il faisait sa toilette, mais ses cheveux continuaient de tomber quand même. Il avait maintenant une espèce de tonsure sur le sommet du crâne.

Joe était plus dur, plus pragmatique, plus vif alors que Tom semblait plus réservé et aussi plus imaginatif. Joe avait tendance à chercher la bagarre, et Tom était celui qui s'efforçait au contraire de calmer les esprits. Et alors que la solitude ne pesait jamais à Tom, Joe avait besoin d'action, de mouvement, sinon il s'ennuyait ou s'énervait.

Comme il s'énervait à présent. Il y avait au moins cinq minutes qu'ils étaient sur place, et Joe commençait à tourner la tête à droite et à gauche, il se pencha par la portière pour chercher ce qui provoquait le bouchon. Mais il n'y avait rien de spécial à voir ; rien qu'une file de voitures immobilisées. Finalement, exaspéré, il pesa sur l'avertisseur. Le bruit fit sursauter Tom et lui vrilla les tympans.

— Fais pas ça, grogna-t-il. Laisse tomber, ça sert à rien.

— Bande d'ordures, gronda Joe, en se tournant vers sa droite.

Au-delà de Tom, il vit une voiture, dans la file suivante, une Cadillac Eldorado bleu pâle, flambant neuve. Les vitres étaient toutes bien fermées et le conducteur était là bien tranquille, dans son atmosphère climatisée, aussi paisible qu'un banquier qui refuse un prêt.

— Non mais regarde-moi un peu ce fumier ! s'écria Joe en désignant du menton la Cadillac.

Tom tourna la tête.

— Ouais, bien sûr.

Pendant une seconde ou deux ils regardèrent l'automobiliste et l'envièrent. L'homme devait avoir une quarantaine d'années, il regardait droit devant lui, calmement, paisiblement, comme s'il se foutait éperdument de l'embouteillage. Et à voir sa main tapoter en cadence le volant, on devinait que sa radio marchait. Et aussi bien, même la pendule du tableau de bord marchait !

Joe reposa son bras gauche sur le volant et consulta sa montre.

— Si on reste coincés ici pendant soixante secondes à ma montre, je m'en vais aller voir cette Cad et flanquer une contredanse à ce mec pour je sais pas quoi.

Tom sourit.

— Bien sûr, bien sûr.

Joe regardait toujours sa montre, les sourcils froncés, mais petit à petit son expression changea, et il se mit à rire tout bas en se souvenant d'un truc fumant. Sans quitter des yeux le cadran de sa montre, mais en se foutant maintenant des secondes qui passaient, il murmura :

— Tom.

— Quoi ?

— Tu te rappelles ce marchand de vin, qu'a été victime d'un hold-up y a quinze jours, où le voleur était déguisé en flic ?

— Je te crois !

Joe releva la tête et se tourna vers Tom. Il rigolait franchement.

— C'était moi.

Tom éclata de rire.

— Ben voyons !

— Non, je te jure ! Fallait que j'en parle à quelqu'un, tu sais ? Et y

a que toi.

Tom ne savait pas s'il devait le croire ou non. Il examina Joe, les paupières plissées comme s'il pouvait mieux le voir ainsi, et protesta :

— Tu te fous de moi ?

— Tu sais que Grâce a plus de boulot ?

— Oui, tu me l'as dit.

— Et que Jackie devrait prendre des leçons de natation cet été ? Alors, le fric. Tu piges ?

Joe frotta son pouce et son index l'un contre l'autre ; un geste expressif. Tom commençait à penser que son copain ne mentait pas.

— Ouais ? Et alors ?

— Alors j'ai réfléchi. À toute l'histoire, les traites, les problèmes, tout le bazar, et alors je suis entré aussi sec et j'ai fait le coup.

— Sans blague ?

— Je te jure ! Je me suis fait deux cent trente-trois dollars.

— Alors c'est bien vrai ? s'exclama Tom en riant.

— Comme je te dis.

Derrière eux, un coup d'avertisseur retentit, Joe leva les yeux. La file avait avancé de trois longueurs. Il passa en prise, la rattrapa et se remit au point mort.

— Deux cent trente-trois dollars, murmura Tom.

— Tout juste. Et tu veux savoir ce qui m'a soufflé ?

— Quoi donc ?

— Deux trucs. D'abord que j'ai fait le coup. Jamais j'aurais cru ça de moi. Je braque un flingue sur ce mec, et j'arrive pas à y croire...

Tom hocha la tête.

— Oui, oui, et alors ?

— Mais le plus beau, c'était la facilité. Tu sais ? Pas de résistance, pas de pet, rien. Tu entres, tu te sers, tu t'en vas, aussi sec.

— Et le mec a rien dit ? Joe haussa les épaules.

— Qu'est-ce que tu crois ? Il travaille là. Je lui braque un flingue sous le nez. Tu crois qu'il va risquer sa peau pour le fric de son patron ? Qu'on lui flanquera une médaille ?

Tom rigolait, aussi heureux que si on était venu lui dire que sa fille était première en classe.

— J'en reviens pas. Alors t'a fait le coup ? Vraiment ? T'es entré comme ça ?

— Tu peux pas savoir, c'était si facile. Je te jure, j'arrive pas à y croire !

Devant eux, les voitures firent quelques sauts de puce. Ils avancèrent lentement, en silence : ils pensaient tous les deux au coup qu'avait réussi Joe. Finalement Tom se tourna vers lui, la mine grave.

— Joe ? Qu'est-ce que tu fais maintenant ?

Joe le regarda, sans comprendre.

— Quoi ?

Tom hésita ; il ne savait pas très bien comment exprimer sa pensée.

— Qu'est-ce que tu fais ? Je veux dire... C'est marre ?

— Je m'en vais pas rendre le fric, ça c'est sûr, répliqua Tom en rigolant. D'abord je l'ai dépensé !

— Non, non, c'est pas ce que je voulais dire, c'est... Non, je voulais savoir... Est-ce que tu vas recommencer ?

Joe hocha vigoureusement la tête, puis il s'immobilisa brusquement, fronça les sourcils, réfléchit et finit par marmonner :

— Dieu seul le sait.

Tom

Ma première plainte de la journée fut un vol à main armée, dans un appartement huppé de Central Park. À vrai dire, c'était mon pote Ed Dantino qui avait pris l'appel. Ed est un peu plus petit que moi, et plus gros, mais il a toujours tous ses cheveux. Il a peut-être eu l'idée d'utiliser le bonnet de bain de sa femme plus tôt que moi. Après avoir raccroché il se tourna vers moi et déclara :

— Allez, Tom, on part en balade.

— Par cette chaleur ?

Ça me faisait un peu mal de sortir parce que j'avais encore la bière de la veille sur l'estomac. Ce genre de gueule de bois se dissipe généralement assez vite, mais la chaleur et l'humidité m'accablaient. J'avais espéré passer une ou deux heures bien peinardes au poste en attendant de me sentir un peu mieux.

Le poste c'est quand même pas le Pérou. Nous nous retrouvons dans une grande salle aux murs peints en vert caca, pleine de vieux bureaux, qui sent le tabac froid et la chaussette sale. Mais il y a un grand ventilateur dans un coin près de la fenêtre, et parfois des courants d'air plaisants qui vous font penser que la vie n'est peut-être pas si moche, après tout, à condition qu'on reste là sans bouger. Mais Ed insista ;

— C'est à Central Park, Tom.

Ouais. Chez des richards. Pour ces gens-là, on se déplace. Alors je suivis Ed au garage. Il prit d'autorité le volant de notre Ford verte banalisée et je ne discutai pas.

Dans la bagnole, je me remis à penser à ce que m'avait dit Joe. J'avais d'abord cru qu'il se foutait de moi, mais à bien réfléchir, il avait eu l'air de parler sérieusement. Et maintenant j'étais persuadé qu'il n'avait pas menti.

C'était dingue en plein ! Rien que d'y penser j'oubliais mes maux d'estomac. Par exemple j'étais là avec mon pet de travers, j'essayais de me débarrasser de mes gaz et j'y arrivais pas, et puis brusquement je pensais à Joe chez ce marchand de vin et je me mettais à rigoler.

Je faillis en parler à Ed, mais je me ravisai bien vite. C'était déjà

assez con de la part de Joe, de m'avoir raconté ça et pourtant je ne risquais pas de le balancer. Mais moins on cause d'un coup pareil, moins on risque les pépins. Une supposition que j'en parle à Ed ; il n'irait pas faire un rapport, ça j'en étais sûr, mais il pouvait bien raconter ça à quelqu'un d'autre histoire de rigoler. Lequel quelqu'un en parlerait à un autre et ainsi de suite et Dieu seul savait où ça finirait.

Je comprenais cependant pourquoi Joe n'avait pu s'empêcher de se confier à une personne au moins, et j'étais plutôt flatté qu'il m'ait choisi pour ça. Nous étions copains depuis des années, nous vivions côte à côte, nous appartenions au même commissariat, mais quand un mec vous confie un secret qui risque de le faire écoper de vingt ans, alors là, on sait que c'est un ami.

Un ami foutrement dingue, faut dire. Capable de faire irruption chez un liquoriste, *en uniforme*, de braquer son pistolet et de foutre le camp avec la caisse ! Et il s'en était tiré, bien sûr, parce que personne n'allait croire qu'un voleur en uniforme de flic était en réalité un vrai flic !

Tandis que je méditais sur le *grand coup* de Joe, Ed roulait rapidement vers Central Park. Il n'avait pas branché la sirène ; là où nous allions, le délit avait déjà été commis, les criminels s'étaient tirés et il n'y avait plus urgence. Les victimes portaient plainte parce que leur assurance l'exigeait, et nous nous rendions à leur domicile parce que c'étaient des rupins.

J'aime beaucoup ce quartier de Central Park. D'un côté il y a les jardins et de l'autre les grands immeubles pleins de gens riches, bourrés aux as. Depuis quelques années, le secteur s'est un peu déprécié, Harlem déborde du nord et les taudis portoricains de l'ouest, mais il est encore pas mal.

Ed se gara devant l'adresse indiquée. Il y avait un portier chamarré, et une marquise de toile rayée avançant sur le trottoir. Je trouvai ça très chouette. Nous entrâmes et dans l'ascenseur je dis à Ed :

— Tu tiendras le crachoir, hein ?

Je lui avais déjà confié que je me sentais patraque, alors il dit simplement « d'accord ».

L'appartement était au dernier étage. Très luxueux. La bonne femme nous ouvrit elle-même, en hésitant comme si elle n'avait pas l'habitude de ce travail manuel. Elle avait dans les quarante-cinq ans, et tenait le coup grâce aux régimes, aux pilules et aux instituts de beauté. Ce qui ne l'empêchait pas de faire vieux, tout comme son appartement.

Elle nous introduisit dans son salon mais ne nous offrit pas de sièges. La pièce était magnifique, toute dorée, avec de hautes fenêtres

donnant sur le parc. Un climatiseur ronronnait tout bas, le soleil inondait tout et on croyait presque entendre bourdonner des abeilles. Vous voyez le tableau : la vie facile, le paradis.

Ed interrogea la bonne femme et je fis le tour de la pièce, en savourant tout ce luxe. Il y avait tout un tas d'objets d'art, des trucs en marbre, en onyx ou en bois précieux, et des machins en chrome et en verre ou en pierre verte et tout était magnifique.

Ed s'entretenait avec la femme devant une des fenêtres ; leurs voix me paraissaient étouffées par le soleil, indistinctes comme les voix dans une pièce voisine quand on est couché en plein jour, malade. De temps en temps j'entendais un mot ou deux, des bribes de phrases, mais je n'arrivais pas à m'y intéresser. Je ne pensais qu'à cette pièce superbe et je me foutais des deux négros qui avaient fait irruption là-dedans.

À un moment donné j'entendis Ed demander :

— Ils sont donc entrés par la porte de service ?

— Oui. Et ils ont frappé ma bonne, répliqua la femme d'une voix acide, très déplaisante. Sa bouche saignait, alors je l'ai envoyée chez mon médecin, qui habite l'immeuble. Si vous voulez l'interroger, je peux lui dire de remonter.

— Plus tard, murmura Ed.

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi ils l'ont frappée. Elle est noire aussi, après tout.

— Et ensuite ils sont venus ici ?

— Non. Non. Ils ne sont pas venus au salon, grâce à Dieu. J'ai ici des objets assez précieux. Ils sont passés directement de la cuisine dans la chambre.

— Où étiez-vous ?

Sur une table basse en verre il y avait un coffret de laque. Je le pris, l'ouvris, et vis qu'il contenait quelques cigarettes. Des Virginia Slims. Le coffret était doublé d'un bois blond, chaud comme du miel, ou de la bière d'importation.

— J'étais dans mon bureau, disait la bonne femme. Il communique avec la chambre. J'ai entendu du bruit, je suis venue jeter un coup d'œil. Dès que je les ai aperçus, naturellement, j'ai compris ce qu'ils faisaient.

— Pouvez-vous me donner leur signalement ?

— Franchement, je ne...

Je l'interrompis :

— Un truc comme ça, ça va chercher dans les combien ?

La rombière se tourna vers moi, l'air stupéfait. Je lui montrai le coffret chinois.

— Ce truc-là. Ça vaut combien, à peu près ?

— Je crois l'avoir payé dans les trois mille dollars. Un peu plus,

mais moins de quatre mille, répondit-elle en me toisant.

Pas croyable ! Quatre mille dollars pour une petite boîte de rien du tout ! Pour des cigarettes. Je remis le coffret sur la table basse, avec respect. Derrière moi la bonne femme, un peu irritée, disait à Ed :

— Voyons, où en étions-nous ?

Je contemplais tous les bibelots sur la table basse. Leur luxe m'enchantait. Je ne pouvais m'empêcher de sourire.

Joe

Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai été à ressaut toute la journée. Depuis mon réveil. Si Grâce ne m'avait pas évité, nous aurions pu nous payer une bonne vieille bagarre des familles, parce que j'étais d'humeur à ça.

Et puis la bagnole, les embouteillages, ça n'arrangeait pas les choses. Et la chaleur. Ça m'avait quand même fait du bien de raconter à Tom le coup du liquoriste, un truc que je refoulais depuis des semaines, mais au bout d'un moment le silence était retombé et je me retrouvais dans le cirage. À part que j'avais maintenant une raison de râler, parce que je pensais à ce fumier bien confortable dans sa Cadillac climatisée, sur l'autoroute de Long Island. Je regrettais de ne pas avoir pu lui flanquer un biscuit pour un délit quelconque, n'importe quoi. Ça me fait vraiment suer de voir des mecs plus riches et plus veinards que moi.

Pour moi, le meilleur moyen de calmer une rogne, c'est de conduire. Pas au centimètre comme sur cette foutue autoroute, au contraire ça aggrave tout. Mais dans la campagne, sur une belle route libre où je peux foncer. Alors je pousse la bagnole, je me tape des rallyes à moi tout seul et bientôt ça va mieux. C'est pour ça que j'ai dit qu'aujourd'hui j'allais prendre le volant et mon pote, Paul Goldberg, a dit d'accord. J'en étais sûr ; Paul, il a pas la bagnole dans le sang, il s'en fout. Il aime autant que je conduise, il préfère se laisser trimballer et mâcher son chewing-gum. Comme un vrai môme.

Il a deux ou trois ans de moins que moi, Paul, et il est mince et musclé, plus costaud qu'il en a l'air. Il s'appelle Goldberg mais on le prendrait pour un Italien avec ses cheveux noirs frisés et son teint olivâtre, et ses grands yeux bruns qui font pâmer les filles. Il est célibataire, et j'ai l'impression qu'il se défend pas mal avec les gonzesses. Il devrait, avec sa belle petite gueule et son allure. Mais j'en sais rien ; deux trois fois, j'ai essayé de le faire parler, mais quand on est tous les deux en patrouille il dit pas grand-chose. C'est normal, vu que moi non plus j'étaie pas ma vie privée.

Mais aussi, quelle espèce de vie privée on peut avoir, quand on est marié et qu'on a des gosses ?

Aujourd'hui, pour commencer, nous avons fait le tour du quartier, mais c'était pas vraiment suffisant pour me détendre. Et puis il faisait

vraiment trop chaud pour traîner comme ça dans les rues. Non, j'avais besoin de foncer, toutes vitres baissées pour faire un peu d'air, et nous rafraîchir. Moi, surtout.

Alors je filai vers la 79^e Rue et la voie express Henry Hudson. Au loin, on apercevait le pont George Washington et sur la gauche coulait l'Hudson, qui n'avait pas l'air aussi pollué qu'il l'était, et sur l'autre rive c'était le New Jersey. Il y avait de petites bouffées de nuages blancs dans le ciel bleu, des bateaux et des voiliers sur le fleuve et la ville elle-même, sur notre droite, avait l'air propre au grand soleil. C'était vraiment une belle journée. Mais naturellement on ne pouvait pas voir à l'œil nu la température ni l'humidité.

Je quittai la voie express à la 96^e Rue et repris lentement la patrouille. Je commençais à regretter d'avoir parlé à Tom de mon hold-up. Est-ce que je pouvais vraiment avoir confiance en lui ? S'il en parlait à quelqu'un, si l'histoire se répétait ? Tôt ou tard elle parviendrait aux oreilles du chef et à ce moment je serais foutu. Le 15^e Commissariat avait eu pendant un temps pas mal de patrons au poil, des mecs toujours prêts à se remplir les poches, capables de fermer les yeux sur le kidnapping d'un bébé pour peu qu'on leur refille une bouteille de Scotch, mais la hache était tombée tout à coup sur la tête du commissaire qu'on avait à ce moment et sur celle de son prédécesseur, qui avaient été mutés tous les deux Dieu sait où. Et maintenant le chef se prenait pour le bon Dieu en personne ; il suffisait de cracher sur le trottoir pour écoper d'un blâme. Alors qu'est-ce qu'il aurait pu faire à un de ses hommes qui commettait un hold-up alors qu'il était en service !

Mais Tom ne dirait rien. Pas si bête. Je pouvais avoir confiance en lui ; et c'était pour ça que je lui avais raconté mon coup. Et puis il fallait bien que j'en parle à quelqu'un, je ne pouvais pas garder ça sur le cœur. Tôt ou tard, je me serais confié à quelqu'un comme Grâce, aussi bien, et jamais Grâce n'aurait pu comprendre, jamais, même en mille ans. Avec Tom, il pouvait penser ce qu'il voulait mais j'étais sûr qu'il comprenait.

Et qu'il se tairait. Sûr.

Enfin, je l'espérais.

J'étais vraiment à cran. Irrité, frustré, et prêt à casser la gueule à n'importe qui pour n'importe quoi. Depuis quelques mois, ça m'arrive ; j'ai des mauvais jours comme ça, et je ne sais pas quoi faire pour me remettre d'aplomb. Je dois attendre que ça se passe, ce qui arrive inmanquablement. Il suffit de prendre patience.

Au bout de la 72^e Rue, je repris la voie express. Paul avait entamé deux ou trois conversations mais j'avais pas envie de causer. Durant la semaine précédente j'avais bien failli, à plusieurs reprises, raconter à Paul le coup du hold-up chez le liquoriste, mais je m'étais toujours

ravisé. Je ne connaissais pas très bien Paul, dans le fond, moins bien que Tom en tout cas. Et maintenant que je m'étais confié à Tom je n'avais plus envie d'en parler à quelqu'un d'autre. Ni même de parler de quoi que ce soit.

Maintenant nous filions sur la voie express. Un peu de fraîcheur montait du fleuve, et la vitesse relative provoquait une sorte de brise qui chassait au moins la puanteur. Mon moral se mit à remonter.

Ce fut alors que j'avisai la Cadillac blanche. Une Eldorado, le même modèle que celle du matin mais d'une autre couleur. Je vis le mec à son volant, riche et arrogant, et la bile remonta plus aigre que jamais.

J'accélérai un peu : je vis que la bagnole était immatriculée à New York. Parfait. Si je lui flanquais une contredanse il ne pourrait pas aller se perdre dans la nature, dans un autre État, en me faisant un pied de nez. Il devrait payer, sans quoi il le sentirait passer. Je le chronométrai sur un kilomètre ou deux et constatai qu'il roulait à 84 dans une zone limitée à 80. Pas trop mal.

— Je vais me payer la Cad, dis-je.

Paul devait roupiller parce qu'il sursauta et se redressa brusquement en grognant :

— La quoi ?

— Cette Cadillac blanche.

Paul regarda la bagnole, puis il se tourna vers moi, en haussant les sourcils.

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

— Une envie, comme ça. Le mec roule à plus de quatre-vingts.

J'accélérai, en branchant mon phare clignotant mais pas la sirène. Il me voyait dans son rétro, il n'avait pas besoin du bruit. Il ralentit aussi sec et je lui fis une queue de poisson pour le forcer à s'arrêter sur le bas-côté.

— Tu vas un peu fort, observa Paul.

— Il avait qu'à freiner plus tôt.

Je regardai Paul, attendant une nouvelle réflexion, mais il se contenta de hausser les épaules comme s'il s'en foutait, c'étaient pas ses oignons, en quoi il avait bien raison, alors je descendis et allai dire deux mots au conducteur de la Cad.

Il avait dans les quarante ans, et de gros yeux globuleux de type qui a la thyroïde qui ne va pas. Et il portait un costume de ville avec cravate et tout. En me voyant arriver il baissa sa vitre en appuyant sur un bouton. Je lui demandai ses papiers, permis et tout et je pris tout mon temps pour les examiner, attendant qu'il engage la conversation. Il s'appelait Daniel Mossman, et la Cad avait été louée dans une boîte de Tarrytown. Et comme il n'avait rien à dire pour sa défense je grommelai :

— Vous avez vu les panneaux de limitation de vitesse ?

— Quatre-vingts, dit-il.

— Vous savez à quelle vitesse vous rouliez, hein ?

— Je devais faire du quatre-vingt-cinq, peut-être.

Sa voix était neutre, son expression impassible et il me regardait avec ses gros yeux de poisson mort.

— Votre profession, Dan ?

— Je suis homme de loi.

Homme de loi. Il aurait pas pu dire avocat, comme tout le monde ! Je me sentais encore plus énervé. Je retournai à la voiture de patrouille, et, je m'assis au volant, en tenant à la main le permis et la carte grise de Mossman.

Paul me regarda, en frottant son pouce contre son index.

— Quelque chose d'intéressant ?

— Non. Je lui flanque un biscuit et c'est marre, le fumier.

2.

Ils organisèrent un barbecue pour des amis du quartier. Le grill se trouvait dans le jardin de Tom, aussi ce fut là que la réception eut lieu, mais ils se partagèrent les frais tous les deux, et les deux femmes firent les salades et les desserts, et installèrent tout. La première vague de chaleur humide de l'été avait été dissipée la veille par une pluie diluvienne mais au matin le jardin était déjà presque sec. Il faisait un temps idéal pour une garden-party.

Ils avaient invité quatre couples voisins, et leurs enfants. Aucun des hommes n'était dans la police et un seul travaillait à New York ; Tom et Joe les aimaient bien, parce qu'avec eux ils pouvaient oublier le boulot.

Ils avaient apporté toutes les chaises de cuisine et les sièges pliants des deux maisons et les avaient éparpillés dans le jardin de Tom, et installé un bar sur une table de bridge, à côté du grill. Il y avait du gin, de la vodka, du Scotch et des sodas pour les gosses. Mary avait étalé un drap sur la table, au lieu d'une nappe, un de ces draps imprimés avec des fleurs partout et l'effet était vraiment très charmant.

Avant le dîner Tom et Joe se relayèrent au bar pour servir les verres tandis que l'autre allait et venait parmi les invités. Mais le chef officiel était Tom, comme le proclamait son tablier, aussi pendant qu'il faisait griller les quarts de poulet et les hamburgers, Joe devint barman à part entière. Tom le remplaça après le repas et Joe bavarda avec les uns ou les autres et alla de temps en temps chercher de la glace dans une des cuisines. Ils avaient tous les deux des sorbetières à glaçons dans leur réfrigérateur, mais lorsque quinze ou vingt personnes boivent toutes des boissons glacées – et que les gosses renversent leurs verres dans l'herbe plus souvent qu'à leur tour – on consomme des glaçons plus vite qu'aucun réfrigérateur ne peut en fabriquer. C'était une chance d'avoir deux appareils.

Ce fut une bonne soirée, sans longs silences gênants et sans bagarres. En fait, personne ne tomba ivre mort, ce qui était plutôt insolite. Les gens du quartier, surtout les hommes, étaient de francs buveurs et, en général, à la fin de ces réceptions d'été les survivants portaient les autres chez eux. Peut-être était-ce parce que la saison ne faisait que commencer et que le groupe n'était pas encore en train. Ou simplement parce qu'il faisait bon, après la longue vague d'humidité ; tout le monde se sentait si heureux et à son aise que personne ne voulait tout gâcher en risquant la gueule de bois.

La soirée s'avancait quand Joe revint vers le bar et demanda :

— Où en est-on de la glace ?

— Il nous en faudrait encore.

— Aussitôt dit...

Joe alla dans sa propre cuisine et rapporta un grand pichet plein de petits glaçons en demi-lune. Tom, qui avait gardé son tablier de chef, les versa dans son seau à glace d'argent. Joe chercha parmi les verres, sur la table à jeu, et finit par grogner :

— Qu'est-ce que j'ai foutu de mon verre ?

— Je vais t'en servir un autre.

— Merci.

Joe buvait du Scotch-soda. Tom estimait que ce n'était pas une boisson d'été, mais il n'avait jamais fait de réflexion ; c'était ce que Joe aimait boire à longueur d'année, alors pourquoi l'emmerder ?

Tom commença à verser le Whisky et Joe se retourna pour contempler les invités dispersés sur la pelouse, dans le crépuscule. Les hommes causaient entre eux, les femmes entre elles et les gosses tournaient autour des grandes personnes comme des motos autour des bornes d'un circuit. L'idée vint à Joe qu'entre toutes les femmes qui se trouvaient là, la seule qu'il avait envie de sauter c'était Mary, la femme de Tom. Là-dessus elle se retourna et il s'aperçut que la pénombre l'avait trompé et que c'était Grâce qu'il regardait ; sa propre femme. Il sourit et hocha la tête et faillit se tourner vers Tom pour lui raconter sa bévue mais se ravisa en se disant que Tom le prendrait peut-être mal.

Il regarda de nouveau la compagnie et il aperçut enfin Mary, près de la maison. Les deux femmes étaient en pantalon, et toutes deux portaient un chandail en angora ; celui de Mary était rose, celui de Grâce blanc. Et elles étaient revenues avec les cheveux remontés sur le sommet de la tête, crêpés et laqués, comme des casques de Vénusiennes, des coiffures qui n'avaient pas le moindre rapport avec ce qu'elles étaient vraiment. Mais les femmes étaient comme ça. Imprévisibles.

— Joe ? fit Tom.

Joe se retourna.

— Oui ?

— Tu te souviens... Tiens, voilà ton verre.

— Merci.

— Tu te souviens ce que tu m'as dit l'autre jour ? Le hold-up chez le marchand de vin ?

Joe sourit et but une gorgée.

— Bien sûr.

Tom hésita, se mordilla la lèvre, regarda les invités massés au fond du petit jardin, puis il finit par se décider.

— T'as recommencé ? Joe fronça les sourcils, en se demandant où

Tom voulait en venir.

— Non. Pourquoi ?

— Tu y as pensé ?

— Ma foi... Deux, trois fois, comme ça. J'avais pas envie de trop tenter la chance.

— Ouais. Bien sûr, fit Tom en hochant la tête. Un des invités vint alors interrompre la conversation. Il s'appelait George Hendricks et dirigeait un supermarché. Il était déjà un peu ivre, pas terriblement, et il s'avança en rigolant bêtement et en annonçant :

— Je viens refaire le plein.

— Vodka jus d'orange, si je me souviens bien, dit Tom en prenant le verre vide.

— Tout juste !

George pesait au moins quinze kilos de trop, et se vantait de ses prouesses sexuelles. Il poursuivit, en s'adressant à Joe parce que Tom était occupé à préparer son cocktail :

— Alors comme ça, vous travaillez toujours en ville, tous les deux ?

— Eh oui.

— Pas moi. J'ai dit adieu pour de bon à ce panier de crabe, déclara George.

Les ivrognes irritaient toujours Joe, même quand il n'était pas de service. Sceptique, un peu ennuyé, il répliqua à George :

— Tu crois que par ici c'est pas pareil ?

— Bon Dieu non ! Tu dois bien le savoir, t'es venu t'y installer.

— Grâce et les mêmes sont ici, dit Joe, mais moi je suis encore en ville.

Tom tendit son verre à George, qui le remercia, mais ne but pas tout de suite. Il tenait à poursuivre la conversation avec Joe.

— Je ne comprends pas comment vous pouvez le supporter. New York, c'est tapissé de malfrats. Tout le monde cherche à escroquer le copain.

Joe haussa les épaules mais Tom protesta.

— C'est comme ça partout, George.

— Pas par chez nous, répliqua catégoriquement George.

— Chez nous comme partout. C'est partout pareil.

George les regarda tous les deux, hocha la tête et cligna de l'œil en frottant son pouce contre son index.

— Vous vous figurez que tout le monde est tordu. C'est à force de fréquenter les mecs de New York. Et d'en croquer un peu, hein ?

Joe, qui regardait de nouveau les femmes en s'efforçant en vain de s'intéresser à celle de George, se retourna brusquement.

— Tu crois ça ?

— Ben voyons ! On sait bien ce qu'ils valent, les flics de New

York !

— Ils sont pas plus mauvais qu'ailleurs, dit Tom. Tu te figures que les gars d'ici pourraient s'en sortir avec rien que leur salaire ?

Tom n'était pas vexé ; il y avait des années qu'il ne se formalisait plus de ce genre d'accusation. George éclata de rire.

— Qu'est-ce que je disais ? La ville t'a corrompu et tu te figures qu'il y a que des truands dans le monde entier !

Joe, soudain irrité, grommela :

— Toi, George, tu rentres tous les soirs chez toi avec un sac de provisions. Tu ne les achètes pas avec la remise, tu fourres tout ça dans un sac et tu t'en vas peinard.

George fut scandalisé. Il se redressa vertueusement et cria d'une voix qui portait jusqu'au fond du jardin :

— Je travaille pour ces gens-là ! S'ils accordaient un salaire décent...

— Tu ferais pareil, dit Joe.

— Pas forcément, intervint Tom.

Tom était l'hôte parfait, il cherchait toujours à arrondir les angles, à arranger les choses. Il dit à Joe, mais en parlant à l'intention de George :

— Tout le monde triche un peu, mais personne n'en a envie. Je ne veux pas que Mary travaille, tu ne veux pas que Grâce travaille, et George ne veut pas que Phyllis travaille, alors qu'est-ce qu'on peut faire ?

George, gêné sans doute de sa brusque colère, s'efforça, lourdement, de répondre avec humour :

— Laisser la banque reprendre la maison.

— À mon avis, reprit Tom, le problème est bien simple. Il y a tant et tant d'argent, et tant et tant de personnes. Et pas assez d'argent pour tout le monde. Alors on fait ce qu'on peut ; on vole pour compenser la différence.

Joe lança un coup d'œil à Tom, pour l'inciter à la prudence, mais Tom ne pensait pas au coup du liquoriste, et d'ailleurs il ne remarqua pas l'avertissement de Joe.

— Bon, je veux bien, disait George qui cherchait encore à faire oublier sa mauvaise humeur. Vous fricotez un peu, par ci par là. Comme moi avec l'épicerie. Et vous autres avec ce que vous pouvez ratisser. Pas vrai ?

— Faudrait quand même pas te faire des idées, répliqua gravement Joe. Dans notre métier, nous pourrions ramasser tout ce que nous voudrions. Mais nous nous retenons, voilà tout.

George éclata d'un gros rire, et Tom considéra Joe d'un air songeur. Mais Joe ne le regardait pas. Il considérait George en se disant qu'il aimerait bien lui flanquer une contredanse.

Tom

Le seul moyen d'embarquer un type dans une boîte pleine de copains à lui, c'est de faire vite. La scène se passait dans un café de Mac Dougal Street, à Greenwich Village, fréquenté par toutes sortes de dingues et à une heure du matin, un samedi, c'était bourré ; des étudiants, des touristes, des gars du coin, des hippies, toute une faune mélangée qui ne pouvait pas sentir les flics.

Ed attendait sur le trottoir. Si les choses tournaient à l'aigre, je pourrais toujours pousser Lambeth au galop et il irait se jeter dans les bras d'Ed.

Il était assis à une table, sur la droite, comme l'avait dit l'indic, avec deux gars et deux filles ; dans la main gauche il tenait un mouchoir roulé en boule qu'il portait constamment à son nez. Ou il était salement enrhumé, ou il se camait ; tôt ou tard, les pourvoyeurs finissent par vouloir goûter à leur marchandise.

J'arrivai derrière lui, et me penchai un peu sur sa chaise.

— Lambeth ?

Quand il se retourna je vis qu'il avait les yeux rouges et larmoyants. Le rhume, peut-être, mais plus probablement un peu d'héroïne.

— Hein ? fit-il.

Quoi qu'on puisse raconter dans les livres et au cinéma, un inspecteur en civil ne sent pas toujours le flic à vingt pas.

— Police, murmurai-je, assez bas pour que les autres ne m'entendent pas. Viens, on va faire un tour.

Il se mit à rigoler bêtement.

— Je ne crois pas, père, dit-il et il se retourna vers ses copains.

Il portait un gilet de daim à franges. J'avancai les deux mains par-dessus ses épaules et tirai vivement le gilet, en l'abaissant sur ses bras comme une camisole de force. En même temps, je le soulevai et donnai un coup de pied dans sa chaise pour la faire tomber.

Personne ne réfléchit plus vite que son corps. S'il s'était laissé tomber par terre, il m'aurait échappé. Du moins assez longtemps pour que ses copains et quelques clients de la boîte me fassent ma fête. Mais son corps réagit automatiquement, ses jambes se raidirent, le soutinrent, et dès qu'il eut repris son équilibre je le fis pivoter, le braquai vers la porte et le fis galoper devant moi à une vitesse maxi.

Il hurla, il essaya de se débattre mais je le tenais bien. La porte était fermée, mais il suffisait de la pousser ; sa tête me servit de bélier. Nous avions filé si vite que personne n'avait réagi sur notre chemin.

Lambeth se débattait toujours quand nous surgîmes sur le trottoir. Ed était là, et notre Ford garée juste devant l'entrée de la boîte. Je ne ralentis pas, mais traversai le trottoir au galop et projetai Lambeth contre la bagnole. Je voulais le calmer d'un coup. Je le tirai, le fis

reculer d'un ou deux pas et l'expédiai de nouveau contre la carrosserie. Cette fois, il cessa de renauder.

Ed était à côté de moi, avec les menottes. Je lâchai le gilet, glissai mes mains le long des bras de Lambeth et les soulevai derrière lui, comme des poignées de pompe, en le forçant à se pencher en avant. Ed claqua les menottes à ses poignets et ouvrit la portière arrière de la Ford.

J'étais en train de relever Lambeth pour le pousser dans la voiture quand une main tapota mon épaule et une voix féminine susurra :

— Monsieur l'agent ?

Je me retournai ; c'était une touriste d'un certain âge, en robe à fleurs rouge et blanche, un sac de paille à la main. L'air furieux et la bouche pincée comme si elle faisait un grand effort pour se maîtriser.

— Êtes-vous certain qu'une telle violence soit bien nécessaire ? me dit-elle.

Les copains de Lambeth allaient surgir d'un instant à l'autre.

— J'en sais rien, madame, grommelai-je, et je lui tournai le dos pour fourrer Lambeth dans la bagnole.

Je montai à sa suite, Ed claqua la portière, sauta au volant et démarra vite fait au moment où la porte du café s'ouvrait et que la foule se répandait dans la rue.

Lambeth était tassé dans le coin droit, comme un chien crevé. Je le relevai, l'assis et le poussai contre le dossier. Il avait l'air en pleine vape et il marmonna je ne sais quoi.

— Tom ? me dit Ed sans se retourner.

— Oui ? Quoi ?

— J'ai l'impression que tu vas avoir encore une lettre dans ton dossier.

Je le regardai, il levait les yeux vers le rétroviseur, pour observer la situation derrière nous.

— Sans blague, dis-je.

— Elle a relevé notre numéro.

— Je dirai que c'était toi.

Ed rigola, et tourna au bout de la rue et fila vers le centre. Au bout d'un moment Lambeth se plaignit.

— J'ai mal aux bras, papa.

Je l'examinai. Il était bien réveillé, et apparemment lucide. On ne se guérit pas aussi vite d'un gros rhume.

— T'as qu'à pas les piquer.

— Avec ces menottes. Je suis tout tordu.

— Pas de pot.

— Vous voulez pas me les ôter ?

— Au poste.

— Si je vous donne ma parole d'honneur que je chercherai pas à...

— Tu te fous de moi ?

Il me regarda fixement, avec un petit sourire triste.

— C'est vrai, ça. Y a plus d'honneur dans le coin ?

— Y a longtemps que j'en ai pas vu.

Il se tortilla pendant une petite minute et dut trouver une position plus confortable parce qu'il finit par rester tranquille, et soupirer, et regarder passer les maisons.

Je me détendis, mais pas trop. Nous roulions sans sirène et sans clignotant, dans une voiture verte banalisée, ce qui signifie que nous subissions les embouteillages comme tout le monde. À moins qu'il n'y ait une raison valable de faire du ramdam il vaut mieux y aller mollo. Mais avec ce système nous devons nous arrêter aux feux rouges, et nous roulions de temps en temps au pas, et je n'avais pas envie qu'il prenne à Lambeth l'idée de sauter de la bagnole et de tenter de cavalier avec les menottes d'Ed aux mains. La portière était verrouillée, et il avait l'air bien tranquille, mais malgré tout je le tenais à l'œil.

Après avoir regardé passer les rues, pendant trois ou quatre minutes, Lambeth soupira derechef et me considéra en disant :

— J'ai bien envie de me tirer de cette ville, papa.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Tu seras exaucé. Tu ne reverras probablement pas New York avant dix ans.

Il hocha la tête, en souriant. Il avait l'air moins dingue, plus humain que dans le café.

— J'ai pigé, murmura-t-il, puis il me regarda très sérieusement. Dites-moi quelque chose. Donnez-moi votre opinion sur une question qui me trotte par la tête.

— Si je peux.

— À votre avis, quel est le plus grand châtiment, être renvoyé de cette ville, ou y rester ?

— Tu dois le savoir. Pourquoi t'es resté assez longtemps pour te fourrer dans un tel pétrin ?

Il haussa les épaules.

— Et vous, pourquoi vous restez ?

— Je ne trafique pas.

— Bien sûr que si. Vous trafiquez de l'influence, papa, tout comme moi je trafique de la merde.

Depuis que la drogue s'est trouvée embringuée dans la révolution culturelle, les camés ont l'art de débiter ce genre de conneries.

— Comme tu voudras, dis-je et je lui tournai le dos pour regarder par ma portière.

— On a pas commencé comme ça, papa. On a tous été des bébés, innocents et purs.

Je le regardai fixement.

— Un jour un mec comme toi, plein de discours, m'a montré une photo de sa mère. Et pendant que je la regardais il s'est jeté sur moi pour me désarmer.

Il sourit largement ; il était ravi.

— Restez dans ce patelin, papa. Vous allez bien aimer ce qu'il vous fera.

Joe

En descendant l'escalier, la femme se tint à peu près tranquille. Elle saignait, d'une longue estafilade au bras droit, et elle était couverte de sang, sur la figure, les mains, les vêtements, le sien et celui de son mari et je suppose qu'elle était encore ahurie par ce qui lui arrivait. Mais dès qu'elle eut franchi la porte et vu au bas du perron la foule qui la regardait elle perdit les pédales. Elle se mit à hurler et à se débattre et à faire un foin du diable, et ce fut un sacré boulot de lui faire descendre les marches, en particulier parce qu'avec tout ce sang poisseux, on avait du mal à la maintenir.

Cette situation ne me plaisait pas du tout. Deux flics, en uniforme, en train de traîner une Noire ensanglantée dans une foule de Harlem. Je n'aimais pas ça, et à voir sa tête Paul n'était pas plus heureux que moi.

La femme glapissait :

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! Il m'a frappée la première ! Lâchez-moi ! J'ai des droits, j'ai des droits ! Foutez-moi la paix !

Et finalement, comme nous arrivions au bas du perron, ses cris furent couverts par le hurlement d'une sirène. C'était une ambulance qui arrivait et je fus bien content de la voir.

L'ambulance s'arrêta le long du trottoir comme nous descendions. La foule se tenait à l'écart, et nous laissait toute la place que nous voulions. Ce que je voulais surtout, c'était en finir et m'en aller. La bonne femme se tortillait comme une anguille, une longue anguille noire couverte de sang qui poussait des cris aigus qui grinçaient comme un ongle sur un tableau noir.

C'était une vieille ambulance haute sur pattes, un vrai camion, avec quatre infirmiers, deux devant et deux à l'arrière, tout en blanc. Ils ne restèrent pas blancs longtemps. Ils descendirent tous les quatre, nous rejoignirent en courant et s'emparèrent de la femme.

— Ça va, on la tient, dit l'un d'eux.

— C'est pas trop tôt, grommelai-je.

Je savais qu'ils étaient venus aussi vite que possible, mais cette situation m'effrayait, et quand j'ai peur je me fous en rogne et quand je suis en rogne je gueule.

Les infirmiers ne firent pas attention à moi, en quoi ils eurent bien raison. Un des quatre dit à la bonne femme :

— Allez, venez, poupée, on va arranger ce vilain bras.

Les blouses blanches avaient dû frapper la femme, parce qu'à présent elle hurlait :

— Je veux mon docteur à moi ! Je veux voir mon docteur !

Les infirmiers traînèrent la bonne femme jusqu'à l'ambulance, et ils avaient tout autant de mal que nous, et pendant ce temps une deuxième ambulance arriva qui s'arrêta derrière la première. Deux types en descendirent, en blanc aussi, et vinrent nous demander :

— Où est le macchabée ?

J'étais incapable de parler ; je ne pouvais même plus respirer. Je montrai la maison et Paul leur dit :

— Troisième étage, porte du fond. Dans la cuisine. Elle en a fait de la chair à pâté.

Deux autres infirmiers surgirent de la deuxième ambulance, avec un brancard. Tous les quatre s'engouffrèrent dans l'immeuble. Pendant ce temps-là les quatre autres faisaient monter la femme dans la première ambulance, non sans mal. Tout ce mouvement, tous ces phares rouges clignotants tenaient la foule à distance ; les gens se contentaient d'être de simples spectateurs, pour cette fois.

Pour le moment, Paul et moi nous étions libres. Il nous faudrait bien sûr retourner au poste et rédiger des rapports, mais pendant quelques minutes nous avions le droit de souffler. Et c'était pas trop tôt.

L'excitation vous soutient, dans la tension. Ça s'était toujours passé comme ça pour moi, depuis la première fois que j'avais affronté une situation violente, un gosse de dix ans renversé par un taxi près de Central Park. Il vivait encore, ce même, et en le regardant on le regrettait. Mais l'excitation, le bruit, la commotion m'avaient permis de tenir le coup et c'est seulement en quittant les lieux avec Jerry, un flic plus âgé que moi qui avait été mon premier équipier, que je lui demandai d'arrêter la voiture pour que je puisse descendre et dégueuler.

Et rien n'a jamais changé, sauf que je ne vomis plus. Mais le reste, les émotions, c'est toujours pareil ; l'excitation me soutient pendant la violence ou la tension, et puis ensuite j'ai l'impression de me dégonfler brusquement.

La voiture de patrouille était de l'autre côté de la rue, là où nous l'avions laissée, avec son phare clignotant. Je fendis la foule, avec Paul, sans répondre aux questions qui fusaient de partout, sans me soucier de ce qui se passait derrière nous. Arrivés à la voiture, nous restâmes là une minute ou deux, sans parler, sans bouger, sans rien faire. Je ne sais pas ce que regardait Paul, moi je contemplais le toit de la bagnole.

Une sirène se remit à hurler. Je me retournai ; la première ambulance s'en allait, pour transporter la femme à l'hôpital de

Bellevue. Je me tournai vers Paul ; sa chemise était couverte de sang, et sa figure et ses bras étaient pleins d'éclaboussures, comme s'il avait la rougeole.

— T'es plein de sang, lui dis-je.

— Toi aussi.

Je baissai les yeux. En descendant du troisième étage, j'avais été à droite de la bonne femme, du côté de son bras blessé et j'avais encore plus de sang sur moi que Paul. Mes bras nus, du coude au poignet, étaient trempés de sang, les poils collés comme un chat écrasé. Et maintenant, sous le soleil qui séchait tout ça, je sentais ma peau picoter et se recroqueviller sous une espèce de vernis croûteux.

— Bon Dieu, marmonnai-je.

Je tournai le dos à Paul, m'accotai contre la voiture et allongeai le bras gauche sur le toit blanc, où le phare clignotant le teignait de rouge par intermittence. Je ne pensais pas à aller me laver, je ne pensais pas à ce que j'avais à faire à présent, je n'avais qu'une idée dans la tête : *Faut que je me tire, faut que j'échappe à tout ça.*

3.

Cette fois, ils étaient tous les deux de service de quatre heures à minuit, alors ils rentraient chez eux très tard, bien après l'heure de pointe. C'était un des avantages de ce service-là ; on partait pour son travail au milieu de l'après-midi, avant l'heure de pointe et au moins dans la direction opposée au gros de la circulation, et quand on rentrait les routes étaient pratiquement désertes.

L'inconvénient, c'était que ces heures-là étaient les plus animées. Ils ne roulaient pas dans les embouteillages mais ils travaillaient dur pendant ce temps-là, et durant la première partie de la nuit, les heures de pointe du crime. Les attaques à main armée atteignent leur apogée entre six et huit, quand les gens rentrent de leur travail. Vers la même heure les maris et les femmes commencent à se bagarrer, et un peu plus tard les ivrognes se mettent de la partie. Et les petits hold-up – comme celui qu'avait commis Joe – se situent aussi entre la tombée de la nuit et dix heures, quand la plupart des magasins ferment enfin. Alors, quand ils étaient de service entre quatre heures et minuit, ils devaient travailler et n'avaient guère l'occasion de s'asseoir.

Mais finalement minuit arrivait, ils étaient libres et ils pouvaient rouler tranquillement après avoir quitté Manhattan, et penser à ce qu'ils voulaient. Comme à présent.

Ce soir-là, Tom conduisait sa Chevrolet d'occasion, vieille de six ans, bouffeuse d'essence et d'huile, à la suspension avachie et au levier de vitesse foireux. Il parlait toujours de l'échanger contre quelque chose de neuf, mais il n'arrivait pas à se décider à la conduire chez un revendeur et à marchander. Il savait bien que la bagnole ne valait rien.

Ils roulaient en silence, fatigués de la longue journée, en se rappelant tous deux ce qui leur était arrivé dans la semaine. Tom repassait dans sa tête sa conversation avec le pourvoyeur de drogue hippy, essayait de trouver de meilleures réponses aux questions du mec, et aussi de comprendre pourquoi cette conversation lui trottait dans la tête. Et Joe se rappelait le sang séchant sur son bras allongé sur le toit de la voiture de patrouille, en plein soleil, comme un accessoire de film d'horreur qui ne lui appartiendrait pas. Il n'avait pas du tout envie de se rappeler cette scène mais il avait beau faire, elle lui revenait constamment à l'esprit.

Petit à petit, tandis qu'ils laissaient la ville derrière eux, les pensées de Tom abandonnèrent le hippy, son esprit vagabonda, effleurant ceci et cela, et finit par se fixer sur un nouveau sujet. Ce n'était pas précisément le hold-up de Joe, encore que le marchand de vin ait eu

sa place dans le fil de ses idées. Tout à coup il rompit le silence.

— Joe ?

Joe cligna des yeux. Il avait l'impression de sortir d'un profond sommeil, ou d'une anesthésie chez le dentiste. Il se tourna vers le profil de Tom.

— Ouais ?

— Je peux te poser une question ?

— Vas-y.

Tom regardait droit devant lui.

— Qu'est-ce que tu ferais, demanda-t-il, si tu avais un million de dollars ?

La réponse de Joe fut immédiate, comme s'il s'était attendu toute sa vie à cette question.

— J'irais dans le Montana avec Chet Huntley.

Tom fronça un peu les sourcils et secoua la tête.

— Non. Je veux dire vraiment.

— Moi aussi.

Tom se tourna enfin et regarda Joe – ils avaient l'air très graves tous les deux – et puis il surveilla de nouveau la route.

— Pas moi. J'irais aux Antilles.

— Tu ferais ça, hein ? dit Joe, en l'observant.

Tom sourit un peu, l'air rêveur.

— Parfaitement. Dans une de ces îles de par là-bas, Trinidad...

Il prononça le nom de l'île avec gourmandise, comme s'il goûtait quelque chose de sucré. Joe hocha la tête.

— Ouais. Mais au lieu de ça, on est là.

Tom lui jeta un coup d'œil rapide. Il avançait très prudemment, à présent, comme un homme qui marche sur du verglas les bras chargés d'œufs frais. Il dit :

— Tu te rappelles ce que t'as raconté à George, l'autre jour ?

— La grande gueule ? Non. Qu'est-ce que j'y ai dit ?

— Qu'on pouvait avoir tout ce qu'on voulait, mais qu'on se retenait.

Joe se mit à rire.

— Je me souviens. J'avais peur que tu lui racontes le coup de mon marchand de vin.

Tom n'entendait plus se laisser détourner ; il s'était lancé, et il allait continuer. Sans relever cette réflexion, il insista :

— Bon, alors quoi, merde, qu'est-ce qu'on attend ?

Joe ne comprit pas.

— Qu'est-ce qu'on attend ? Quoi ?

— Pour s'y mettre ! dit Tom, qui avait ruminé ça toute la semaine, et dont la voix vibrait d'impatience. Pour prendre tout ce que nous voulons. Comme tu le disais.

— Quoi, par exemple ? marmonna Joe, sceptique. La caisse des marchands de vin ?

Tom lâcha le volant d'une main, et fit un geste impatient, comme pour écarter cette suggestion.

— C'est rien, ça Joe ! De la merde ! Cette foutue ville est pourrie de fric, et dans notre situation, bon Dieu, on peut vraiment s'attribuer tout ce qu'on veut ! Un million de dollars chacun, d'un seul coup, d'un seul !

Joe n'y croyait pas, mais commençait à s'intéresser à la question.

— Quel coup ?

— Bof. On a le choix. Tout ce qu'on voudra. Un gros diamantaire. Une banque. Tout ce qu'on veut.

Soudain, Joe comprit, et se mit à rire.

— Déguisés en flics !

— Exactement, dit Tom, qui riait aussi. Déguisés en flics !

Leur rire mit un bon moment à se calmer.

Joe

Le métro était encore en panne. Paul et moi, nous étions postés à côté d'une bouche d'aération de Broadway, d'où les voyageurs sortaient. Ils étaient là dans le tunnel depuis plus d'une heure, et il y avait eu de la fumée, et maintenant ils devaient marcher le long des voies en file indienne et gravir une espèce d'échelle de fer pour se trouver enfin à l'air libre. Il était neuf heures et demie du soir, autour de nous la circulation avait été déviée, et notre voiture de patrouille était garée entre la bouche d'aération et la chaussée, son clignotant en marche.

La plupart des gens qui montaient étaient ahuris et ne demandaient qu'à se tirer vite fait. Quelques-uns nous remerciaient de les aider, et d'autres râlaient comme des voleurs et s'en prenaient aux premiers représentants de la municipalité qu'ils trouvaient, c'est-à-dire Paul et moi. Ceux-là, qui étaient rares, nous les ignorions ; ils lançaient une ou deux réflexions déplaisantes et puis ils foutaient le camp et on n'en parlait plus.

Sauf un type. Il resta sur le trottoir et nous incendia. Il avait cinquante ans environ, il était bien vêtu et portait un attaché-case. C'était le genre cadre, cadre supérieur, et tout ce qu'il voulait, c'était rester là et gueuler pendant que Paul et moi nous aidions les autres voyageurs à sortir du trou.

— Un scandale ! C'est un scandale ! glapissait-il. Personne n'est en sécurité dans cette ville ! Et tout le monde s'en fout ! Tout tombe en panne et tout le monde s'en fout ! Il n'y en a que pour les syndicats ! Tout le monde se met en grève, les professeurs, le métro, la police, les hôpitaux ! Plus d'argent, l'argent toujours l'argent, et quand ils travaillent qu'est-ce qu'ils font, voulez-vous me le dire ? Ils

enseignent ? Laissez-moi rire ! Le métro est un danger public, un danger ! Les hôpitaux ! Ha ! La voirie ? Regardez les rues ! Des augmentations de salaire et regardez-moi cette saleté ! Et vous, les flics ! Du fric et encore du fric et qu'est-ce que vous faites ? On se fait attaquer chez soi, et où êtes-vous ? Un drogué attaque votre femme dans la rue, et où est la police, hein ?

Jusque-là nous n'avions pas fait attention à lui ; comme s'il faisait partie du bruit normal de la rue. Ce qui était vrai en partie. Mais alors il commit une erreur, il exagéra. Il tendit la main et me saisit par le coude et gueula :

— Est-ce que vous m'écoutez, oui ou non ?

Moi, je n'aime pas qu'on m'empoigne. Je tournai la tête et je le regardai, et il fut si ahuri qu'il recula d'un pas. La ville l'avait enfin remarqué. Je lui dis, posément :

— Je conclurai dans mon rapport que vous avez du faire un faux pas en montant par ce trou et qu'en tombant vous vous êtes cassé le nez.

Il lui fallut une seconde ou deux pour piger, et il fila de nouveau en marche arrière tout en hurlant :

— Vous ne devez pas tenir beaucoup à votre insigne !

J'allais lui dire où il pouvait se mettre mon insigne l'épingle en avant, mais il reculait toujours et je préfèrai laisser tomber. Je me retournai vers Paul pour l'aider à extirper du trou une grosse vieille dame chancelante. Mais je pensais encore à ce que ce type m'avait dit.

4.

C'était une belle journée d'été, chaude et ensoleillée, et ils étaient tous les deux dans le jardin de Joe. Là où Tom avait installé le barbecue, chez lui, Joe avait mis une piscine, une des ces piscines-citernes carrées en plastique, haute d'un mètre trente et large de trois mètres cinquante. Ils buvaient chacun une bière ; Joe était en short de bain, Tom en pantalon de flanelle et chemise de sport, et Joe s'efforçait de réparer le filtre de la piscine. Le foutu bidule avait toujours quelque chose, c'était sûrement la mécanique la plus délicate qu'on ait jamais fabriquée. Joe avait parfois l'impression qu'il passait tout son été à réparer ce filtre.

Ils étaient voisins depuis neuf ans. Tom avait acheté sa maison le premier, il y avait onze ans, et quand Joe eut envie de quitter la ville après la naissance de Jackie, la maison voisine de celle de Tom se trouvait justement à vendre. À l'époque ils étaient encore tous les deux en uniforme, et travaillaient parfois en équipe. Ils se connaissaient depuis des années, ils s'aimaient bien et pensaient qu'ils devraient devenir de bons voisins. Ce qui arriva.

Les maisons n'étaient pas grandes, mais habitables quand même. Elles faisaient partie d'un lotissement construit tout de suite après la guerre, au temps où les rues sinueuses étaient une nouveauté. Elles avaient trois chambres à coucher, toutes au rez-de-chaussée, et un petit grenier que beaucoup de gens du quartier avaient transformé en quatrième chambre. Heureusement, ni Tom ni Joe n'avaient une famille assez nombreuse pour ça, et ils n'avaient pas l'intention de l'agrandir, aussi avaient-ils conservé leur grenier, pour y entasser tout le bric-à-brac que l'on amasse au cours d'une vie, toutes ces choses qui ne servent plus à rien mais que personne n'a envie de jeter.

Les maisons n'étaient pas mal. Elles avaient été construites avant la grande vogue du plastique, c'est-à-dire assez solidement et surtout en bois. La façade en planches devait être repeinte tous les quatre ou cinq ans, il y avait une cave, les jardins étaient assez grands et dans le fond de chacun il y avait un garage pour une voiture. Des allées de gravier séparaient les maisons et délimitaient les terrains ; toutes les demeures étaient semblables, à part la couleur des murs et des volets ou les divers changements qu'avaient apportés les propriétaires. Tom et Joe n'avaient pas fait de travaux et possédaient donc la maison de base originale, telle qu'elle avait été tracée par l'architecte. Simplement un peu plus vieille.

La plupart des gens avaient entouré leurs jardins d'une barrière, pour empêcher les enfants de s'échapper, mais Tom et Joe ne s'en

étaient pas souciés. Entre le jardin de Tom et celui de son voisin de droite il y avait une palissade à claire-voie installée par le voisin, et entre celui de Joe et son voisin de gauche un grillage couvert de vigne vierge plantée par ce voisin-là, mais rien ne séparait le terrain de Tom de celui de Joe à part une vieille haie, souvenir d'un précédent propriétaire. La haie avait de grandes brèches par lesquelles ils passaient constamment, et comme ils ne la taillaient jamais elle mourait lentement.

À leur connaissance, dans toutes les maisons du lotissement le linoléum de la cuisine était racorni et craquelé et dans la plupart, y compris les leurs, la cave suintait.

Ils n'avaient plus reparlé de cette histoire de vol, sauf cette unique fois dans la voiture, mais ils y avaient beaucoup pensé. Pas sérieusement, bien sûr ; ils n'imaginaient pas qu'ils pourraient réellement commettre un vol important, mais c'était un rêve plaisant, un moyen de s'évader de la routine.

Joe ne pensait pas pour le moment à cette idée de vol, parce qu'il était trop absorbé par le filtre de la piscine, mais l'esprit de Tom travaillait et brusquement il s'exclama ;

— Hé !

Joe était assis par terre en tailleur, entouré de boulons, de joints et d'écrous. Il posa une poignée de pièces diverses, passa une main sur sa figure en sueur, but un peu de bière, se tourna vers Tom et grommela :

— Quoi ?

— À ton avis, combien les Russes donneraient si on kidnappait leur ambassadeur ?

Joe cligna des yeux au soleil.

— Tu parles sérieusement ?

— Pourquoi pas ? Ce serait à la fois patriotique et profitable.

Joe réfléchit pendant une seconde ou deux, puis il regarda autour de lui et demanda :

— Et où diable on va garder un foutu ambassadeur russe ?

Tom jeta un coup d'œil vers son propre jardin, puis il soupira.

— Ouais. C'est ça le problème.

Joe secoua la tête et se pencha de nouveau sur son filtre. Tom but sa bière. Tous deux ruminèrent leurs pensées.

Tom

Nous avons été envoyés dans un lycée ; on avait retrouvé un des profs, une bonne femme ; elle avait disparu et maintenant elle était morte.

C'était le matin, un peu avant midi ; il faisait gris. J'y allai avec Ed, dans la Ford, et je me garai devant le bâtiment. C'était une vieille école en pierre grise, qui ressemblait davantage à une forteresse qu'à un bâtiment pour des gosses. Sur la droite il y avait une cour de

récréation bétonnée entourée d'un grillage.

Depuis quelque temps, les mêmes avaient une nouvelle manie ; ils écrivaient leur nom ou leur surnom sur les murs, dans la rue ou dans le métro, avec des bombes de peinture ou des stylos feutre, ce qui est très difficile à effacer surtout sur les surfaces poreuses comme la pierre. La grande mode, c'était d'écrire le nom, le sobriquet ou bien un surnom magique et de le faire suivre du numéro de la rue où on habitait. « JUAN 135 », par exemple, ou encore « VROOM VROOM 93 ». Ce genre de truc.

Le lycée suivait la mode. Tous les murs, jusqu'à la hauteur que pouvait atteindre un bras d'enfant, étaient couverts d'inscriptions à l'encre ou à la peinture noire, rouge, verte, bleue, jaune. Certaines signatures étaient comme des tableaux, amoureusement dessinées, et d'autres n'étaient que des graffiti informes, avec la couleur qui dégoulinait au bas des lettres, mais la plupart de ces artistes n'avaient inscrit qu'un nom et un numéro, sans flair, sans imagination : « Andy 87 », « Beth 81 », « Moro 103 ».

À première vue, ce n'était ni plus ni moins que du vandalisme. Mais je finis par m'y habituer, et en regardant autour de moi j'eus l'impression que tout cela formait un décor, comme un ourlet multicolore sur la jupe grise d'un immeuble de pierre, je me dis que tout cela donnait à l'ensemble un petit côté ensoleillé et latin, et qu'une fois qu'on s'était débarrassé de ce préjugé contre le vandalisme on ne trouvait pas ça si mal. Naturellement, je n'en parlai à personne.

On nous introduisit chez le proviseur qui nous dit qu'il allait nous montrer où se trouvait le cadavre. En nous précédant dans le corridor il nous expliqua :

— Cette pièce est l'ancien lavabo des filles, mais on a tout démoli. Le projet de modernisation s'est arrêté là.

Le proviseur devait avoir une quarantaine d'années mais il était déjà chauve ; il portait la moustache, et de grosses lunettes d'écaillé, et il avait une allure pincée, et l'air perpétuellement vexé.

Les élèves que nous croisions nous regardaient avec curiosité, et je me dis qu'ils devaient encore ignorer la découverte du cadavre du prof.

— Pourquoi n'avez-vous pas signalé sa disparition ? demanda Ed.

— Beaucoup de ces institutrices sont très jeunes, il leur arrive de prendre deux ou trois jours de congé sans nous avertir, alors nous n'y avons pas fait attention. Un autre professeur a senti l'odeur, ce matin, et c'est ainsi qu'elle a découvert ce drame.

— Nous aimerions l'interroger, dis-je.

— Oui, bien sûr. Elle est ici. Pour ce qui est de Miss Evans, à notre avis un groupe d'élèves a dû vouloir la violer, et l'a entraînée là. Elle a dû se défendre. Mais je ne pense pas qu'ils avaient l'intention de la

tuer.

Les intentions n'avaient guère d'importance, puisqu'elle était morte. Nous suivîmes le proviseur en silence et il finit par s'arrêter devant une porte en disant :

— Elle est là.

Je m'avançai, tandis qu'Ed disait :

— Et sa famille ? Vous n'avez pas téléphoné chez elle ?

Je poussai la porte et je fis un pas, et l'odeur me frappa en plein visage. Dans la pénombre, le demi-jour filtrant par les fenêtres poussiéreuses, je vis le cadavre étendu au pied du mur verdâtre. Il y avait des cicatrices de plâtre blanc, où on avait arraché les lavabos. La morte était là depuis huit jours, et il y avait des rats dans les bâtiments.

— Bon Dieu, m'exclamai-je en reculant vite fait et en claquant la porte.

Le proviseur était en train de répondre à Ed :

— Elle vivait seule à...

Et puis il me vit et s'écria :

— Ah, je suis navré ! J'aurais dû vous avertir, sans doute !

Ed s'avança vivement, l'air inquiet.

— Ça va, Tom ?

J'agitai une main, pour lui faire signe de reculer, de ne pas entrer dans cette pièce.

— Laisse. L'ambulance va venir...

J'avais l'impression que je me vidais de mon sang, mes bras, mes jambes devenaient glacés. Le proviseur, toujours aussi pincé mais un peu surpris, s'excusa encore.

— Je suis navré. J'avais pensé que vous aviez l'habitude de ce genre de chose.

Je les écartai tous les deux ; j'avais hâte de foutre le camp. Habitué à ça ! Bon Dieu !

5.

Cette semaine, ils étaient de service de minuit à huit heures. C'est le moment le plus calme, mais à huit heures du matin, quand on rentre chez soi avec le soleil dans les yeux, on a les paupières lourdes et l'impression qu'on ne sera jamais bien dans sa peau.

Joe sortit le premier et alla chercher la Plymouth au parking pour revenir se garer en double file devant le commissariat. Il dut attendre dix minutes, avant que Tom apparaisse, l'air écoeuré.

— Qu'est-ce que t'as ? demanda Joe.

— Une petite conversation avec le patron. Une foutue histoire de drogue.

— Quelle histoire ?

Tom bâilla, malgré lui, et haussa les épaules.

— Rien de bien nouveau. Tout ce qu'on ramasse, faut le déposer, tu vois le genre. Toujours pareil.

Joe démarra et s'engagea dans le labyrinthe de rues menant au tunnel de Midtown.

— Je me demande qui ils ont pincé, dit-il.

— Pas quelqu'un de chez nous, en tout cas, répliqua Tom dans un bâillement. Bon Dieu, ce que je peux avoir sommeil !

— Tu sais, j'ai eu une idée.

Tom comprit immédiatement à quoi Joe faisait allusion. Il se tourna vers lui, la mine intéressée.

— Ah oui ? Quoi donc ?

— Des tableaux dans un musée.

Tom fronça les sourcils.

— Je te suis pas.

— Écoute. Dans les musées, y a tout un tas de peintures, qui valent au moins un million de dollars chacune. On en embarque dix, on les revend quatre millions. Ça nous fait deux millions chacun.

Tom cligna des yeux, puis il se gratta la joue, et ses ongles firent un bruit râpeux, comme s'ils passaient sur du papier de verre.

— Je sais pas... Dix tableaux. Ça serait aussi difficile à planquer que mon ambassadeur russe.

— Je pourrais les mettre dans mon garage, dit Joe. Qui veux-tu qui aille fouiner dans un garage ?

— Tes mômes, qui feraient des cartons dessus et te les démoliraient en une matinée.

Joe ne voulait pas renoncer ; c'était la seule idée qu'il avait jamais eue.

— Cinq tableaux, alors. Un million chacun. Tom ne répondit pas. Il

se mordilla la joue, il regarda sombrement la route, en cherchant non seulement ce qui n'allait pas dans le coup des tableaux mais aussi une règle de vie, un moyen de guider sa pensée et de considérer cette histoire de vol. Ces réflexions l'aidaient à prendre la chose au sérieux tout en n'y croyant pas trop. Finalement, il déclara :

— Il nous faudrait pas un truc que nous aurions à rendre. Qu'il nous faudrait garder et cacher. Ce qu'il nous faut, c'est une bonne affaire rapide, qui sera tout de suite payante.

Joe en convint, à contrecœur.

— Ouais. T'as peut-être raison. Nous ne sommes pas mûrs pour ces machins-là.

— Exactement.

— Mais nous ne voulons pas voler du fric. On est déjà d'accord là-dessus.

— Je sais. Tout le monde relève les numéros des billets.

— Alors c'est pas facile, dit Joe.

— J'ai jamais dit que ça l'était.

Ils roulèrent un moment en silence ; ils réfléchissaient. Ils étaient presque arrivés au tunnel lorsque Tom rompit le silence :

— Ce qu'il nous faut, c'est un truc dont on pourrait se débarrasser vite fait, contre un gros paquet.

— Tout juste. Et un acheteur. Un mec plein aux as.

La voiture s'engagea dans le tunnel.

— Des gens riches, murmura Tom.

Ils réfléchirent tous les deux.

Joe

Deux chaînes de télévision avaient envoyé des équipes de cameramen et de journalistes. Paul et moi, nous étions arrivés les premiers sur les lieux, alors Paul fut interviewé par une équipe et moi par l'autre.

Je n'avais pas le trac. Je n'étais encore jamais passé à la télé, mais j'avais naturellement vu des copains, au journal télévisé, sur les lieux d'un incendie ou d'une explosion. Des trucs comme ça. Trois fois, j'avais vu passer des types que je connaissais bien. Et il m'arrivait parfois, en prenant ma douche, d'imaginer une interviewée faisais les demandes et les réponses, je prenais des poses. Alors on peut dire que j'avais bien répété mon rôle.

Pour l'interview, ils avaient installé la caméra face à l'immeuble en construction, pour qu'il serve de décor ou de toile de fond. C'était un immense gratte-ciel, un immeuble de bureaux, et les ouvriers casqués continuèrent de travailler pendant que le type m'interrogeait. Un des leurs s'était tué, mais ça n'avait guère retenu leur attention. Pas plus de cinq minutes. Quand il s'agit de fric, on fait son boulot, on ne pense pas à autre chose.

Ces immeubles se construisaient partout, de grandes bâtisses de pierre et de verre pleines de bureaux. Les appartements n'étaient pas prévus, parce que personne n'a envie d'habiter Manhattan, après tout. Manhattan, c'est un endroit où on travaille, pas plus.

Ces immeubles s'élèvent depuis la fin de la guerre. Bon an mal an, inflation ou déflation, peu importe, le bâtiment va. Depuis une dizaine d'années, on construit surtout dans les quartiers est, du côté de la Troisième Avenue et de Lexington. Aussi bien, on ne tardera pas à coller un nom plus distingué à la Troisième Avenue, comme on a fait pour la Quatrième quand les grands immeubles de bureaux y ont poussé comme des champignons et qu'elle est devenue Park Avenue Sud.

Quoi qu'il en soit, c'est dans ce secteur qu'on trouve le plus de constructions neuves, mais il y en a aussi dans les autres quartiers, comme par exemple celle devant laquelle j'étais interviewé et où un homme venait de mourir.

Il y a un an ou deux, je causais dans un bar avec un type, et il était d'avis que la principale caractéristique de la ville de New York c'était qu'elle passait par toutes les phases du phénix d'un seul coup. Le phénix, vous connaissez ? On apprend ça au lycée. Alors il disait que New York, c'était pas autre chose ; mais que ça passait d'un seul coup. New York est vivant, et il brûle et il meurt, et il renaît de ses cendres tout à la fois. Et j'avoue que c'est bien l'impression qu'on a en voyant tous ces immeubles surgir des gravats qui étaient hier des maisons, qui se dressent à présent, neufs, bien propres et beaux, et tuent quelqu'un de temps en temps, au passage comme qui dirait.

Le journaliste qui m'interviewait était un nègre café au lait, moustachu. Visiblement, il se prenait pour quelqu'un. L'ingénieur du son, le cameraman, deux ou trois autres types et lui me tournèrent autour, pour tout préparer, et puis l'interview commença. Quelqu'un avait écrit un petit avant-propos que devait réciter le reporter, et qu'il tenait à la main. Dans celle qui ne tenait pas le micro. Mais il avait dû l'apprendre par cœur parce qu'il se mit à parler et pas une fois il ne consulta son papier.

Il commença comme ça :

— Un drame navrant s'est produit aujourd'hui, sur le chantier de l'immeuble de la Transcontinental Airlines à Columbus Avenue. Un des ouvriers s'est tué, en tombant de trente-sept étages de cet immeuble en construction. L'agent Joseph Loomis est arrivé parmi les premiers sur les lieux de la tragédie... Monsieur Loomis, pouvez-vous nous dire comment les choses se sont passées ?

— La victime, répondis-je, était un Indien Mohawk, employé à l'installation de la charpente métallique. Il s'appelait George Brook. Il avait quarante-trois ans.

Le reporter me regardait dans les yeux, comme si je l'hypnotisais. Dès que je me tus, il ramena vivement le micro vers sa bouche et demanda :

— À votre avis, que s'est-il passé, monsieur l'agent ?

— Apparemment, il a glissé. Il se trouvait alors au cinquante-deuxième étage, la hauteur qu'avait atteinte la construction, et il est tombé de trente-sept étages, pour atterrir sur la terrasse de béton du quinzième. Il est tombé dans l'intérieur de l'immeuble, et le quinzième était le dernier des étages où les planchers avaient déjà été préparés.

Flip, le micro repartit vers sa bouche et il déclara :

— Le malheureux a trouvé la mort trente-sept étages plus bas.

Et *flip*, le micro revint vers moi.

— Non, il devait être déjà mort, parce qu'en chemin son corps avait heurté des poutrelles. Il était complètement déchiqueté.

Un nègre peut difficilement pâler, mais il s'y efforça. Ses yeux étaient plutôt paniqués et il dit, très rapidement :

— Beaucoup d'Indiens Mohawk sont employés à l'installation des charpentes, n'est-ce pas ?

Il voulait changer de conversation ? Bon, je m'en foutais.

— Oui, en effet. Deux ou trois tribus vivent même à Brooklyn, et tous les hommes travaillent dans le bâtiment

Flip.

— On dit que c'est parce que ces Indiens ignorent le vertige. Est-ce vrai ?

Flip.

— Ma foi, je ne sais pas. Il leur arrive de tomber, comme tout le monde.

J'avais enfin attiré son attention, manifestement. Il était intéressé, malgré lui.

— Alors pourquoi font-ils ce métier ?

Je haussai les épaules.

— Faut bien vivre, je suppose.

Mauvais pour la télé. Son regard se voila, et d'une voix précipitée il me remercia et me tourna le dos pour regarder la caméra et conclure l'interview. Le con. Alors, histoire de foutre en l'air son minutage, je dis, au moment où il ouvrait la bouche :

— Tout le plaisir est pour moi.

Et je tournai les talons et m'en allai.

Ce soir-là, je m'installai devant ma télé pour voir l'émission, et ils n'avaient passé que le début de mon interview. Le reste, c'était le bla-bla du reporter ; ce qu'il avait dit après mon départ, debout au même endroit avec les ouvriers qui continuaient de travailler derrière lui. Il raconta ce qui s'était passé et déclara, entre autres choses :

— Le malheureux a trouvé la mort en s'écrasant trente-sept étages

plus bas.

Et tant pis pour la vérité, les fumiers.

Je ne sais pas ce que Paul avait pu dire, parce qu'ils ne passèrent pas son interview. Par la suite, il affirma que c'était de l'antisémitisme.

Tom

Deux grossiums de la Mafia avaient été alpagués dans notre secteur la veille au soir, et Ed et moi nous nous trouvions parmi les six inspecteurs chargés de les conduire en ville dans la matinée. C'était des mecs vraiment très importants du New Jersey, et il était rare d'en trouver en ville dans la matinée. C'était des mecs vraiment très dessus. L'un d'eux s'appelait Anthony Vigano et l'autre Louis Sambella.

Personne ne savait s'il y aurait des ennuis ou non. Il ne paraissait guère probable que leurs copains tenteraient de nous les enlever, mais il était toujours possible que des ennemis à eux cherchent à les descendre alors qu'ils n'étaient plus entourés de leurs gardes du corps. Alors on prit énormément de précautions, on les transporta dans deux voitures banalisées, escortés chacun de trois policiers.

Je conduisais une des bagnoles. J'étais tout seul à l'avant, et Vigano était assis derrière, coincé entre Ed à sa gauche et un inspecteur nommé Charles Reddy à sa droite. Nous arrivâmes dans le centre sans incident, et puis nous dûmes les conduire jusqu'au quatrième étage du Palais de Justice, dans une salle d'audience. Nous avions pris des dispositions et des flics en tenue nous attendaient devant une petite porte de côté, qui nous conduisirent jusqu'à l'ascenseur.

Vigano et Sambella se ressemblaient ; ils étaient tous les deux trapus, rougeauds, avec cet air méprisant des gens qui ont mené pendant longtemps d'autres hommes par le bout du nez. Ils étaient trop bien sapés, avec des costumes coûteux aux rayures plutôt voyantes, des boutons de manchette trop gros, et trop de bagues aux doigts. Ils sentaient la lotion, l'eau de Cologne, le déodorant et la laque, et ils n'avaient pas du tout l'air de se biler.

Pendant le trajet personne n'avait dit un mot mais soudain, dans l'ascenseur, Charles Reddy observa :

— T'as pas l'air de t'en faire, Tony.

Vigano lui accorda à peine un coup d'œil. Et s'il était vexé d'être appelé comme ça par son prénom il n'en laissa rien voir. Il répliqua simplement :

— M'en faire ? Pourquoi ? Je pourrais vous acheter et vous revendre alors qu'est-ce que ça peut me foutre ? Ce soir je retrouverai ma maison et ma famille et d'ici quatre ans l'histoire sera classée et j'aurai bénéficié d'un non-lieu.

Personne ne lui répondit. Que pouvions-nous dire ? « Je pourrais

vous acheter et vous revendre. » Tout ce qu'il me restait à faire c'était de le regarder.

6.

C'était leur jour de congé, à tous les deux, et ils étaient chez eux. Un goûter d'anniversaire avait été organisé, dans la cuisine de Joe. Sa fille Jackie avait neuf ans, et la cuisine était pleine d'enfants et de mères, plus que n'en pouvait contenir la pièce. Mais personne ne semblait s'en soucier. Les gosses avaient l'air enchantés d'être ainsi tassés les uns sur les autres, et les mères ravies de faire semblant de travailler.

Joe, sur le seuil de la cuisine, les regardait en souriant. Le bruit l'amusait, comme le gâchis que faisaient les enfants, et il se plaisait à suivre des yeux les femmes qui allaient et venaient. Il faisait très chaud, la cuisine était petite, tout le monde transpirait, et les femmes étaient légèrement vêtues. Il les trouvait bien séduisantes, avec leurs cheveux plaqués sur le front, leur figure luisante, leur robe collée au corps par la sueur.

Joe imaginait une petite scène, au cours de laquelle il croisait le regard d'une des mères, lui faisait un petit signe, alors elle venait vers lui et demandait :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Téléphone, répondait-il.

— Pour moi, disait-elle.

— Venez prendre la communication dans la chambre, ripostait-il. (Cette phrase lui plaisait, et il souriait tout seul.)

Alors ils allaient dans la chambre, elle décrochait et se tournait vers lui, étonnée, en disant :

— Mais il n'y a personne ?

Alors il souriait, il clignait de l'œil, peut-être, et proposait :

— Nous pourrions nous reposer un moment, alors ?

Et elle lui rendait son sourire et son clin d'œil en demandant :

— Qu'est-ce que vous cherchez donc, Joe ?

Et il répliquait :

— Vous le savez bien.

Alors il la jetait sur le lit et la baisait à corps perdu.

Tout cela se déroulait dans sa tête, tandis qu'il regardait les gosses s'amuser.

Tom entra, par la grande porte pour une fois parce qu'il savait que le goûter avait lieu dans la cuisine et qu'il pensait que Joe se tiendrait à l'écart du vacarme. Après avoir fouillé la maison, il fut très surpris de découvrir enfin Joe pratiquement dans la cuisine, debout sur le seuil, assailli par les vagues de chaleur et de bruit.

Tom le tira par la manche. Joe, qui savourait son petit rêve, lui

jeta un coup d'œil irrité et ne bougea pas, mais Tom insista. Joe désigna la cuisine du menton, pour indiquer qu'il préférait rester là et contempler les enfants et Tom fit un geste du pouce pour montrer le living-room et finalement Joe céda et le suivit.

Dans le living-room, qui était plus frais et plus calme, Joe demanda :

— Bon, qu'est-ce que tu me veux ?

— Je l'ai ! chuchota Tom d'une voix excitée.

Joe ne cacha pas sa mauvaise humeur.

— Qu'est-ce que tu as ?

Tom leva l'index et annonça en riant :

— La moitié ! La moitié du problème ! La solution !

— Ah oui ? ironisa lourdement Joe. Quel problème ?

— Le grand coup.

Soudain, Joe craignit qu'on les entende. Il fit un geste brusque de la main et se retourna vers la cuisine.

— T'en fais pas, dit Tom. Ils ne risquent pas de nous entendre, avec ce chahut.

Joe n'avait pas du tout pensé à leur idée de vol, il ne voulait même pas y penser. Mais pour en finir il s'approcha de Tom et murmura :

— Bon, accouche, qu'est-ce que c'est ?

Cette fois, Tom leva le pouce et l'index.

— Tu te souviens ? On avait estimé qu'il nous fallait deux choses. Un truc que nous pourrions refiler tout de suite contre le gros paquet, et quelqu'un de très riche pour nous l'acheter.

Joe hocha la tête ; il écoutait mais n'était pas vraiment intéressé. Il songeait encore aux femmes, à sa petite idée. Jusque-là, ils s'étaient amusés à évoquer leur gros coup quand ils n'avaient rien de mieux à faire, dans la voiture en allant au boulot, par exemple, mais ce n'était qu'une espèce de rêve, un vague projet auquel ils ne croyaient pas. Maintenant, tout était changé, du moins pour Tom, qui semblait y songer sérieusement. Joe n'en était pas encore là, alors il se contenta de hocher la tête, en écoutant d'une oreille.

— Oui. Je me souviens. Et alors ?

— Alors j'ai l'acheteur, dit Tom.

Joe fronça les sourcils et ne cacha pas son scepticisme.

— Qui ?

— La Mafia.

— Quoi ? T'es pas un peu dingue ? s'exclama Joe.

— Qui d'autre a deux millions cash ? Qui d'autre achète des trucs volés à ce prix-là ?

Joe se détourna, il regarda autour de lui, et commença à réfléchir.

— Bon Dieu, Tom... C'est vrai, ça !

— Je t'ai parlé de ces vols sur les docks, sur lesquels j'ai enquêté

une fois. Ça s'en allait tout droit à la Mafia. Quatre millions de dollars par an, à ce qu'on disait.

Joe réfléchit encore, cherchant les os.

— Mais c'était pas un seul coup, objecta-t-il. Ça se passait en un an.

— L'essentiel, c'est qu'ils achètent.

— D'accord, mais qu'est-ce qu'on leur vendra ?

— Tout ce qu'ils voudront acheter, déclara Tom.

Tom

Nous avions longuement discuté, Joe et moi, et nous avions fini par tomber d'accord, sur le meilleur moyen d'aborder la Mafia. Nous étions convenus qu'il valait mieux ne pas passer par la voie hiérarchique, en commençant par quelque sous-fifre ou voyou des rues. Si nous nous y prenions comme ça, ou bien nous n'arriverions jamais au sommet, ou des fuites se produiraient et nous serions dans le pétrin avant d'avoir rien fait. D'ailleurs, on parle toujours de la Mafia comme d'une entreprise commerciale, et dans n'importe quelle affaire, si on a un problème ou une proposition, il vaut toujours mieux s'adresser directement au patron, sans s'occuper des employés.

Nous avions décidé que le mieux, c'était d'aborder Anthony Vigano en personne. Comme il l'avait prévu, il était en liberté sous caution, alors il devait être possible d'aller le voir. Et nous estimions qu'il serait plus sage de ne pas y aller à deux ; comme c'était mon idée, c'est moi qui me présenterais. De plus, Joe n'en avait guère envie. Ce n'était pas trop son genre.

Il y avait au sommier un épais dossier sur Vigano, et grâce à ma fonction il m'était facile d'aller le consulter. J'y trouvai son adresse, à Red Bank dans le New Jersey, et tout un tas de renseignements concernant ses activités. À vingt-deux ans, il avait fait huit mois de prison, pour attaque à main armée. À part ça, il avait collectionné les arrestations, qui étaient plus nombreuses que les cheveux sur ma tête, mais n'avait jamais pu être inculpé. Au cours de sa vie, il avait été dirigeant syndicaliste, il avait eu aussi une affaire d'import-export, et il était actionnaire majoritaire dans une brasserie du New Jersey et associé dans une compagnie de transports routiers à Trenton. Il avait été arrêté pour trafic de drogue, pour extorsion de fonds, pour recel, pour corruption de fonctionnaires, en fait pour tous les crimes et délits possibles à part l'école buissonnière. Les autorités avaient tenté à deux reprises de l'avoir pour fraude fiscale mais il avait réussi à s'en tirer, les deux fois.

Il avait été victime de trois tentatives d'assassinat, la dernière neuf ans plus tôt à Brooklyn. Il ne se déplaçait jamais sans gardes du corps, et l'un d'eux avait même été tué, cette fois-là à Brooklyn, mais jusqu'ici il n'avait pas une égratignure et apparemment, depuis ce

dernier incident il n'y avait plus eu de luttes intestines dans sa bande.

Il habitait à Red Bank un vaste domaine au bord de la mer, entouré d'une haute grille de fer et de haies immenses. Un jour, je pris la Chevrolet et j'allai y faire un tour, pour avoir une idée des lieux, et entre les barreaux des grilles fermées j'aperçus une allée goudronnée serpentant entre de belles pelouses ombragées de vieux chênes, qui menait à un manoir de brique de deux étages avec quatre colonnes blanches sur le devant. Il y avait deux ou trois voitures de luxe garées devant la maison et un type habillé en jardinier qui allait et venait derrière les grilles. Jardinier mon cul.

Dès le début, alors que nous envisagions cette situation, nous avions pensé que grâce à notre fonction nous pouvions nous procurer les accessoires nécessaires au vol, sur place, dans la police, et pour la première fois nous profitons de ces commodités. Chez nous, au commissariat, il y a une pièce pleine de déguisements, y compris des robes de femme, des faux estomacs et toutes sortes de choses ; j'y montai et y pris une moustache, une perruque et une paire de lunettes neutres à monture d'écaillé. Puis je remis à Joe tous mes papiers et je pris le train pour Red Bank. Mon idée, c'était d'aller voir Vigano sans qu'il puisse me rendre la visite.

À la gare je pris un taxi pour me faire conduire chez Vigano. Si l'adresse rappela quelque chose au chauffeur, il n'en laissa rien paraître. Je le payai, descendis du taxi, attendis qu'il ait démarré et m'approchai de la grille.

De l'autre côté, quelqu'un braqua soudain sur ma figure une torche électrique. Je levai un bras devant mes yeux, en protestant ;

— Hé là ! Vous avez pas besoin de m'aveugler !

— Qu'est-ce que vous voulez ? fit une voix rocailleuse, de celles qu'on se fabrique avec trop de pizzas et de cigares.

Je gardais mon bras levé. Je n'avais pas envie d'exposer ma figure en pleine lumière pour le moment.

— Otez cette foutue torche de mes yeux. L'individu hésita une seconde ou deux, puis il abaissa enfin sa lampe et braqua le faisceau sur ma ceinture. Je ne voyais toujours pas ce qu'il y avait derrière mais au moins je n'étais plus aveuglé. Et mes traits étaient maintenant dans la pénombre.

— Je vous ai demandé ce que vous vouliez, grogna le mec.

J'abaissai mon bras.

— Je veux voir monsieur Vigano, répliquai-je.

Je me sentis soudain passablement inquiet. J'étais là, tout nu en quelque sorte, sans la protection que je trimbalais en général, non pas tant le pistolet que ma fonction d'officier de police.

— Je vous reconnais pas, dit-il.

— Je suis un policier de New York et j'apporte une proposition.

— On prend pas les déserteurs.

— Une proposition, c'est tout. Je peux aller voir quelqu'un d'autre.

Pendant dix secondes environ il ne se passa rien, et puis finalement la torche s'éteignit. Maintenant je ne voyais plus rien.

— Attendez là, fit la voix et j'entendis des pas s'éloigner.

Au bout d'une minute ou deux mes yeux s'habituerent à l'obscurité et j'aperçus de la lumière aux fenêtres de la maison. Mais j'ignorais s'il n'y avait pas quelqu'un d'autre, de l'autre côté des grilles.

J'attendis pendant près de cinq minutes. Ce qui me donna le temps de conclure que j'étais un con. Qu'est-ce que je foutais là, au fond ? Toute cette histoire de coup fumant, c'était rien qu'un truc dont on avait discuté dans la voiture, Joe et moi, en allant au boulot ou en revenant. Parfois nous parlions presque sérieusement, mais est-ce que nous pensions vraiment ce que nous disions ? Est-ce que j'avais réellement l'intention de voler quelque chose, de toucher un million de dollars et d'aller vivre à Trinidad ? C'était un rêve, pas plus.

Je m'étais engagé dans la police parce que j'avais envie d'être fonctionnaire. J'avais passé quelques examens et un concours et j'avais été embauché comme employé au bureau de chômage de Queens, et un jour que je n'avais rien de mieux à faire, j'avais lu l'affiche de recrutement de la police, au tableau de service des bureaux. J'en conclus que si je devenais policier je serais fonctionnaire mais le boulot serait quand même plus passionnant que ce que je faisais. Le travail de bureau m'emmerdait, alors je fis ma demande. Et l'affiche n'avait pas menti. La police, c'était exactement ça ; le fonctionnariat plus l'aventure.

Les premiers temps c'était pas mal mais je ne sais pas comment, depuis quelques années rien ne va plus.

Parfois je me dis que je me fais vieux, mais je regarde autour de moi et je remarque que tout le monde a la même attitude. J'ai l'impression que New York devient de plus en plus dégueulasse, le fric se fait rare, tout est bien plus tendu et troublé et futile que dans le temps.

Et ça ne date pas d'hier. La raison pour laquelle je suis allé m'installer à Long Island avec ma famille il y a onze ans, c'est parce que New York était déjà une foutue ville, où l'on n'avait pas envie de voir grandir ses enfants. Et je n'étais pas le seul à vouloir déménager. Nous savions tous que la ville devenait impossible, et nous nous disions tous que nous partions à cause des gosses.

Maintenant, c'est râpé, la ville est réellement impossible. Invivable, même pour les adultes. Ça me fait mal au cœur de m'y rendre tous les matins, j'ai même horreur de regarder dans cette direction. Mais qu'est-ce que je peux faire ? On se marie, on a des mômes, on prend des hypothèques pour payer la maison, on achète des meubles et une

voiture à crédit ; et brusquement on se trouve coincé. Il m'était impossible de décider brusquement de ne plus être flic à New York. Renoncer à ma retraite, à mon ancienneté ? Pas question. Et où est-ce que je pourrais trouver un autre boulot, à mon âge, qui paye aussi bien ? Et qui ne serait pas plus plaisant ?

Alors on continue, on suit son ornière, et on a l'impression de mener sa propre vie et l'idée ne vous vient jamais que la vie s'est refermée sur vous comme un piège et que c'est elle qui vous dirige.

Pendant ces semaines et ces mois, quand l'idée du vol n'était encore qu'une idée, je me rappelais sans cesse ce que ce hippy avait dit, que nous avions tous commencé autrement. Il avait raison. Il m'arrive de faire des choses, ou de dire des choses, ou de penser à des choses, et soudain je sursaute et je me demande si je suis bien moi. Si quand j'avais dix ans j'avais pu voir l'avenir et l'homme que je suis devenu, est-ce que j'aurais été satisfait ? Alors j'ai le vague sentiment que j'aurais pu être quelqu'un d'autre.

Joe et moi, mon équipier Ed, nous tous, nous nous sommes appliqués à jouer les durs, parce que c'est le seul moyen de tenir le coup. Mais que se serait-il passé si nous nous étions trouvés dans un autre milieu, un autre décor ? Même ce hippy a été un môme de dix ans. Mais nous sommes tous massés dans cette ville, comme des bêtes affamées en troupeau, et nous nous tapons dessus parce que nous ne savons rien faire d'autre, et au bout d'un moment nous finissons par nous transformer en sauvages, parmi lesquels nous ne voulons pas voir grandir nos enfants.

Alors on gamberge dans sa voiture, en se rendant à son travail, on rêve d'un vol d'un million de dollars, d'une vie dans une île des Antilles, on rêve d'évasion. On tourne des films qui racontent des vols, et le public s'y presse et les adore. On les regarde quand ils repassent à la télévision. Et, de temps en temps, quelqu'un essaye d'imiter ces héros, dans la vie réelle.

Une lumière dansait maintenant dans l'allée. Je me redressai, le cœur battant. Je pouvais encore tourner les talons et m'enfuir, laisser l'idée dans le domaine du rêve. Je crois que ce qui me retint, ce fut la crainte d'affronter Joe ensuite.

Il y avait plusieurs personnes, derrière la lumière, mais je ne savais pas encore combien. Le faisceau de la torche ne se braqua pas sur moi mais d'abord sur le sol et puis sur les grilles qu'on ouvrait.

— Entrez, fit une voix.

Ce n'était pas la même ; celle-ci était plus douce, onctueuse.

J'avancai et on referma les grilles derrière moi. Je fus caressé et fouillé par des mains expertes, et puis d'autres mains m'empoignèrent de chaque côté, par le bras, et m'entraînèrent vers la maison.

Je n'eus pas droit à la grande porte. On me fit contourner le

bâtiment et passer par une petite porte et traverser une espèce d'antichambre encombrée de pelles, de pardessus et de bottes. Dans une vaste cuisine déserte on me fouilla encore une fois, en retournant toutes mes poches. Ils étaient trois, et deux m'examinèrent pendant que le troisième me surveillait. Ils étaient bien vêtus, avec costume et cravate, mais je voyais bien qu'ils étaient des malfrats.

Après la deuxième fouille, un des types sortit de la pièce ; les deux autres attendirent avec moi. Je contemplai la cuisine, qui ressemblait à celle d'un restaurant, avec sa grande table de bois au milieu et ses casseroles de cuivre accrochées aux murs. Il y avait des évier d'acier inoxydable, des rôtissoires, des grils. Apparemment, monsieur Vigano recevait beaucoup.

L'idée m'était venue que Vigano pourrait me tuer. Il n'avait certainement aucune raison de faire ça, mais c'était une possibilité que je ne pouvais négliger. Alors, plutôt que d'y penser, j'admirais la cuisine.

Le malfrat revint et dit aux deux autres :

— On l'emmène auprès du patron.

— Parfait, dis-je.

Je voulais surtout m'assurer que j'étais encore capable de parler.

Le premier type partit devant, les deux autres m'empoignèrent de nouveau par les bras et nous quittâmes la cuisine.

Ils avaient une méthode curieuse. D'abord, le premier malfrat avançait, passant par une porte ou tournant au coin d'un couloir, et puis il revenait vers nous trois, hochait la tête et nous avançons pour le rejoindre. Après quoi nous nous arrêtons et l'autre repartait et tout recommençait. J'avais l'impression d'être un pion, sur un jeu de l'Oie ou de Monopoly, passant d'une case à l'autre. Je ne savais pas s'ils avaient peur que je sois vu par d'autres membres de la famille Vigano, ou s'il y avait là d'autres types de la Mafia que je ne devrais pas voir. Quelle que fût leur intention, j'eus droit à une visite touristique du rez-de-chaussée, pas à pas.

C'était une bien curieuse maison. Vigano l'avait peut-être achetée toute meublée, à un précédent propriétaire qui avait très bon goût, ou alors il avait fait refaire la décoration par un artiste. On me fit passer par des salons pleins d'antiquités de prix et de meubles gracieux, de tentures de soie brochée et de lustres de cristal ; l'ensemble sentait le grand luxe, ce qui me plaisait bien. Malgré tout, certains objets choquaient, par exemple un horrible portrait de clown avec du strass et des cailloux du Rhin incrustés sur son habit et son chapeau pointu ; ou une ravissante table de marbre gâchée par la présence d'un horrible cendrier publicitaire ; ou encore une lampe affreuse en faux bronze représentant deux lions grimpant à un arbre, avec un abat-jour de soie crème à frange violette, posée sur une magnifique table

d'ébène sculpté ; et un buste en terre glaise du président Kennedy, le plus vilain que j'avais jamais vu, sur un immense piano à queue, à côté d'un vase vert plein de fleurs artificielles.

Finalement, à la fin de la visite guidée, ils me firent descendre un escalier et je me retrouvai dans un bowling.

C'était ahurissant. Une unique piste de bowling dans un vaste sous-sol brillamment éclairé, comme un stand de tir. Devant la piste il y avait un canapé de moleskine en demi-lune, et Vigano en personne y était assis. Il portait un survêtement de sport gris, des chaussures de basket noires et une serviette éponge blanche autour du cou ; il buvait de la bière Pilsner.

À l'extrémité de la piste, un type trapu en costume noir redressait les quilles. C'était un truand aussi, un gros bras comme ceux qui m'avaient amené et qui attendaient maintenant près de la porte.

J'avancai vers le canapé. Vigano tourna la tête et me sourit. Il avait les paupières lourdes, comme s'il voulait cacher son regard. Il me considéra pendant quelques secondes, puis il effaça son sourire et m'ordonna :

— Asseyez-vous.

J'obéis. Dans le fond, le truand en noir avait fini d'installer les quilles et s'était hissé sur une chaise d'arbitre, très haute. On ne voyait plus que ses souliers bien cirés au-dessus de la piste noire.

Vigano m'observait.

— Vous portez une perruque, dit-il.

— À ce qu'on raconte, répondis-je, le FBI filme tous vos visiteurs. Je ne voulais pas être identifié.

Il hocha la tête.

— La moustache est fausse aussi ?

— Bien sûr.

— Elle vous va mieux que la perruque. Alors vous êtes un flic, hein ?

— Inspecteur de police à Manhattan.

Il vida sa bouteille de bière dans son verre. Sans lever les yeux vers moi il reprit :

— On me dit que vous n'avez pas de papiers sur vous. Pas de portefeuille, de permis de conduire, ni rien.

— Je ne veux pas que vous sachiez qui je suis.

Il me regarda enfin.

— Mais vous avez quelque chose à me demander ?

— À vous vendre.

Il haussa les sourcils.

— À me vendre.

— Je veux vous vendre quelque chose pour deux millions de dollars cash.

Il ne savait pas s'il devait rire ou me prendre au sérieux. Il demanda ;

— Me vendre quoi ?

— Ce que vous voudrez acheter.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? s'exclama-t-il avec irritation.

Je me mis à parler très vite :

— Vous achetez des choses. J'ai un copain, un flic comme moi. Grâce à notre situation, nous savons beaucoup de choses, nous pouvons aller n'importe où, à New York, et vous procurer tout ce que vous voudrez. Vous n'avez qu'à nous dire ce que vous aimeriez acheter pour deux millions de dollars et on vous le procurera.

Vigano secoua la tête et marmonna, comme s'il se parlait à lui-même :

— Personne au monde ne peut-être aussi con, pas même un flic. Vous avez pensé à ça tout seuls ?

— Bien sûr, assurai-je. Et vous ne risquez rien. Vos hommes m'ont fouillé quand je suis arrivé, j'ai pas de magnétophone sur moi ni rien. Je ne suis pas assez fou pour vous apporter la marchandise et espérer que vous nous refilerez deux millions en échange aussi sec, alors il va falloir trouver des intermédiaires, des méthodes sûres, ce qui signifie que vous ne risquez absolument pas d'être arrêté pour recel.

Il m'examinait avec attention, comme s'il cherchait à me comprendre.

— Alors vous me proposez vraiment d'aller voler quelque chose, ce que je veux, n'importe quoi ?

— Tout ce que vous voudrez acheter deux millions, dis-je. Et ce que nous pouvons vous procurer ; je ne peux pas vous promettre de voler un avion.

— J'en ai déjà un, dit-il en se détournant pour regarder les quilles bien alignées au bout de la piste.

Je vis qu'il réfléchissait. Je sentais que je m'étais mal exprimé, que je n'en avais pas dit assez, mais en même temps je savais que pour le moment je devais la boucler et le laisser réfléchir tout seul.

À vrai dire, il n'avait rien à perdre, et il devait être assez malin pour le comprendre. Si j'étais dingue ou stupide, ou même si je me foutais de lui, ça ne lui coûterait pas un centime de me dire ce qu'il serait prêt à acheter. Du moment que je ne réclama pas une avance, Vigano avait tout intérêt à jouer le jeu avec moi.

Avant qu'il parle, son expression changea. Je le vis chercher prudemment un piège, comme il se devait, et finalement comprendre qu'il n'y en avait pas. J'étais venu poser une question à laquelle il pouvait répondre sans courir de risques. Et si j'étais sincère, il y aurait un sacré profit pour lui. Alors pourquoi pas ?

Il hochâ brusquement la tête comme s'il venait de prendre une décision, et leva vers moi ses yeux voilés et il ne prononça qu'un seul mot.

— Valeurs.

Sur le moment, je ne compris pas. Pour moi, la valeur ça signifiait le courage ou le prix du bifteck.

— Quelle valeur ?

— Des bons du Trésor. Des actions au porteur. Pas des obligations. Vous pouvez faire ça avec quelqu'un de l'intérieur ?

— Vous voulez dire Wall Street ?

— Bien sûr, voyons. Vous connaissez quelqu'un, chez un courtier ?

Jusque-là j'avais pensé que ce serait un truc que nous pourrions faire dans notre secteur, où nous connaissions tout et tout le monde.

— Non, répondis-je. J'en aurais besoin ?

Vigano haussa les épaules et fit un geste négligent de la main. Ses mains étaient très grandes.

— Nous changerons les numéros, dit-il. L'essentiel c'est que vous ne m'apportiez pas de trucs avec un nom dessus.

— Excusez-moi, mais je ne vous suis pas.

Il soupira lourdement, pour me montrer qu'il était très patient.

— Si une action est nominative, c'est-à-dire si elle porte un nom, je n'en veux pas. Je ne marche que pour les trucs marqués « payer au porteur ».

— Vous avez parlé de bons du Trésor ?

— Précisément. Ça ou n'importe quels titres au porteur.

J'étais surpris, parce que je n'avais jamais entendu parler de titres au porteur.

— Vous voulez dire que c'est en quelque sorte comme de l'argent ?

— C'est de l'argent, répliqua Vigano avec un petit sourire.

Cette idée m'amusa et je fus soudain heureux, comme je l'avais été dans l'appartement de cette riche rombière de Central Park.

— De l'argent de gens riches, murmurai-je.

Vigano se mit à rire. Je crois que nous étions aussi surpris l'un que l'autre de nous entendre aussi bien.

— C'est exactement ça, dit-il. L'argent de gens riches.

— Et vous nous l'achèterez.

— À vingt pour cent.

Je fus passablement étonné.

— Un cinquième ?

— Ma foi... Je vous fais un bon prix parce que vous allez travailler en gros. En général, c'est dix pour cent.

Ma surprise avait été causée par la modicité du pourcentage, et non son importance. Il y avait malentendu.

— Mais alors, si les titres sont au porteur, qu'est-ce qui m'empêche

de les vendre moi-même ?

— Vous ne savez pas comment changer les numéros, dit-il, et vous n'avez pas de contacts pour remettre les actions sur le marché régulier.

Il avait doublement raison.

— Bon. Alors il va nous falloir voler pour dix millions de titres pour avoir nos deux millions ?

— Oui, mais rien de trop important. Pas d'actions ou de bons de plus de cent mille.

La tête me tourna un peu.

— Parce qu'il y en a qui valent plus que ça ?

— Les bons du trésor vont jusqu'au million, mais ceux-là sont impossibles à fourguer.

J'étais ahuri, et je ne pouvais m'empêcher de le laisser voir.

— Un million de dollars...

— Alors vous vous contenterez de la petite bière. Pas plus de cent sacs, me dit Vigano.

Cent mille dollars, c'était de la petite bière. Je sentis mon esprit commencer à s'habituer à ce point de vue, et le faire avec le plus grand plaisir. Dans le temps il y avait une revue à Broadway, appelée *Beyond the Fringe* et ils en avaient passé des extraits à la télévision, que j'avais vus une fois. (Je n'ai jamais vu de spectacle à Broadway.) C'était le monologue d'un mineur anglais et à un moment donné, si j'ai bonne mémoire, il disait :

« Dans mon enfance je n'étais pas entouré par les parures du luxe. J'étais environné par les parures de la pauvreté. Mon drame, c'est que j'ai toujours eu les parures qu'il ne fallait pas. » Depuis des années, cette réplique m'avait trotté dans la tête, parce que c'était exactement ce que je ressentais : j'étais entouré des parures qu'il ne fallait pas. Et chaque fois que je retrouvais celles dont je rêvais, j'étais très heureux. Vigano m'observait.

— Alors, vous avez pigé ?

Je retombai sur terre ; le business avant tout.

— Oui. Titres au porteur, de cent mille dollars maximum.

— C'est ça.

— Bon. Et pour le paiement ?

— Apportez-moi d'abord la marchandise.

— Faudra que je puisse vous appeler. Donnez-moi un numéro qui soit pas sur la table d'écoute.

— Donnez-moi le vôtre.

— Pas question, déclarai-je. Je ne veux pas que vous sachiez qui je suis, je vous l'ai déjà dit. Et d'ailleurs ma femme n'est pas dans le coup.

Il me regarda, l'air surpris.

— Votre femme n'est pas dans le coup, répétait-il, puis il se mit à sourire, et à rire aux éclats. Votre femme n'est pas dans le coup ! Brusquement, j'ai l'impression que vous êtes régulier !

Tout avait changé. Il avait l'air de vouloir me faire passer pour un con, et je ne savais même pas pourquoi. Furieux, mais en essayant de le dissimuler, je lui assurai :

— Je suis régulier.

Son sourire s'effaça, il reprit son sérieux. Il se pencha, prit sur la table un stylo à bille et un bloc-notes et me les tendit en disant :

— Tenez. Notez ce numéro.

Il ne voulait pas écrire de sa main, même un numéro de téléphone. Alors je pris le bloc et le stylo et j'attendis.

— C'est à Manhattan. Six, neuf, zéro, quatre-vingt-dix-neuf, soixante-dix.

J'inscrivis le numéro.

— Vous appelez de Manhattan, pas de la banlieue, pas de longue distance. Vous demandez si Arthur est là, on vous dira non. Vous téléphonerez d'une cabine publique, ou d'un téléphone dont vous êtes sûr. Vous laissez un numéro où Arthur pourra vous rappeler. Un quart d'heure plus tard, vous aurez de mes nouvelles. Sinon, si je ne suis pas là, vous rappelez plus tard.

— D'accord.

— Et quand vous téléphonerez vous direz que votre nom c'est monsieur Kopp. K, o, deux p.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— C'est facile à se rappeler.

— Mais ne téléphonez pas pour me poser des questions. Vous faites le coup ou vous le faites pas. Si vous embarquez pour dix millions de dollars d'actions à Wall Street je l'apprendrai par les journaux. Autrement, si je reçois un message de vous je répondrai pas.

— Oui, d'accord, dis-je.

— Ravi de vous connaître, dit-il, et il reprit son verre de bière ; il ne m'en avait pas offert.

En somme, il me donnait mon congé, alors je me levai.

— Vous aurez de mes nouvelles, assurai-je.

Je savais que c'était un peu con de dire ça, mais je le dis quand même. Il haussa vaguement les épaules. Je ne l'intéressais plus.

Vigano

Vigano regarda partir son visiteur, encadré par les porte-flingue. Il attendit trente secondes, en réfléchissant et en buvant sa bière, puis il appuya sur un bouton de l'interphone posé sur la table.

En attendant Marty, il songea à la conversation qu'il venait d'avoir. Est-ce que ce type parlait sérieusement ? C'était difficile à croire, mais pas plus qu'autre chose, dans le fond. Quelle autre raison aurait-il pu

avoir pour venir le voir et lui faire une proposition aussi dingue ? La police n'aurait rien à y gagner, pas plus qu'un concurrent.

Après tout, il n'aurait plus rien à voir avec ce mec, à moins qu'il ne commette vraiment un vol spectaculaire à Wall Street. Qui serait rapporté dans tous les journaux, à la radio et à la télévision, pas de doute. Un mec qui téléphonerait et prétendrait s'appeler M. Kopp et avoir volé des actions serait envoyé sur les roses, à moins qu'un tel vol ait réellement eu lieu, et que Vigano l'ait appris avec certitude, par ses propres sources.

Donc, en supposant que le type ait parlé sérieusement, quelles chances avait-il de commettre ce vol et de s'en tirer ? Bien peu. Et s'il ne faisait rien, Vigano n'aurait rien perdu.

D'autre part, s'il faisait le coup, il aurait tout à y gagner, Vigano. Tout.

Pas mal. Vigano but sa bière à sa propre santé et Marty entra, respectueusement.

— Oui, monsieur Vigano ?

— Le mec qui vient de sortir d'ici, lui dit Vigano. Je veux son nom, son adresse et sa profession.

— Bien, patron, dit Marty et il s'éclipsa.

Ça ne donnerait rien, probable. Mais au cas où ce cinglé réussirait, Vigano tenait à ne pas être pris de court. Ce sont ces petits détails, pensait-il, qui font toute la différence entre le grossium et le bizet.

Il se leva, prit une boule et fit tomber toutes les quilles du premier coup.

Joe

Quand nous avions discuté de l'idée de la Mafia, Tom et moi, la première chose sur laquelle nous étions tombés d'accord, c'était que si les gangsters découvraient qui nous étions, il ne serait pas question de faire le coup. Ni lui ni moi ne voulions que des malfrats aient un tel moyen de pression sur nous. Ou nous contacterions Vigano en restant anonymes, ou bien nous renoncerions à cette idée et nous chercherions autre chose.

Nous étions persuadés tous les deux que Vigano ferait suivre Tom après leur conversation, s'il avait accepté de le revoir. Donc, la première chose à faire, la plus indispensable, c'était de dégager Tom de sa filature.

Le dernier train de Red Bank arrive à New York à minuit quarante. Il n'y a pas beaucoup de voyageurs, surtout en semaine, et c'était bien pour ça qu'on l'avait choisi. Et de plus, là où il entre en gare il n'y a qu'un escalier pour monter du quai.

J'étais en uniforme et j'étais arrivé avec un quart d'heure d'avance. Nous avons répété ça trois fois, et voulions pas courir de risques. J'allai me poster en haut de l'escalier de ce quai-là, et j'attendis.

C'était la première fois que je portais mon uniforme en dehors du service et ça me faisait tout drôle. Je n'ai jamais été un mordu de la police. La seule raison pour laquelle je m'étais retrouvé en uniforme c'était parce que l'armée n'avait pas besoin de conducteurs de chars le jour où j'avais été recruté. J'avais le choix, entre cuistot et la police militaire et un autre truc que j'ai oublié. Une connerie. Ils cherchaient aussi des types pour les bureaux, des comptables et des intendants mais j'étais pas tellement qualifié pour ça. Ce que je voulais, c'était conduire un char, mais je me retrouvai dans les MP.

J'avais donc été MP, pendant un an et demi, dont onze mois à Kaiserlautern en Allemagne. Ça me plaisait bien. J'aimais trimballer un 45 sur la hanche et faire l'exercice de tir et me balader en ville au volant d'une jeep pour empêcher les soldats blancs et les soldats noirs de se casser la gueule. Avant de faire mon service je n'avais pas de métier, enfin, rien qui me donne envie d'y retourner, et les études c'était pas mon fort, alors quand j'eus fait mon temps et que je me posai la question de savoir comment j'allais gagner ma vie la réponse m'apparut, toute simple. Continuer comme ça. L'uniforme changea de couleur, passa du kaki au bleu marine, le 45 se transforma en 38 et il fallait maintenant traiter les gens avec un peu plus de douceur mais à part ça c'était pareil.

Au début c'était bien, une bonne transition entre l'armée et la vie civile. Mais au bout d'un moment, le même travail devient emmerdant, on se lasse de tout et c'est fatal, quel que soit le boulot en question. Qu'on trimballe un flingue ou non, qu'on se balade en bagnole ou non, ça n'a pas d'importance ; à la longue on s'emmerde.

Pendant assez longtemps, il se passait toujours quelque chose quand la vie donnait du mou, pour m'intéresser même quand le boulot devenait assommant. Je m'étais marié, par exemple ; il y avait eu les mêmes ; et nous avions quitté l'appartement en ville pour la maison de Long Island. Ces trucs-là c'était comme des montagnes, et les vallées étaient la vie quotidienne ennuyeuse.

Il y avait longtemps que je n'avais pas vu de montagnes.

Depuis un an ou deux, je songeais aux femmes, j'envisageais de me trouver une petite amie, de prendre un studio avec elle, dans le quartier de la boîte. J'étais à peu près sûr qu'une fille me délivrerait de mon ennui, au moins pour un moment, mais je ne sais pas pourquoi, je n'arrivais pas à me décider. Le cœur n'y était pas, quoi. Je savais que c'était possible, je connaissais personnellement quatre collègues qui avaient un arrangement de ce genre, mais c'était comme si je n'avais pas assez d'énergie pour m'y mettre, pour faire les premiers pas, pour chercher autour de moi au lieu de me contenter de bigler les femmes des amis en me demandant ce qu'elles donnaient au lit. Je cherchais peut-être à m'éviter une déception, ou peut-être, tout

au fond de moi, j'avais dans l'idée qu'une petite amie serait encore plus assommante que tout le reste. Et alors il n'y aurait plus rien à faire et plus moyen de rêver.

J'entendis arriver le train, là, en bas ; les freins grinçaient tant qu'on devait les entendre à la 42^e Rue. J'étais en haut de l'escalier, un peu de côté. Les marches étaient en béton, assez larges pour que trois personnes montent de front, et de chaque côté les murs étaient carrelés de céramique couleur d'ambre.

Tom apparut le premier, comme on l'avait prévu. Si je ne l'avais pas déjà vu avec son déguisement je ne l'aurais pas reconnu. La perruque n'était pas de la même couleur que ses cheveux naturels, et plus longue, et elle changeait complètement la forme de sa tête. Et puis cette petite moustache à la David Niven le rajeunissait, je ne sais pas pourquoi. Et les lunettes d'écaillé transformaient complètement son expression, si bien qu'il avait l'air d'un comptable ou quelque chose comme ça.

Quant à moi, mon uniforme était un déguisement suffisant. Les gens regardent rarement au-delà et ne voient jamais la tête d'un flic. Je m'étais collé cependant une grosse moustache de shérif, plutôt histoire de rigoler que parce que j'en avais besoin. Personne n'irait faire un rapprochement entre Tom et moi.

Une dizaine de voyageurs suivaient Tom, il n'y en avait jamais plus dans ce train-là, et je n'eus pas besoin de chercher beaucoup pour repérer les hommes de Vigano. Ils étaient trois, tous habillés différemment mais tous manifestement truands, avec la figure dure et les épaules puissantes.

Mon propre étonnement me surprit, quand je vis ces trois mecs parmi le petit groupe de voyageurs qui gravissaient l'escalier derrière Tom. Jusqu'à cet instant, je suppose que je n'y avais pas cru, que je n'avais pas pensé que Tom irait jusqu'au bout, ni qu'il serait reçu par Vigano, et encore moins que Vigano l'écouterait et le croirait. Mais c'était probablement ce qui s'était passé, sans quoi ces trois malfrats n'auraient pas pris ce train.

Tom montait quatre à quatre. Les trois filocheurs étaient mêlés à la foule qui montait plus lentement ; quand Tom atteignit la dernière marche, les autres avaient été distancés.

Tom passa près de moi sans m'accorder un regard, comme nous l'avions prévu. Et dès qu'il fut passé je m'avançai pour bloquer l'escalier, les bras écartés.

— Une seconde, je vous prie, leur dis-je. Merci. Leur élan leur fit monter encore une marche ou deux, et puis ils s'arrêtèrent tous et levèrent les yeux vers moi. Les gens ont l'habitude d'obéir à l'uniforme. Je vis deux des hommes de Vigano bousculer quelques voyageurs pour monter vers moi, et le troisième descendre en vitesse,

sans doute pour chercher une autre issue, mais il n'y en avait pas. Pas sur ce quai. Et le temps qu'il passe d'un quai à un autre et trouve un autre escalier il serait trop tard, et il émergerait d'ailleurs là où il ne fallait pas.

Les voyageurs étaient massés sur les marches et ne bougeaient pas. Les New-Yorkais ne s'étonnent de rien, aussi personne ne se plaignit. Un des gars de Vigano, après avoir joué des coudes était maintenant devant le petit troupeau, sa tête à la hauteur de mon coude, et il regardait derrière moi, en suivant Tom des yeux. Il fit une grimace, mais s'efforça de s'adresser à moi poliment.

— Qu'est-ce qui se passe, monsieur l'agent ?

— Un instant, c'est tout ce que je vous demande, répliquai-je.

Ses yeux allaient et venaient, de la galerie à moi, et lorsque Tom eut disparu je le compris à son expression. Mais je les gardai là encore un moment, pendant que je comptais lentement jusqu'à trente. Le troisième truand reparut au bas des marches et les escalada, l'air écoeuré.

Finalement je m'écartai, sans me presser.

— Ça va, vous pouvez y aller.

Tous les voyageurs s'élancèrent, les hommes de Vigano au pas de course. Je les suivis des yeux, en sachant très bien qu'ils perdaient leur temps. Nous avions répété et minuté tout ça, Tom et moi, et nous savions combien de temps il lui faudrait pour sortir de la gare et gagner sa bagnole avec la carte spéciale de la police sur le pare-brise. Il devait déjà filer dans la Neuvième Avenue.

Je partis dans l'autre direction, d'un pas nonchalant.

7.

Au commissariat il y avait une certaine liberté dans les horaires et Tom et Joe pouvaient généralement s'arranger pour être de service aux mêmes heures. Les collègues les y aidaient parce qu'ils savaient qu'ils habitaient la banlieue et venaient avec une seule voiture. S'ils avaient été tous deux de simples agents, ou tous deux inspecteurs, ils n'auraient jamais eu de problèmes, mais comme ils appartenaient à deux brigades différentes il y avait des jours où leurs horaires ne coïncidaient pas, et ils n'y pouvaient rien.

Ce fut justement ce qui se passa cette semaine-là, et ils durent attendre trois jours avant de pouvoir parler de la visite de Tom à Vigano, et quand ils se retrouvèrent enfin ensemble Joe était trop fatigué pour écouter ce qu'on lui disait. Il venait de travailler pendant seize heures de suite, à cause de diverses manifestations aux Nations Unies organisées par la Ligue de Défense juive, par divers pays d'Afrique et par un groupe polonais anticommuniste.

Joe n'avait pas été envoyé à l'ONU mais beaucoup d'agents du commissariat avaient dû y aller pour maintenir l'ordre et ceux qui restaient devaient les remplacer dans le secteur.

C'était une des principales différences entre les agents en tenue et les inspecteurs. Ces derniers n'étaient jamais assez nombreux et ils y étaient habitués mais jamais il n'arrivait qu'un ordre venu d'en haut détachât la moitié des hommes de la brigade en laissant les autres faire le boulot. Les agents, au contraire, étaient normalement assez nombreux pour faire face à tout, sauf de temps en temps quand le téléphone sonnait dans le bureau du commissaire et qu'un car ou deux arrivaient pour emmener les trois quarts des hommes, et ceux qui restaient devaient se démerder comme ils pouvaient. Ce qui avait été le cas ce jour-là.

C'était pourquoi, alors qu'ils rentraient en fin d'après-midi dans la voiture de Tom, Joe était complètement abruti tandis que Tom, tout excité, ne demandait qu'à parler. Joe était arrivé en ville huit heures avant Tom, dans sa propre Plymouth, mais il l'avait laissée dans le parking parce qu'il n'avait ni la force ni le courage de conduire. Le lendemain, il viendrait en ville avec Tom et rentrerait le soir avec sa Plymouth, si tout allait bien.

Au début, Tom ne se rendit pas compte que Joe n'était pas dans le coup. Dès qu'ils furent dans la voiture, il se mit à raconter tout ce que Vigano lui avait dit. Joe n'eut aucune réaction, parce qu'il écoutait à peine. Tom s'efforçait de retenir son attention en parlant plus fort et plus vite, comme pour lui communiquer son propre enthousiasme.

— C'est simple ! Des titres, qu'est-ce que c'est ? Des bouts de papier !... Hé ! Joe !

Joe hocha la tête.

— Des bouts de papier, dit-il.

— Et le plus chouette, c'est que nous pouvons vraiment faire le coup ! reprit Tom, puis il jeta un coup d'œil irrité à Joe. Hé, Joe... T'es avec moi ?

Joe changea de position, comme un dormeur qui n'a pas envie de se réveiller.

— Bon Dieu, Tom, je dors debout.

— T'es pas debout !

Joe était trop fatigué pour plaisanter ; la réflexion de Tom l'exaspéra.

— J'ai été debout toute la journée, si tu veux le savoir ! On a eu l'horaire double !

— Si tu m'écoutais, tu pourrais dire adieu à tout ça.

Ils arrivaient au tunnel de Midtown. Joe grommela :

— Tu y crois vraiment ?

— Bien sûr !

Joe ne répondit pas et Tom ne dit plus rien tant qu'ils étaient dans le tunnel, et quand ils en sortirent il demanda simplement :

— T'as de la monnaie ?

Joe se réveilla et fouilla ses poches tandis que Tom ralentissait pour s'arrêter au péage. Joe n'avait pas de pièces, alors il ouvrit son portefeuille.

— Tiens, un dollar.

— Merci.

Tom prit le billet, le donna au gardien, encaissa la monnaie et la donna à Joe, qui regarda les pièces dans sa main comme s'il ne savait pas quoi en faire.

Tom redémarra.

— Qu'est-ce que tu dirais de faire ce boulot-là ?

— Ne me parle pas de boulot.

Joe glissa les pièces dans la poche de sa chemise et passa une main sur sa figure.

— Rien à faire, qu'à rester là toute la journée à encaisser du fric.

— Ils en mettent tous un peu de côté, dit Joe.

— Ouais, et ils se font pincer.

Joe se tourna enfin vers Tom.

— Et nous pas ?

— Non. Pas de danger, assura Tom.

Joe haussa les épaules et contempla les bâtiments noirs et les cheminées d'usine de Long Island City.

— La différence, reprit Tom, c'est qu'on ne recommencera pas. Un

gros coup et c'est marre, on raccroche les gants. Je fous le camp à Trinidad, et toi dans le Montana. Joe tourna de nouveau la tête.

— Saskatchewan, marmonna-t-il.

Tom, dérouté, fronça les sourcils aux camions qu'il doublait.

— Quoi ?

— J'ai réfléchi, lui dit Joe, qui commençait à se réveiller malgré lui sans pouvoir chasser sa mauvaise humeur. Ce que j'aimerais, tu vois, c'est emmener Grâce et les mômes loin d'ici. Hors du pays. Très loin, avant que tout devienne complètement dégueulasse

— Et où c'est, cet endroit où tu veux aller ?

— Le Saskatchewan, répéta Joe en faisant un geste vague. C'est au Canada. Si on veut devenir fermier ils vous donnent des terres.

Tom jeta un coup d'œil surpris à Joe et se mit à rire.

— Qu'est-ce que tu connais à l'agriculture ?

— Rien pour le moment, mais l'année prochaine j'en connaîtrai un bout.

Ils étaient maintenant sur cette portion de l'autoroute bordée de cimetières, et Joe sentit sa mauvaise humeur s'accroître. C'était vraiment de l'humour noir, toutes ces tombes alignées des deux côtés de l'autoroute, à quelques kilomètres de Manhattan, comme une parodie de la ville ; de très mauvais goût. Tom et Joe n'en avaient jamais parlé entre eux, mais ces foutus cimetières les tracassaient tous les deux, depuis des années qu'ils faisaient la navette. Et le plus marrant c'est qu'ils les agaçaient davantage le jour que la nuit. Et quand il faisait soleil plus que les jours de pluies. Plus en été qu'en hiver.

Ce jour-là, on était en juillet et il faisait très beau.

Ils roulèrent en silence, jusqu'à ce qu'ils aient dépassé les cimetières, et alors Joe déclara :

— J'y pense vraiment, tu sais. À mettre tout mon petit monde dans la bagnole et à foutre le camp au Canada. Mais avec le pot que j'ai, probable que je tomberai en panne avant d'arriver à la frontière.

— Pas si t'as un million de dollars.

Joe secoua la tête.

— Y a des moments où je finis presque par croire qu'on va faire le coup.

Tom le regarda, étonné et inquiet.

— Qu'est-ce qui te prend ? C'est quand même toi qu'as commencé !

— Tu veux parler du marchand de vin ?

— Bien sûr.

— C'est différent. C'était... Je sais pas...

— De la petite bière, déclara Tom. Maintenant il faut voir grand. Dis donc, tu sais ce qu'il y a chez Vigano ?

De la petite bière. Ce n'était pas l'expression que Joe avait

cherchée. Irrité, il demanda :

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a chez lui ?

— Un bowling. Un bowling pour lui tout seul.

Joe ouvrit des yeux ronds.

— Un bowling ?

— Réglementaire. Une piste. Chez lui, dans sa maison.

— Ah ! merde, fit Joe en riant malgré lui.

Ça, c'était la belle vie. Un luxe qu'il pouvait comprendre.

— Alors va-t'en lui raconter que le crime ne paie pas, reprit Tom.

— Ouais... Ouais... Et il a demandé des actions, hein ?

— Des titres au porteur, des bons du trésor. Des bouts de papier, quoi. C'est pas lourd, pas de pépin, on les lui remet et c'est marre.

Joe était maintenant bien réveillé, intéressé, et plus du tout irrité.

Joe

À mon avis, Broadway entre les 70^e et 80^e Rues, c'est la seule partie intéressante de Manhattan. Paul et moi nous patrouillons souvent dans ce secteur, et je l'aime bien. Les gens sont peut-être plus moches que la moyenne, mais au moins ils sont humains ; c'est pas comme les dingues de Greenwich Village ou de l'East Side. Dans le centre, les gens ne sont pas mal, il y a des types bien habillés et des jolies dactylos qui courent dans les rues à l'heure du déjeuner, mais ce n'est pas là qu'ils habitent. Dans ce coin-là, il n'y a rien d'humain, c'est même pas vivable ; c'est rien que des grandes bâtisses de pierre et de verre où des employés travaillent toute la journée. Et quand ils sont libres ils vont ailleurs.

En principe, nous devons patrouiller dans les petites rues, entre West End Avenue et Columbus et Amsterdam et Central Park Ouest, mais chaque fois que je prends le volant je me retrouve à Broadway. À moins que j'aie envie de me marrer et de distribuer des contredanses, auquel cas nous filons sur la voie express Henry Hudson.

Deux jours après ma conversation avec Tom dans la voiture, au sujet de Vigano, Paul et moi nous roulions vers le sud le long de Broadway, avec moi au volant, quand tout à coup, à une cinquantaine de mètres devant nous, deux types sont sortis d'une quincaillerie en se bagarrant. Deux Blancs. Le premier était petit et trapu, la cinquantaine, en pantalon gris et chemise blanche aux manches retroussées ; l'autre était grand, dégingandé, dans les vingt ans, et il portait des bottillons de l'armée, un pantalon kaki et un polo vert. Sur le moment, je ne distinguai pas grand-chose, sinon qu'ils semblaient lutter et se tournaient autour comme s'ils dansaient. Paul les avait vus aussi.

— Là ! s'écria-t-il en les montrant du doigt.

J'accélérai puis je freinai pile. Je pouvais voir à présent que le grand jeune tenait d'une main un petit sac à fermeture à glissière et

qu'il brandissait un pistolet de l'autre. Le petit trapu se cramponnait désespérément à la taille du grand, qui essayait de l'assommer avec la crosse de son pistolet. Il y avait un tas de badauds, comme toujours, mais ils se gardaient bien d'intervenir, ils reculaient en laissant toute la place aux deux combattants.

Paul sauta de la bagnole en même temps que moi. Il était du côté du trottoir et moi je dus faire le tour devant le capot. Au même instant le grand gars réussit à se dégager. Il donna une poussée violente à son adversaire qui trébucha, fit quelques pas à reculons et tomba assis de tout son poids. Le grand nous avait vus arriver et il nous braqua son pistolet dessus. Je hurlai :

— Lâche ça ! Lâche ça !

Et voilà que soudain ce salaud tira. Deux fois. Du coin de l'œil je vis Paul tomber, mais je devais avant tout surveiller le mec au pistolet. Il avait fait demi-tour et il fonçait sur le trottoir.

Je mis le genou gauche à terre, appuyai mon bras sur mon genou droit replié, en me disant que l'exercice a quand même du bon. Je visai d'abord son dos, le polo vert, et puis les jambes. Mais il y avait foule sur le trottoir, trop de gens qui passaient entre lui et moi, en plein dans ma ligne de tir. Et il était assez malin pour ne pas courir tout droit. Il galopait en zigzag.

Je gardai mon pistolet braqué, au cas où j'aurais la chance de pouvoir tirer sans blesser personne mais il était dit que je n'aurais pas de pot.

— Merde... Merde, grommelai-je tout bas, et il disparut au coin de la rue.

Je me relevai. Plus loin, près du magasin, le vieux type trapu se ramassait aussi. Paul était couché sur le dos et il essayait de se redresser, en se tortillant comme une tortue retournée. Je m'approchai de lui en rengainant mon pistolet, et je m'accroupis alors qu'il réussissait à s'asseoir. Il avait l'air ahuri, comme s'il ne savait plus où il était.

— Paul ?

— Bon Dieu, fit-il d'une voix pâteuse. Ah ! bon Dieu.

Sa jambe de pantalon gauche était trempée, toute rouge de sang, entre le genou et l'aîne.

— Allonge-toi, lui dis-je.

Mais il n'avait plus sa tête à lui, il ne m'entendait pas, ou ne comprenait pas. Il resta assis, la bouche ouverte, en clignant des yeux.

Alors je me relevai et je voulus courir à la voiture de patrouille, mais le vieux se pendit à mon bras. Quand je le regardai, en cherchant à me dégager, il se mit à glapir :

— L'argent ! L'argent !

Je l'aurais tué volontiers.

— Je m'en fous ! lui criai-je et je courus à la voiture pour appeler des renforts.

8.

Ils avaient congelé tous les deux, Tom tondait sa pelouse sous le soleil, en maillot de bain, quand Joe surgit d'entre les maisons. Il était aussi en maillot et portait deux boîtes de bière Budweiser.

Tom s'arrêta. Il haletait et il transpirait.

— Allez, repos, lui dit Joe.

Tom montra la bière.

— C'est pour moi ?

— Oui, je te l'ai même ouverte, répliqua Joe en lui tendant une des boîtes. Allez, viens les gosses nous laissent la piscine pour une fois.

Tom avala une gorgée de bière, et ils passèrent tous les deux dans le jardin de Joe. Il faisait vraiment chaud et la piscine leur parut attirante. De l'eau fraîche dans un récipient bleu pâle, rien n'est plus plaisant à l'œil par une chaude journée. À part une bonne bière.

— Le filtre marche ? demanda Tom.

Joe mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut, il va t'entendre. Allez, viens te rafraîchir

Joe avait installé une solide échelle de bois en forme d'A qui enjambait le bord de la piscine ; on montait trois marches d'un côté, on en descendait trois autres dans l'eau. Ils les gravirent tous deux, Joe le premier, et tandis qu'il pataugeait en rejetant des feuilles mortes, des brindilles, des bouts de papier et des insectes morts, Tom s'assit sur une des marches, dans l'eau jusqu'au cou. Sa main droite levée tenait sa boîte de bière au sec, Joe se tourna vers lui en riant

— T'as l'air de la statue de la Liberté !

Tom rigola, salua avec sa bière et but. Ce n'était pas très commode de boire dans cette position, mais Joe l'observait alors Tom voulut l'épater. Puis il dit :

— Tu sais à quoi je pensais tout à l'heure ? En tondant la pelouse ?

— À quoi ?

— Tu te souviens ce que je t'ai dit un jour, que j'ai suivi des cours du soir à l'université ?

Joe s'approcha et s'accouda sur le rebord de la piscine, à côté de Tom.

— Et alors ?

Tom monta d'une marche ; comme ça il n'avait de l'eau que jusqu'à la poitrine et c'était plus facile de boire.

— Je me disais que si j'avais continué comme ça, tu sais où je serais aujourd'hui ?

— Non. Où ça ?

— Ici. Je ne serais toujours pas avocat, pas avant deux ans encore.

— Oui, bien sûr. On économise un sou par jour et à la fin de l'année on est toujours aussi pauvre. C'est le même principe.

Tom se tourna vers lui, en ouvrant de grands yeux.

— Tu crois ?

Ils se regardèrent, ahuris, et puis Tom changea de conversation.

— Écoute un peu. Et nos femmes ?

— Quoi ?

— Qu'est-ce qu'on leur dira ?

— Ah. Tu veux parler du vol ?

— Naturellement.

Pour Joe, ça ne posait pas de problème. Il haussa les épaules.

— Rien.

— Rien ? Je sais pas comment ça se passe, entre Grâce et toi, dit Tom, mais si j'emmène Mary à Trinidad elle comprendra bien qu'elle est à Trinidad.

— Oui, bien sûr. À ce moment-là. Quand nous serons prêts à foutre le camp, le coup fait, alors on le leur dira. Quand tout sera fini.

Tom n'avait pas encore pu prendre de décision à ce sujet. Parfois, la nuit surtout, il avait terriblement envie de tout raconter à Mary, d'en discuter avec elle, de lui demander son avis. Il fronça les sourcils.

— Pas avant ? Pas maintenant ?

— D'abord et d'une, déclara Joe, elles s'inquiéteraient et ensuite elles seraient contre, tu le sais bien.

Tom hocha la tête ; c'était bien ce qui l'avait retenu de tout avouer.

— Je sais. Mary ne serait pas d'accord, c'est sûr.

— Elles feraient tout pour nous en empêcher. Si nous en parlons aux femmes, jamais nous ne ferons le coup.

— T'as raison.

Tom était déçu mais soulagé aussi, maintenant que cette question était réglée.

— Pas avant d'avoir réussi, dit-il. Après, on leur dira tout.

— Quand nous serons prêts à foutre le camp.

— Oui... Mais, tu sais, nous ne pourrons pas quitter le pays tout de suite.

— Naturellement. Nous les aurions au cul aussi sec.

— Alors il faut nous mettre d'accord dès maintenant. On enterrera le fric et ni l'un ni l'autre n'ira y toucher avant qu'on soit prêts à filer.

— Entièrement d'accord.

— Le gros avantage que nous avons, dit Tom, c'est que nous avons déjà vu commettre toutes les fautes possibles.

— Très juste. Et nous savons comment ne pas les commettre nous-mêmes.

Tom aspira profondément.

— Deux ans, dit-il. Joe fit une grimace.

— Deux ans ?

— Faudra nous tenir peinards.

Joe grimaçait, comme s'il souffrait d'une crampe soudaine. Il avait envie de discuter, mais d'un autre côté il savait que Tom avait raison en théorie ; il était donc coincé. À regret, il marmonna :

— Ouais, t'as raison. D'accord. Deux ans.

Tom

Durant les semaines qui suivirent ma visite à Vigano, j'appris un tas de choses, sur les actions, les titres, la bourse et Wall Street. Il le fallait bien si nous voulions aller y voler dix millions de dollars.

Wall Street est une petite rue, assez courte, mais les agents de change et les courtiers occupent tout un vaste quartier, derrière l'Hôtel de Ville, Pine Street et Exchange Place, William Street, Nassau, et Maiden Lane.

J'ai entendu dire que le quartier de Wall Street est la seule partie de New York qui ressemble à Londres. Je ne sais pas si c'est vrai, vu que je ne suis jamais allé à Londres, mais ce que je sais, c'est qu'il y a là les rues les plus étroites et les plus tordues de toute la ville, avec des trottoirs étroits, et de grandes banques qui se serrent les unes contre les autres et avancent le plus près possible de la chaussée. Les écrivains parlent tout le temps de « canyons » quand ils font allusion à Wall Street et ils n'ont pas tort. Les rues sont si étroites et les bâtiments si hauts que le soleil n'y plonge jamais qu'à midi pile.

Pour la première fois de ma vie je commençais à comprendre qu'enfreindre la loi peut être aussi compliqué que de la faire respecter. J'avais toujours considéré que le boulot de la police était plus difficile que celui des malfaiteurs, mais je devais me tromper ; il n'y a rien de tel que de se mettre à la place d'un type pour le prendre en pitié.

C'était fou, le nombre de détails à régler. Comment commettre le vol, par exemple, de nuit ou de jour, si nous devons chercher à créer une diversion, comment nous allions nous y prendre au juste. Et comment nous assurer que nous emportions bien les titres qu'il fallait ; avant ce jour, ni l'un ni l'autre n'avions seulement vu des actions ou des titres. Et comment nous enfuir après le vol, dans ces petites rues encombrées. Et où cacher le butin ensuite, avant de le repasser à Vigano ; ce qui était une ironie du sort puisque dès le début nous nous étions répété que nous devions voler quelque chose que nous n'aurions pas besoin de garder ou de cacher.

Mais c'était comme ça. Et les bureaux d'agents de change ne nous simplifiaient pas la tâche. Ils étaient gardés comme des banques ; non, encore mieux que des banques.

C'était salement duraille. D'abord, il y a une brigade spéciale de police qui a son quartier général du côté de Wall Street et qui ne s'occupe de rien d'autre que de délits concernant la Bourse. Certains

flics de ce secteur en savent plus long sur le monde de la finance que le directeur du *Wall Street Journal*, et ils surveillent constamment les agents de change et les courtiers, ils causent avec des chefs de personnel, avec des directeurs de la sécurité, ils se renseignent sur les moyens qu'ils emploient pour se protéger ; et au premier coup de téléphone ils arrivent immédiatement sur place en cas de pépin.

Et puis il y a les services de sécurité privés. Toutes les grandes firmes en ont ; des vigiles en uniforme, des dossiers de sécurité, des télévisions en circuit fermé, et tous ces services sont généralement dirigés par d'anciens flics ou d'anciens agents du FBI. Des types pour qui ces agences sont aussi secrètes que des laboratoires atomiques, et dont le boulot est de s'assurer que les millions de bouts de papier qui se baladent tous les jours dans Wall Street ne sont pas volés.

Naturellement, cela arrive. Mais la plupart de ces vols sont commis de l'intérieur, ce qui est logique. Les actions et les titres, comme les billets de banque, ont des numéros de série. Alors le seul moyen de les voler et d'en tirer profit, c'est d'être employé chez un agent de change et de trafiquer les livres de manière que la firme ne s'aperçoive même pas qu'il y a eu vol. Pour ce qui est des titres au porteur il est possible, si l'on s'appelle Anthony Vigano et si on a des relations et des contacts, de changer les numéros et de revendre les titres normalement, mais à part ça, le seul moyen de s'en tirer c'est de travailler à Wall Street.

Même s'il y en avait un autre, même si on pouvait s'introduire chez un courtier et fracturer la chambre forte, ils ont vraiment tout fait pour rendre la chose impossible. Par exemple, il y a quelques années une banque de ce quartier a fermé ses portes et un restaurant devait s'installer à la place. Mais avant il a fallu démolir la chambre forte et ça n'a pas été un mince boulot. Non seulement il y avait je ne sais combien de systèmes d'alarme électriques, non seulement les murs de béton épais de vingt centimètres étaient renforcés par des tiges d'acier, mais il y avait autour de la chambre forte des doubles parois, et l'espace entre elles était plein de gaz toxique. Les ouvriers qui devaient abattre ces murs portaient des masques à gaz.

Ce n'est plus de la protection, mais de la folie pure.

Cependant, Joe et moi nous avons un avantage sur le casseur ordinaire ou l'employé malhonnête. Nous avons à notre disposition la police elle-même, qui nous fournirait tous les renseignements nécessaires, comme par exemple le plan des systèmes électriques et tous les détails concernant le dispositif de sécurité de la firme sur laquelle nous porterions finalement notre choix.

Il y en avait une qui nous paraissait intéressante appelée Parker, Tobin, Eastpoole & Cie. Elle se trouvait dans un immeuble près du coin de John Street et de Pearl, et j'y allai un jour pour y jeter un coup

d'œil. Le vestibule était très petit (ils n'aiment guère gaspiller l'espace, ces gens de la finance) et il y avait trois ascenseurs. Parker, Tobin, Eastpoole & Cie occupaient les sixième, septième et huitième étages, mais je savais déjà que c'était le septième qui m'intéressait, car j'avais étudié le système d'alarme dans les dossiers de la police.

L'ascenseur était plein, et deux types montaient comme moi au septième. Ce qui était parfait ; ça me donnait l'occasion de m'attarder et de regarder autour de moi pendant que les deux autres s'approchaient du comptoir.

La porte de la cabine ouvrait directement dans une assez vaste salle, plus longue que large, partagée par un long comptoir. Le dispositif de sécurité semblait caractéristique d'une grande firme d'agents de change. Deux gardiens armés en uniforme étaient de service derrière le comptoir. Au mur il y avait un grand tableau où étaient accrochés une vingtaine de badges d'identité en plastique, et assez de place pour en mettre une centaine d'autres. Chaque badge portait la photo en couleurs de la personne à laquelle il appartenait, avec une signature au-dessous. Six postes de télévision en circuit fermé étaient montés contre le mur de droite, montrant les divers secteurs de l'agence, y compris la salle dans laquelle je me trouvais. Au-dessus des postes la caméra de télévision tournait lentement à droite et à gauche, comme un ventilateur. Sur le mur d'en face, à ma gauche, il y avait un autre tableau de service, plus petit que le premier, avec vingt-cinq autres badges portant en grosses lettres le mot VISITEUR. À chaque extrémité de la salle des portes donnaient dans d'autres bureaux.

Tout le long du comptoir régnait une activité fébrile. Des employés arrivaient et prenaient leur badge, d'autres partaient et venaient accrocher les leurs, des grouillots apportaient de grosses enveloppes. Je restai là deux minutes au moins à tout enregistrer.

La première chose que je remarquai, ce fut qu'un des gardiens s'occupait des gens qui se présentaient au comptoir. L'autre, adossé au mur du fond, observait tout, les gens, les écrans de télé, et restait en alerte tandis que son collègue s'activait.

Et puis il y avait les postes de télévision. L'image était en noir et blanc, mais très nette. On voyait des gens aller et venir dans d'autres bureaux, et on distinguait parfaitement leurs traits. Je savais que cette même rangée de six postes devait se retrouver dans trois ou quatre autres endroits, à cet étage, dans le bureau du patron, celui du chef de la sécurité, dans l'antichambre de la chambre forte et encore ailleurs sans doute.

Tout était probablement enregistré sur magnétoscope. Il existe aujourd'hui des bandes vidéo qui peuvent être effacées et qui resservent, comme les bandes de magnétophone, et c'était

certainement ce qu'ils devaient avoir. Ils gardaient peut-être la bande pendant huit jours, ou un mois, ou même plus longtemps, comme ça si jamais on s'apercevait que quelqu'un avait fait un coup quelconque, on pourrait repasser les bandes et voir qui était là à ce moment.

— Vous désirez ?

C'était le gardien, celui qui se tapait le boulot, qui s'adressait à moi. Il avait la voix brusque et impatiente, à cause de tout ce travail qu'il avait à faire, mais ne paraissait pas du tout méfiant. Je m'avançai vers le comptoir en arborant mon sourire le plus innocent et le plus stupide. Je montrai les postes de télé et demandai :

— C'est moi, ça ?

Il jeta un bref coup d'œil agacé vers les écrans.

— Oui, c'est vous. Vous désirez ?

— Je ne suis jamais passé à la télé, dis-je.

Je regardais l'écran comme si j'étais fasciné ; et pour tout dire, je l'étais. J'avais remis la fausse moustache et j'étais stupéfait de voir de quoi j'avais l'air avec cette moustache. Totalement différent. Je ne me serais jamais reconnu si je m'étais croisé dans la rue.

Le gardien s'impatiait. Il me regarda, comme pour chercher de grandes enveloppes, et demanda :

— Vous êtes un coursier ?

Je ne voulais pas traîner trop longtemps, ni agacer ce type au point qu'il se souviendrait de moi. D'ailleurs, j'avais déjà vu tout ce que je voulais voir et il m'était impossible d'entrer dans la boîte. Pas aujourd'hui.

— Non, je cherche le bureau du personnel. Je dois en principe venir travailler ici.

— C'est au huitième, me dit le gardien en montrant le plafond.

— Ah... Alors je me suis trompé.

— Oui.

— Merci.

Je retournai vers les ascenseurs et appuyai sur le bouton d'appel. En attendant, je regardai de nouveau autour de moi. Leur système de sécurité, c'était pas rien. Et pourtant, cette boîte était celle qui nous paraissait la plus facile.

Joe

Je n'aimais guère aller voir Paul à l'hôpital. D'abord j'ai horreur des hôpitaux, et encore plus quand c'est un collègue qui s'y trouve. Je n'aime pas ce qui me rappelle les risques du métier.

Ça ne vous est jamais arrivé, en voyant à la télé un match de football ou de rugby, de remarquer ce qui se passe quand un des joueurs est blessé ? Il est couché par terre, il remue un peu les genoux, et un ou deux autres joueurs, peut-être, s'approchent pour voir ce qu'il en est, mais tous les autres s'éloignent plus ou moins, en faisant

semblant de relâcher leurs souliers. Je sais exactement ce qu'ils ressentent. Ce n'est pas de l'indifférence, du manque de cœur, mais tout simplement ils n'aiment pas penser que ça pourrait facilement leur arriver aussi.

Moi, c'est pareil. J'avais bien le temps de rendre visite à Paul, mais je n'y allais que lorsque je finissais par me sentir honteux et coupable. Alors je me prenais par la main, j'allais à l'hôpital et je ne trouvais rien à dire ; je m'asseyais et nous regardions tous les deux un feuilleton télévisé pendant une demi-heure. C'est drôle, quand nous étions en patrouille nous avions toujours un tas de choses à nous dire, mais jamais à l'hôpital. L'hôpital, c'est la mort de la conversation.

Donc, j'étais de nouveau là, et je marchais de long en large au pied du lit. Paul était dans une chambre à deux lits, mais l'autre était vide pour le moment. Ses fenêtres donnaient sur le panorama d'un mur de brique. Si on se penchait, on pouvait apercevoir un peu d'herbe verte, mais si Paul avait pu se pencher à la fenêtre il n'aurait pas été à l'hôpital et de son lit tout ce qu'il pouvait voir c'était ce mur.

Le poste de télévision encastré dans le mur marchait, sans le son. Paul était assis dans son lit, entouré de journaux et de magazines, et il jetait de temps en temps un regard vers le petit écran.

Je cherchais ce que je pourrais bien dire. J'ai horreur des longs silences gênants.

— Écoute, Joe, me dit Paul, si tu veux partir, ça ne fait rien.

Je cessai de marcher et m'efforçai de prendre un air intéressé.

— Non, non, penses-tu. Lou n'a pas besoin de moi.

Lou remplaçait Paul en patrouille ; c'était un agent en tenue.

— Il se débrouille bien ? demanda Paul.

— Bof, comme ça. Pas trop mal.

Je m'en foutais un peu. Mais pour ranimer la conversation j'ajoutai :

— Il est trop zélé, c'est tout. Je serai bien content quand tu pourras revenir.

— Moi aussi, dit Paul en riant. Tu te rends compte ? J'ai envie de reprendre le collier !

— Tu sais, il y a des moments où je changerais volontiers de place avec toi.

Soudain, il se mit à se gratter la jambe, à travers la couverture.

— Ils me répètent que ça ne devrait pas me démanger.

— J'ai encore jamais vu de docteur qui soit pas un con, répliquai-je, et je désignai de la tête l'autre lit. Au moins, tu n'as plus à te farcir le vieux. Ils l'ont renvoyé chez lui ?

— Non. Il est mort, répliqua Paul qui se grattait toujours.

— Ça a dû être chouette, ça.

— En pleine nuit. Il est tombé du lit. Ça m'a réveillé. J'ai eu une

peur bleue.

— Tu te payes de sacrées vacances, dis-je, en pensant, *Et nous avons une sacrée conversation.*

— Tu parles !

Je n'avais vraiment pas envie de parler d'un pauvre vieux qui tombe de son lit et qui meurt aussi sec, alors le silence retomba. Je levai les yeux vers le poste et sur l'écran je vis un gars dans une barque qui ramait dans une cuvette de cabinets. La télévision est foutrement incroyable, des fois.

Paul s'agita dans son lit, remua les jambes de-ci de-là, et deux de ses magazines tombèrent. *Comme le vieux*, pensai-je.

— Ce que je peux avoir mal au cul, dit Paul, sans pouvoir trouver une position confortable. J'ai des fourmis dans les fesses, tu sais ?

— Je sais.

Je ramassai les magazines et les jetai sur le lit.

— Tu devrais t'allonger sur le côté, lui dis-je. Ou coucher avec une infirmière.

— T'as vu les poux qu'on a ici ?

— J'ai vu.

Autant pour cette conversation-là. Je regardai de nouveau la télévision et la pub était finie – du moins j'espère que c'était de la pub – et qu'est-ce qu'il y avait à la place ? Une chambre d'hôpital, un mec dans un lit et un type qui marchait de long en large et lui parlait.

— On passe à la télé, observai-je.

— Le mec dans le lit est amnésique.

Je regardai Paul.

— Où t'as attrapé ça ?

— J'ai oublié, répliqua-t-il en rigolant.

Ça non plus, ça ne menait pas loin. Bon Dieu, je vous jure, c'est pas possible de converser dans un hôpital.

Paul jeta un coup d'œil au lit vide. Il avait une drôle d'expression et il me dit :

— Tu sais ce qui le turlupinait ?

— Qui ça ? Le vieux ?

— Il disait tout le temps qu'il n'avait encore rien fait.

Paul me regarda, avec un drôle de petit sourire crispé.

— Il avait gaspillé sa vie, reprit-il, c'était ce qu'il pensait, qu'il n'avait jamais rien fait. Il était plus vieux que le bon Dieu, mais tout ce qu'il voulait c'était guérir et foutre le camp d'ici, pour se mettre à faire quelque chose.

— Quoi, par exemple ?

— Il en savait même rien, le pauvre vieux con. Quelque chose de différent, je suppose.

Je me tournai vers l'autre lit. Je croyais presque voir le vieux

bonhomme tomber par terre. Je me demandais ce qu'il avait fait pour gagner sa vie.

9.

Ce samedi-là, ils avaient congé tous les deux, alors ils emmenèrent leur famille à Jones Beach, en prenant les deux voitures. Il faisait chaud, il y avait foule sur la plage, comme toujours, mais les gosses étaient ravis de galoper sur le sable de temps en temps au lieu de patauger dans la piscine du jardin, et le moindre prétexte était bon pour les femmes quand il leur offrait l'occasion de quitter la maison. Quant à Tom et Joe, ils aimaient regarder les filles en maillot de bain.

Au bout d'un moment, les deux hommes se retrouvèrent seuls sur les couvertures, étalées en haut de la plage, loin de l'Océan. Mary et Grâce étaient au bord de l'eau avec les plus petits des enfants tandis que les autres couraient en tous sens et emmerdaient les gens. Tom, couché sur le ventre, avait appuyé son menton sur ses bras croisés pour mieux observer les filles en bikini et Joe, sur l'autre couverture, lisait le *News*, assis en tailleur.

La préparation du vol était devenue pour eux une espèce de passe-temps, comme deux types qui font marcher ensemble un train électrique. Tom avait fait le tour des agents de change de Wall Street, prévu les chemins de fuite les plus intéressants, collectionné des plans du quartier de la finance et rédigé de longues descriptions détaillées des dispositifs de sécurité de diverses firmes. Joe avait opéré une razzia dans les dossiers de la police pour y chercher tous les renseignements possibles sur les systèmes d'alarme et sur la surveillance spéciale du secteur. Ils avaient réuni à eux deux assez de plans, de tableaux, de listes et de mémorandums pour étouffer une baleine, et cette énorme masse de papiers était enfermée dans la cave à liqueurs, dans la salle de jeux du sous-sol de Tom. Ils avaient bien réfléchi et décidé que c'était la cachette la plus sûre parce que personne ne descendait jamais dans la salle de jeux et Tom était le seul à posséder la clef de ce placard. Mary en avait eu une, mais elle l'avait perdue, deux ou trois ans plus tôt, et n'en avait jamais fait faire une autre car elle n'en avait aucun besoin.

Dans un sens, la préparation du vol était devenue une fin en soi. Quand ils avaient commencé à en parler, ce projet était resté dans le vague, c'était simplement un sujet de conversation amusant pendant les trajets en voiture pour aller en ville ou en revenir. Mais, petit à petit, il avait pris corps, il était devenu de plus en plus réel, parce que maintenant ils en étaient vraiment au stade des préparatifs. Ils iraient discuter avec la Mafia, étudier les diverses agences de courtage, ils dresseraient des listes et prépareraient des dossiers, ils parleraient entre eux de leurs plans et de leurs idées ; ils feraient tout, et ne

commettraient pas le vol. Mais cela ils ne se l'avouaient pas, pas consciemment.

L'idée du vol n'était jamais très éloignée de leur esprit ; elle mettait un peu de piment dans leur vie. Même quand ils étaient à la plage.

— En tout cas, dit brusquement Joe en abattant une main sur son journal, il n'est pas question de faire ça le dix-sept.

Paresseusement allongé, le regard attiré par les filles en bikini, Tom comprit tout de même immédiatement de quoi parlait Joe.

— Pourquoi pas ?

— Le défilé des astronautes.

Aussitôt une vision passa dans la tête de Tom ; des rues étroites, une foule immense, des majorettes et des fanfares.

— Ah ! oui, bien sûr, grogna-t-il.

Joe replia son journal et le posa à côté de lui. Il se sentait vaguement agacé, comme si un peu de ce sable de la plage lui était entré dans le cerveau.

— Alors quand est-ce qu'on fera le coup, hein ? Tom haussa une épaule, sans quitter des yeux les corps presque nus qui l'entouraient.

— Quand on saura comment. Vise un peu celle qui joue au volley.

Joe n'était pas d'humeur à déconner.

— Va te faire foutre, avec celle qui joue au volley.

— Avec plaisir, dit Tom.

— Non, écoute, je parle sérieusement.

En entendant la voix basse et crispée de Joe, Tom se tourna sur le côté et le regarda. Vaguement surpris, heureux d'être allongé au soleil et en paix avec le monde, il demanda :

— Qu'est-ce qui t'arrive, tout d'un coup ?

Ce qui arrivait à Joe, c'était qu'il ne parvenait pas à oublier le vieux de l'hôpital, qui était mort en tombant de son lit. Il avait l'impression, quand il y pensait, que le vieux avait fait un dernier bond désespéré vers la vie, et qu'il était tombé et que tout avait été fini ; trop tard. Généralement, Joe s'intéressait plus encore que Tom aux filles en bikini, mais depuis quelques jours il ne pensait qu'à la fuite du temps.

Cependant, il ne pouvait guère en parler, Tom le prendrait pour un dingue. Ou s'imaginerait qu'il avait les foies. Il haussa les épaules, furieux, frustré.

— Il m'arrive rien du tout. Mais je commence à en avoir marre de tout ce cirque, et de ne rien faire.

Tom fronça les sourcils. Joe jouait au dur, il avait la voix mauvaise et Tom ne savait pas très bien s'il devait s'en offenser ou non. Remettant cette décision à plus tard, il demanda :

— Alors qu'est-ce que tu veux faire ?

— Le coup ! Ou du moins qu'on avance un peu !

Joe reprit son journal et claqua la couverture avec.

Son irritation commençait à gagner Tom.

— D'accord. Comment ?

— T'as visité tous ces agents de change. Alors, qu'est-ce que ça donne ?

Tom s'assit, renonçant à contrecœur à sa bienheureuse oisiveté.

— Ça donne qu'ils sont salement durailles.

— Raconte.

Joe voulait de l'action, du mouvement, il voulait avoir l'impression qu'il se passait enfin quelque chose.

— Eh bien, dit Tom, la moitié ne vaut rien, pour commencer.

— Pourquoi ?

Dans ces boîtes-là, il y a deux endroits où ils ont des gardiens. En plus de l'entrée principale, je veux dire. Et ces deux endroits sont la cage et la chambre forte.

— La cage ?

— C'est comme ça qu'ils appellent la pièce où se fait tout le travail d'écritures, où ils font entrer et sortir les titres. Et la chambre forte, c'est là où ils les gardent.

— Alors c'est ça qu'il nous faut.

La simplicité, voilà ce que voulait Joe. Des questions simples, des réponses simples.

— Précisément. C'est ça qu'il nous faut. Mais dans la moitié de ces maisons, la chambre forte est au sous-sol et la cage tout en haut, dans un étage, et entre les deux il y a la télé en circuit fermé.

— Aïe, fit Joe en grimaçant.

— Tu vois le problème. Pendant que nous nous occupons des gardiens dans le sous-sol, y a un con là-haut au septième étage qui nous regarde faire. Et qui prend des photos.

— Des photos ?

— Un film, si tu préfères. Ils font tout ça au magnétoscope, expliqua Tom avec un sourire amer. Et ils peuvent repasser la bande devant le jury à notre procès.

— Bon. Alors les boîtes où la cage et la chambre forte sont à deux étages différents, c'est râpé.

— Dans les autres, là où la cage et la chambre forte se trouvent au même étage, il y a quand même des gardiens partout, et à l'entrée aussi, et il y a toujours la foutue télé.

Joe fronça les sourcils. Ce qu'il entendit n'améliorait guère son humeur.

— Ils en ont *tous* ?

— Ouais. Toutes les boîtes assez importantes pour avoir ce que nous voulons. Les petites compagnies n'ont pas la télé, mais c'est pas chez elles que nous trouverons dix millions de dollars de titres au

porteur.

— Alors y a pas moyen. C'est pas possible !

Joe était à la fois furieux et soulagé, de renoncer au rêve, de savoir qu'ils n'avaient aucun espoir. Derrière eux, une voix s'éleva soudain.

— Vous êtes des voleurs ?

Ils se retournèrent et virent un petit môme derrière eux, un petit garçon de cinq ou six ans. Il avait une pelle à la main, il était couvert de sable et il les dévisageait avec des yeux brillants et curieux, comme un perroquet. Tom le regarda bouche bée, mais Joe riposta vivement :

— Non, nous sommes les gendarmes. C'est toi le voleur.

— D'accord, dit le gosse fort aimablement.

— Tu ferais mieux de filer avant d'être arrêté.

— D'accord, répéta le petit, et il s'en alla.

Ils le suivirent des yeux. Leur cœur battait comme un dingue, que c'en était stupéfiant.

— Bon Dieu, souffla Joe.

— On ferait mieux de causer de tout ça rien que dans la voiture.

— Causer de quoi ? répliqua aigrement Joe. Tu as déjà décrit la situation, et c'est pas faisable.

— C'est pas dit. Tant que la cage et la chambre forte sont au même étage, nous avons peut-être une chance.

— Tu crois ?

— Des gens commettent des vols tous les jours. Nous devrions bien en être capables aussi.

— Ce qui me tracasse le plus, dit Tom, c'est comment nous allons planquer les titres quand nous les aurons. Souviens-toi, nous disions toujours que nous ne voulions rien voler que nous serions obligés de garder.

Joe haussa les épaules.

— On ne peut vendre à Vigano que ce qu'il veut bien acheter. Et d'ailleurs nous pourrions lui téléphoner tout de suite après, et nous n'aurons pas besoin de garder les papelards longtemps.

— Sans doute.

— Moi, dit Joe en se tournant vers l'Océan, ce qui m'embête le plus c'est l'attente. Deux ans.

Tom le regarda fixement.

— Nous étions bien d'accord, Joe.

— Ouais, ouais, je sais. Mais tu vois ce qui est arrivé à Paul ? Une balle dans la jambe. Quelques centimètres de plus, elle lui emportait les couilles. Un peu plus haut, il la prenait en plein cœur.

— Avec des si ! Paul s'en tirera très bien, tu me l'as dit toi-même.

— Ça se peut, mais je n'ai pas envie d'avoir un million de dollars enterrés dans un coin et qu'on m'enterre à côté.

— Nous ne pouvons pas faire le coup et foutre le camp aussi sec,

nous en avons discuté...

— Je sais, je sais. Et je pense comme toi, c'est une bonne idée. Mais deux ans, c'est trop long.

— Combien de temps, alors ?

— Un an.

— Quoi ? La moitié ?

— Un an, ça fait un bon bout de temps, Tom. T'as envie de vivre comme ça plus longtemps que tu n'y es forcé ?

Tom fronça les sourcils, et se détourna. Il regardait une fille en maillot minimum mais il ne la voyait pas.

— Ce qu'on veut, c'est se tirer, s'évader de cette foutue existence ! Tu te souviens ?

Tenté malgré ses résolutions, Tom secoua la tête et grommela :

— Ah ! bon Dieu...

— Un an, insista Joe.

Tom tint le coup pendant quelques secondes, mais finalement il céda.

— Bon, d'accord. Un an.

— Chouette.

Joe riait, il avait retrouvé sa bonne humeur, et Tom, à contrecœur, se mit à rire aussi.

Tom

C'était un jour où nos horaires ne coïncidaient pas. Joe était en ville, au boulot, et j'avais congé. Il pleuvait, naturellement, alors je traînai dans la maison, je lus un peu et je regardai les sports à la télévision. Mary prit la voiture dans l'après-midi pour aller faire des courses et quand l'émission que je regardais se termina je montai dans la chambre pour jeter un coup d'œil à mon vieil uniforme. Si nous tentions vraiment ce coup, ce serait mon déguisement.

Il y avait trois ou quatre ans que je n'avais plus porté l'uniforme mais il était toujours là dans la penderie, poussé contre le mur derrière la doublure amovible d'un imperméable que j'avais oublié deux ans plus tôt dans un restaurant. J'étais la veste sur le lit et l'examinai ; pas de trous, tous les boutons à leur place, en parfait état. Je l'enfilai et me contemplai dans la grande glace, derrière la porte de la penderie.

Oui, c'était bien moi, je me rappelais ce gars-là. Et toutes les années pendant lesquelles j'avais porté cette tenue bleue, qu'il vente ou qu'il pleuve, qu'il fasse chaud ou qu'il fasse froid. Pour je ne sais quelle raison idiote, j'eus soudain le cafard, je me sentis vraiment triste. Comme si j'avais perdu quelque chose, et que, tout en ne sachant pas ce que c'était, je souffrais de cette absence. Je ne sais pas comment exprimer ce sentiment ; j'éprouvais une impression de perte, voilà tout.

Enfin, merde, j'étais pas venu là pour me taper un coup de cafard, quand même. J'étais monté pour vérifier mon déguisement, en vue du grand vol de Wall Street. Et il me paraissait parfait, pas de problème.

J'étais encore là devant la glace, j'essayais d'oublier ma tristesse incompréhensible, quand brusquement Mary entra, et me regarda bouche bée.

Je pensais qu'elle serait restée encore une heure au magasin. Je me retournai, avec un petit sourire penaud, en me demandant ce que j'allais bien pouvoir lui dire. Mais je ne trouvais rien, pas un seul mot ne me venait à l'esprit pour expliquer ce que je faisais là dans la chambre avec mon vieil uniforme sur le dos.

Après son premier moment de surprise. Mary m'aida à vaincre ma paralysie en plaisantant, et en avançant vers moi.

— Qu'est-ce qui se passe ? On t'a dégradé ?

— Euh, fis-je et alors mon esprit et ma langue se remirent à fonctionner. Je voulais simplement voir la tête que j'aurais... Et s'il m'allait encore.

— Et tu es bien déçu, dit-elle.

Je me tournai de profil devant la glace.

— Pas du tout. Bon, j'ai peut-être un peu grossi. Mais il me va encore très bien.

Je la voyais dans la glace, qui souriait en hochant la tête. Mary a gardé sa ligne, malgré les naissances et le souci de la maison, alors évidemment elle pouvait se moquer ; et, c'était sans doute ridicule, mais j'étais vexé.

— Écoute, s'il le fallait je pourrais encore le mettre, non ? Je ne serais pas grotesque, quoi !

— Non. Tu as raison. Au fond, tu pourrais encore le porter.

Je ne savais pas très bien si elle était sincère ou si elle disait ça pour me faire plaisir. Mais bien souvent, quand les gens finissent par être d'accord avec vous, ils vous mettent sur la défensive. J'avalai un peu mon ventre, me tapotai l'estomac en me regardant dans la glace et déclarai :

— Je bois trop de bière, c'est tout.

Elle me fit une petite grimace comique, et alla vers la coiffeuse. Je la suivis des yeux, dans la glace. Elle prit sa montre, et retourna vers la porte, en la remontant. Sur le seuil, elle se retourna.

— On dîne dans un quart d'heure.

— Aujourd'hui, je me contenterai de thé glacé.

Elle éclata de rire.

— C'est ça, dit-elle.

Quand elle fut partie, je m'examinai de nouveau, avec plus de sévérité. Mais non, ce n'était pas si mal que ça. J'étais peut-être un peu serré. Mais pas boudiné. Ça irait très bien.

10.

Ça fait toujours un drôle d'effet de quitter sa maison et sa famille à dix ou onze heures du soir pour partir à son travail. On a l'impression de les abandonner, comme s'il y avait une cassure entre la vie de famille et le travail. Tom et Joe ne s'y étaient jamais habitués.

Sans doute, s'ils avaient toujours travaillé de minuit à huit heures du matin, cela aurait fini par leur paraître tout naturel. Mais le changement d'horaire constant les empêchait de se plier à la routine.

Depuis l'incident du petit môme à Jones Beach ils ne parlaient du projet de vol que dans la voiture, et tous deux semblaient préférer pour cela les horaires du soir. Ils se sentaient plus détachés de leur famille, l'obscurité les aidait sans doute à réfléchir, ils étaient isolés de tout, et dans la faible lueur du tableau de bord ils parvenaient à ce concentrer plus facilement sur l'unique question du vol.

Ce soir-là, ils roulèrent en silence pendant un bon quart d'heure. Il n'y avait guère de circulation et ils pouvaient réfléchir à leur aise.

Joe conduisait sa Plymouth, presque automatiquement, et songeait surtout à Wall Street et aux agents de change. Soudain, il rompit le silence.

— J'en reviens au coup de la bombe.

Tom était perdu dans ses pensées ; il se demandait où ils pourraient cacher les titres, et comment ils s'arrangeraient avec Vigano pour les échanger sans problème contre deux millions de dollars. Il cligna des yeux, se tourna vers le profil diffus de Joe et grogna :

— Quoi ?

— On devrait pouvoir faire ça facilement, dit Joe. On téléphone, on leur dit qu'il y a une bombe dans la chambre forte, et puis on répond nous-mêmes quand ils viennent porter le deuil.

Tom secoua la tête.

— Ça marchera jamais.

— Mais ça nous permettrait d'entrer dans la place !

— Bien sûr. Et puis deux ou trois collègues rappellent à la suite de la plainte, avant qu'on ait le temps de se tirer.

— Il doit bien y avoir un moyen, quand même ! protesta Joe.

— Y en a pas.

— Soudoyer un dispatcher pour qu'il dirige la plainte sur nous ? Plutôt que sur une autre patrouille ?

— Quel dispatcher ? Et combien tu lui donnerais ? On se farcit un million et on lui refile cent dollars ? Il nous balancerait avant huit jours ! Ou il nous ferait chanter.

— Il doit bien y avoir un moyen, quand même ! protesta Joe, qui aimait bien son idée de chantage à la bombe, parce que c'était théâtral.

— Le problème, c'est pas d'entrer dans la place, lui dit Tom. C'est de se tirer ensuite avec les titres, de savoir où on les planquera, et de faire l'échange avec Vigano.

Mais tout cela n'intéressait pas Joe. Il tenait à son idée.

— Il faudra quand même trouver un moyen pour entrer !

— T'en fais pas pour ça...

Et brusquement, Tom eut une idée. Il se redressa, il regarda droit devant lui et il s'écria :

— Ben merde, alors !

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Ce défilé. Tu sais bien, tu lisais un truc dans le journal. On organisait un défilé pour les astronautes. Ça se passera quand ?

Joe fronça les sourcils, chercha à se rappeler la date. Un mercredi, oui...

— La semaine prochaine, je crois... Le dix-sept. Pourquoi ?

— Parce que c'est ce jour-là qu'on fera le coup, répliqua Tom avec un large sourire.

— Pendant le défilé ?

Tom était si excité qu'il ne tenait plus en place.

— Tu veux savoir, Joe ? Je suis un cerveau !

Joe lui jeta un coup d'œil sceptique.

— Un cerveau ?

— Écoute voir. Qu'est-ce qu'on doit voler ?

— Hein ?

— Écoute-moi. Et réponds. Qu'est-ce qu'on va voler ?

Joe soupira.

— Des titres au porteur, comme a dit le mec.

— De l'argent, dit Tom.

Joe hocha la tête, l'air profondément agacé.

— D'accord, d'accord, du fric.

— Seulement c'est pas du fric ! Tu piges un peu ? Il va falloir qu'on l'échange avant d'avoir du fric.

Tom rigolait, comme si son sourire était peint sur sa figure.

— D'ici deux minutes, lui dit Joe, je m'en vais arrêter la bagnole et te foutre ma main sur la gueule.

— Non, écoute. Du fric, c'est pas seulement des billets, hein ? Ça peut être un tas de choses. Un compte en banque. Des cartes de crédit. Des actions.

— Tu vas me dire où tu veux en venir, oui ou merde ?

— C'est pas difficile. L'argent, c'est n'importe quoi du moment qu'on pense que c'est du fric. Comme par exemple, Vigano pense que

ces titres au porteur sont du fric.

— Il a raison, dit Joe.

— Bien sûr qu'il a raison. Et c'est comme ça que notre problème est résolu !

— Il est résolu ?

— Absolument, assura Tom. Ça nous permet d'entrer, de ressortir, ça résout le problème de la planque du fade, ça résout tout !

— Le miracle, en somme ? ironisa Joe.

— Tu l'as dit ! Et c'est justement pourquoi nous allons faire le coup pendant le défilé !

Joe

Je conduisais la voiture de patrouille et dans Columbus Avenue je m'arrêtai devant une petite épicerie portoricaine, pas loin de la 86^e Rue. Je me tournai vers Lou.

— Va donc nous acheter deux Cocas, tu veux ?

— Bonne idée.

Lou était un jeune gars de vingt-quatre ans, et il n'y avait pas deux ans qu'il portait l'uniforme. Il avait les cheveux trop longs, à mon avis, et je crois bien que je ne l'avais jamais vu sans coupures de rasoir au menton. À part ça, il n'était pas mal. Il s'occupait de ses oignons, il se tenait tranquille, il n'avait pas de mauvaises habitudes. J'ai eu pas mal de partenaires, des gars qui pétaient, qui se curaient le nez, qui jacassaient et Dieu sait quoi encore. Lou n'était pas un bon copain comme Paul, mais j'aurais pu trouver pire.

J'avais choisi un magasin portoricain parce que chez ces gens-là il lui faudrait beaucoup plus longtemps pour acheter deux Cocas. Toutes ces petites épiceries portoricaines sont pleines de bonnes femmes et de bonshommes, petits et noirs, la plupart assis sur le frigo, et ça discute le coup à toute vitesse dans cette langue qu'ils se figurent être de l'espagnol. Avant que le patron consente à taper sur sa caisse enregistreuse, à prendre votre dollar et à vous rendre la monnaie, il doit gueuler plus fort que tout le monde pendant une minute ou deux pour bien marquer des points. Et puis, la monnaie dans la main, il trouve un nouvel argument décisif et il remet ça. J'avais donc pas mal de temps devant moi.

J'avais coupé le contact avant même que Lou descende de voiture. Je le suivis des yeux, tandis qu'il traversait le trottoir, en remontant son ceinturon, et dès qu'il fut entré dans le magasin j'ouvris ma portière, je sautai à terre, allai ouvrir le capot et ôtai le tête de delco. Puis je rabattis le capot et allai m'asseoir au volant.

Une nouvelle vague de chaleur commençait. Il n'était pas encore onze heures du matin et il faisait déjà plus de 33° à l'ombre. Sans compter l'humidité. C'était vraiment pas un temps à travailler.

Et une sacrée température pour un défilé. Mais ils n'allaient quand

même pas l'annuler, tout de même !

Non. La grande parade des petits papiers à Wall Street est une tradition, et les traditions se foutent pas mal du temps qu'il fait. Donc le défilé aurait lieu.

Et Tom et moi, nous nous taperions nos deux millions.

Lou ressortit de la boutique, avec deux petites bouteilles de Coca. Il monta dans la voiture, m'en tendit une et observa :

— Ces gens-là, ils aiment drôlement causer.

— Ils ont plus d'énergie que moi. Par cette chaleur.

Je bus un coup au goulot. Lou aussi. Je n'étais pas du tout pressé. Alors je me carrai sur le siège et penchai la tête vers la portière, pour chercher un peu de brise. Il n'y en avait pas.

— Il fait trop chaud pour les crimes, dit Lou. Une bonne journée bien peinarde.

— Il ne fait jamais trop chaud pour les malfrats, répliquai-je.

— Tu veux parier ? Je te parie qu'il se commettra pas un seul crime important aujourd'hui. Disons pas avant quatre heures de l'après-midi.

Un pari à cent contre un ! J'ai bien failli marcher, mais je ne voulais pas qu'il se rappelle cette conversation plus tard et qu'il se demande pourquoi j'avais été si pressé de prendre son fric. C'était pourtant du tout cuit ! Mais je préférais discuter.

— Et les crimes passionnels ? Un mari s'engueule avec sa femme, ils sont énervés par cette chaleur, et vlan, le bonhomme ou la bonne femme s'en va chercher le couteau à découper !

— Bon, je veux bien. Ces trucs-là, ça ne compte pas.

— Ah ! dis-je, maintenant tu fais des exceptions. Pas de crimes, sauf celui-ci ou celui-là et ainsi de suite.

Je lui souris, pour lui faire voir que je plaisantais et qu'il ne devait pas se fâcher. Il se mit à rigoler aussi.

— N'empêche que tu refuses le pari.

— Les jeux de hasard sont interdits par la loi, répliquai-je, en vidant ma bouteille de Coca. Et d'abord, il est temps de les mettre. On a encore une heure de patrouille avant de quitter le service.

— Au moins quand on roule ça fait un peu d'air.

— T'as raison.

Je tournai la clef de contact et naturellement il ne se passa rien.

— Merde, alors, qu'est-ce que ça veut dire ? grommelai-je.

Lou regarda le tableau de bord, l'ai éœuré, et se tourna vers moi.

— Ça va pas recommencer, non ? dit-il.

Parce que c'était la troisième fois en un mois que nous touchions une voiture qui tombait en panne ; c'était justement ce qui m'avait inspiré cette idée. Je tripotai la clef de contact. Sans succès.

— Je leur ai dit cent fois qu'ils l'avaient pas bien réparée !

— Ah ! merde, fit Lou.

— J'en ai marre. Appelle le poste, tu veux ? Pendant qu'il parlait dans le micro, je restai tassé dans le coin du siège, l'air accablé ; quand il eut fini, il m'annonça :

— Ils nous envoient la dépanneuse.

— Tu veux que je te dise ? On devrait patrouiller avec une dépanneuse.

Lou consulta sa montre.

— Je me demande combien de temps ils vont mettre pour venir nous chercher.

— Écoute, Lou, c'est pas la peine qu'on reste là tous les deux à se faire chier. Pourquoi tu rentrerais pas au poste ? Tu signerais la sortie pour tous les deux.

— Tu rigoles ? Tu veux que je te laisse là tout seul ?

— Et après ? Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Je te jure, c'est vraiment pas utile qu'on reste là tous les deux.

Il ne demandait pas mieux, mais il ne voulait pas avoir l'air de me laisser tomber, alors je dus le persuader.

— Ça te fait rien, c'est bien vrai ? dit-il enfin.

— J'ai rien d'autre à faire.

— Bon... D'accord. Si ça t'ennuie pas trop.

Il ouvrit la portière et je lui dis :

— N'oublie pas de signer pour moi. Comme ça je pourrai rentrer directement, sans repasser par la boîte.

— T'en fais pas.

Il descendit de la voiture, puis il se pencha à la portière pour me remercier.

— Allez, ah, lui dis-je. Tu feras le même chose pour moi la prochaine fois.

— Promis. Parce qu'il y aura une prochaine fois, hein ?

— Tu peux compter dessus.

Il hocha la tête, en riant, et il s'éloigna.

J'attendis bien une demi-heure avant de voir arriver la dépanneuse. Elles sont de plus en plus occupées à enlever les bagnoles de touristes en stationnement interdit. Mais celle-ci finit quand même par rappliquer, et deux gars en descendirent et l'un deux me demanda :

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Elle refuse de démarrer, c'est tout.

Il examina la voiture, comme s'il était médecin et que la bagnole était une malade.

— Je me demande pourquoi, murmura-t-il.

Il ne me manquait plus que ça ; un mécano amateur. Tout ce qu'on demande aux dépanneurs, c'est de venir chercher une bagnole et de la

remorquer jusqu'au garage où on pourra la réparer. Pas plus. Je lui répondis, en essayant de ne pas me fâcher :

— Allez savoir. La chaleur, peut-être. Alors emmenez-moi vite fait, qu'on en finisse. Je commence à en avoir marre. J'aurai fini mon service dans un quart d'heure.

Alors ils cessèrent de discuter, ils accrochèrent la remorque au pare-choc avant, et je restai au volant pour me laisser traîner jusqu'à notre garage, pas loin des docks. Ce secteur-là appartient presque entièrement à la police, il y a des tas d'entrepôts d'un côté, et puis le garage en face, au beau milieu du pâté de maisons, une grande bâtisse en brique de trois étages, avec des rampes à l'intérieur qui vous permettent de monter en voiture jusqu'au toit. C'est un très vieux bâtiment et je me suis laissé dire que dans le temps il servait d'écurie pour la police montée. Je ne sais si c'est vrai ou non, mais c'est ce qu'on m'a raconté.

À côté du garage il y a une espèce de parking qui s'étend jusqu'au coin de la rue, plein de voitures de patrouille, de cars de police, de paniers à salade et il y a même un camion de déminage qui a l'air d'un grand panier d'osier rouge vif. La plupart de ces véhicules sont bons pour la casse, et si on les garde là c'est uniquement pour que les mécaniciens puissent y rafler des pièces détachées histoire de réparer des vieux tacots comme celui dans lequel j'étais assis.

De l'autre côté, se dressent trois ou quatre entrepôts, qui appartiennent à la police ou qui sont loués à des civils. Il y a cinq ou six ans, on a découvert dans un de ces bâtiments tout un lot de machines à sous. Et personne n'a jamais su d'où elles venaient.

La rue est à sens unique, d'ouest en est, et les deux trottoirs sont bordés de voitures de police en panne. L'entrée du garage est généralement complètement bouchée par des véhicules, et il y en a encore sur le trottoir. Les chauffeurs de taxi évitent ce coin-là comme la peste, parce qu'on peut rester coincé dans un embouteillage jusqu'à perpète et pas un civil ne va oser donner des coups d'avertisseur quand un bouchon est provoqué par la police elle-même.

Un bouchon comme celui que nous provoquions à présent. La dépanneuse s'engagea dans la rue et s'arrêta devant le garage. Je levai les yeux vers mon rétroviseur pour voir si quelqu'un nous suivait, mais comme l'avant de la bagnole était soulevé je ne vis rien d'autre qu'un rectangle d'asphalte. D'ailleurs je m'en foutais un peu. S'il y avait quelqu'un derrière nous, c'était tant pis pour sa pomme.

Un mécano sortit du garage, un bloc-notes à la main. C'était un Noir, petit et trapu, qui portait un pantalon d'uniforme et un maillot de corps. Un maillot crasseux. Il contourna la dépanneuse, et s'approcha de ma portière et me dit :

— On a des problèmes, papa ?

— Elle refuse de démarrer.

— Essayez voir un peu.

C'était vraiment stupide. Comme s'il se figurait que nous nous étions donné tout ce mal, pour traîner cette bagnole aussi loin par une journée aussi accablante, sans avoir d'abord essayé de démarrer ! Mais ça ne rate jamais, c'est toujours ce qu'ils disent à chaque coup, et c'est pas la peine de discuter. Alors je tournai la clef de contact pour lui faire plaisir et naturellement il ne se passa rien.

— Vous voyez ?

— On peut rien faire aujourd'hui, déclara-t-il.

— Je m'en fous. Ça fait déjà deux minutes que je ne suis plus de service. Mon collègue est déjà rentré.

Il soupira, et prit son crayon.

— Votre nom ?

— Agent Joseph Loomis, Quinzième commissariat.

Il écrivit tout ça, puis il fit le tour de la bagnole pour noter le numéro. J'attendis patiemment ; je connaissais la routine, parce qu'il m'était arrivé bien trop souvent de ramener une voiture en panne, et quand il reparut à la portière j'avais déjà les mains prêtes à prendre son bloc et son crayon pour signer mon nom sur le pointillé.

Je lui rendis le tout, et il se tourna vers le conducteur de la dépanneuse.

— Allez la garer où vous voudrez, quelque part par là.

D'un geste, il désignait le bout de la rue.

La dépanneuse démarra brusquement, et ma bagnole en fit autant une seconde plus tard. La secousse me fit sursauter et je me cramponnai machinalement au volant. Le mécano nous regarda partir, d'un air irrité.

Le capot dansait un peu, en roulant, et j'avais l'impression d'être en bateau, d'autant qu'il était soulevé comme l'avant d'un hors-bord. Et soudain je me rappelai des vacances, quand j'étais gosse, j'avais neuf ou dix ans, et toute la famille était allée passer une semaine dans les Adirondacks. Nous avions loué un cottage sur un lac ; enfin, près d'un lac ; il fallait descendre par un petit sentier pour arriver au bord de l'eau, et je me souvenais des cailloux pointus sous mes pieds nus. Et il y avait un bonhomme très riche, qui avait une grande maison à l'autre bout du lac, une maison blanche plus grande que notre immeuble de Brooklyn et un bateau à moteur. Rouge et blanc. Un jour, il nous avait fait faire une balade, à moi et à des copains. Il nous avait fait enfiler des brassières de sauvetage orange, et nous étions assis à l'arrière et quand le bateau avait démarré j'avais eu une peur bleue. Nous filions comme des dingues, et l'avant était tellement haut que je ne voyais pas où nous allions. Mais c'était quand même formidable ; le vent, le bruit du moteur, les embruns, l'écume, et la

côte qui s'éloignait. Plus tard, en me rappelant la promenade une fois sur la terre ferme, je la trouvai plus formidable encore, et je passai le reste de cette semaine à me demander pourquoi nous n'étions pas riches, nous aussi. Manifestement, c'était très chouette d'être riche, alors pourquoi pas nous ? C'est comme ça que les gosses gambergent.

Ça faisait bien vingt ans que je n'avais pas songé à ces vacances-là.

Il y avait une place le long du trottoir, au coin de la rue. La dépanneuse s'arrêta, je descendis et je la regardai manœuvrer. Quand les types eurent fini je consultai ma montre. Il était midi dix. J'avais tout mon temps.

Le conducteur de la dépanneuse me proposa de me raccompagner au commissariat et je faillis accepter. J'avais presque oublié la situation. Mais je me retins à temps.

— Merci, mais j'aime autant marcher un peu.

— Comme vous voudrez.

Ils démarrèrent, et j'agitai la main et les regardai partir. Il y a des moments où je me surprends moi-même. Est-ce que vraiment cette histoire était encore complètement irréaliste pour moi, que je puisse l'oublier si facilement ? Il s'en était vraiment fallu de peu pour que je monte dans cette dépanneuse pour me faire trimballer à la boîte, comme si c'était un jour comme un autre, comme si j'étais vraiment tombé en panne, comme si je n'avais rien d'autre à faire. Incroyable. Je secouai la tête, fis demi-tour et m'en allai vers la Onzième Avenue.

Je devais maintenant me promener pendant une dizaine de minutes. Un des autres avantages de l'uniforme, c'est qu'on peut traîner et s'attarder au coin d'une rue sans attirer l'attention. Un flic est là pour traîner. C'est son boulot. Tandis qu'un type en civil étonne, les gens se demandent : « Qu'est-ce qu'il fout là ? Qui est ce mec-là ? » Un flic, on ne le regarde même pas.

Je suis surpris qu'il n'y ait pas plus de criminels qui font leur coup en uniforme.

Au bout de dix minutes, je retournai vers l'endroit où on avait garé ma voiture. Et là, encore une fois, qui est-ce qui va s'étonner en voyant un flic soulever le capot d'une voiture de patrouille ? Personne. Je le soulevai donc, remis en place la tête de delco, m'assis au volant, démarrai tranquillement, et me dirigeai vers le lieu où je devais retrouver Tom.

Tom

La différence entre le fait de projeter un crime et celui de le commettre est la même qu'entre une tempête de neige et une photo du grand blizzard de 88. Joe et moi, nous avons consacré des semaines à nos préparatifs, à tirer des plans, à aplanir des détails, et ça ne m'avait jamais tracassé ; mais tout à coup, nous nous trouvions en pleine tempête, pas de doute.

La veille, j'avais été incapable de dormir. Je me réveillais à chaque instant, j'avais peur, il me semblait que des cambrioleurs s'étaient introduits dans la maison. Allongé dans le noir, je me sentais vulnérable, je tendais l'oreille, je croyais entendre des bruits suspects, et puis je me rendormais un instant et j'avais des cauchemars, alors je me réveillais en sursaut.

Je ne me souviens que d'un seul de ces rêves. Ou d'une partie seulement. J'étais tout petit, je me trouvais dans une immense pièce vide et sombre, et les murs s'écroulaient. Lentement. Ils s'écroulaient en tombant à la renverse. C'était terrifiant.

Nous avons choisi un jour où j'avais congé et où Joe travaillait, ce qui fait que je passai la matinée à la maison sans savoir que faire, en m'efforçant de cacher mon énervement à Mary, Joe avait déjà dit à Grâce qu'il devait faire des heures supplémentaires et j'avais raconté à Mary que j'étais censé travailler dans l'après-midi, ce qui fait que nous étions couverts tous les deux, pour l'heure du vol.

Mais la matinée n'en finissait pas ! Au moins dix fois je faillis sauter dans la voiture et aller en ville, histoire de faire quelque chose, tout en sachant que je ne devais pas retrouver Joe avant plusieurs heures et que j'aurais encore plus de mal à tuer le temps à New York qu'à la maison. Mais il m'était impossible de rester là à ne rien faire. Je finis par prendre la Chevrolet pour la conduire au garage et la faire laver, et puis je me baladai pendant une heure ; ensuite je nettoyai notre garage, et je fis même une promenade à pied dans le quartier, ce qui ne m'était jamais arrivé. Je fus stupéfait de constater qu'en m'éloignant un tout petit peu de chez moi je devenais un étranger, je passais devant des maisons qui ressemblaient à la mienne mais qui n'avaient pas plus de rapport avec ma vie qu'une cabane de berger en Mongolie. Cette promenade me fit plus de mal que de bien, et je fus heureux de retrouver ma rue, des maisons que je connaissais, et le sentiment de sécurité que l'on éprouve en revenant chez soi.

Et puis, quand le moment vint de partir enfin, je fus pris d'un trac terrible. J'étais tellement nerveux que j'oubliai un tas de choses, et je dus revenir. L'uniforme, par exemple. Je l'avais fourré dans un petit sac de toile, et je faillis bien partir sans l'emporter. C'est ça qui aurait été malin !

Est-ce qu'il vous est jamais arrivé de vous trouver dans une situation tendue, et de brancher la radio, et toutes les chansons que vous entendez semblent se rapporter directement à vos soucis ? C'est ce qui m'arriva sur la route ce jour-là. Ces chansons ne parlaient que de gens qui faisaient une faute et foutaient leur vie en l'air, ou qui devaient abandonner leur foyer et partir au hasard, ou qui couraient de grands dangers bien que la fille qu'ils aimaient voulût les retenir

Je regrettais presque de ne pas avoir avoué à Mary et à Grâce ce

que nous projetions, parce qu'elles nous en auraient certainement, détournés. Et comme ça nous n'aurions pas cané nous-mêmes, et je ne serais pas en train de rouler sur l'autoroute avec mon vieil uniforme dans un petit sac sur le siège à côté de moi.

Je ne veux pas dire que j'avais les foies. Non. J'étais bien décidé à faire le coup, les raisons pour lesquelles je tenais à le faire étaient toujours aussi valables, et mon idée m'excitait toujours autant que lorsque je l'avais imaginée. Mais si la situation avait changé, si un incident était survenu pour me contraindre à faire marche arrière, j'avoue que je ne me serais pas trop débattu.

J'arrivai enfin à Manhattan, avec pas mal d'avance, et allai garer la bagnole près de la Dixième Avenue. Je pris le petit sac et partis à pied, vers la gare maritime, où je changeai de vêtements dans les lavabos.

Comme je partais, par la sortie de la Neuvième Avenue, je fus intercepté par une vieille dame en manteau noir – par une chaleur pareille – qui voulait savoir où elle pourrait acheter un carnet d'autobus. Au début, elle m'irrita, elle me dérangeait alors que j'étais tellement crispé et je ne comprenais pas comment elle pouvait m'emmerder avec ses questions alors que juste devant nous il y avait un énorme écriteau sur lequel on lisait RENSEIGNEMENTS. Et puis je me souvins que j'étais en uniforme ; je fis marche arrière, je redevins flic et je la renseignai courtoisement. Elle me remercia et s'éloigna à petits pas, en serrant son manteau contre elle pour se protéger d'un grand vent que personne d'autre ne pouvait sentir. Là-dessus je sortis dignement de la gare sans qu'on me pose d'autres questions, et je regagnai ma voiture.

Tout en marchant, j'eus soudain une vision, la même chose se reproduisait, mais plus gravement. Je nous voyais, Joe et moi, en route vers notre vol et arrêtés par un incident fortuit, un type qui venait d'être attaqué, un enfant égaré, ou un accident de la circulation avec des morts ou des blessés.

Que pourrions-nous faire dans ce cas-là ? Nous devrions rester, faire des constats, jouer notre rôle de flics. Nous n'aurions pas le choix, ce serait bien trop suspect si nous refusions de nous occuper de l'affaire, quelle qu'elle soit. Les témoins s'en plaindraient certainement aux autres flics qui arriveraient, et nous ne tenions pas à ce qu'on sache à l'avance qu'une paire de faux policiers se baladait en ville.

Ce serait quand même bougrement ironique ! Le devoir qui vous empêche de commettre un crime ! Je me mis à rigoler tout seul, en me disant que je raconterais tout ça à Joe dès que je le verrais. J'imaginai déjà sa tête.

J'ouvris le coffre de la Chevrolet, et y rangeai mon sac en toile contenant mes vêtements civils. Les plaques d'immatriculation étaient là, dans un cabas, depuis une semaine, depuis le jour où nous nous les

étions procurées.

Je refermai le coffre, pris le volant et roulai lentement le long du port. Les docks de New York sont partis en couille depuis une dizaine d'années, depuis que le gros trafic se fait de l'autre côté du fleuve dans le New Jersey, et il y a des tas d'endroits bien tranquilles, en particulier sous le pont de la voie express, où l'on peut faire ce qu'on veut à l'abri des regards. Et certaines sociétés de transports routiers y garent des poids lourds et des remorques, qui forment un mur et vous cachent à la vue des automobilistes passant dans Douzième Avenue.

Je garai la Chevrolet derrière un semi-remorque et consultai ma montre. J'étais en avance, mais c'était mieux comme ça. Et maintenant que je m'étais réellement engagé, que j'avais fait les premiers gestes de l'opération projetée, je me calmai soudain. Je me sentis moins nerveux. La tension se dissipait, et j'étais aussi tranquille que si j'attendais simplement l'arrivée d'Ed Dantino pour partir en patrouille. Bizarre, quand même.

Il faisait chaud, vraiment trop chaud pour rester dans la voiture. J'en sortis, je fermai la portière à clef et je m'accotai contre l'aile avant pour attendre Joe.

11.

Ils entendirent le tumulte du cortège bien avant de le voir, les bruits de foule, les musiques militaires, les tambours. Surtout les tambours.

La rumeur d'un défilé a quelque chose d'énervant, on a l'impression qu'il va se passer quelque chose de terrible, de dramatique. Ce sont les tambours qui font cet effet-là, des centaines et des centaines de tambours battant en cadence. Leur rythme est plus rapide que celui du cœur, et si l'on ne marche pas au pas on finit par se sentir crispé ou excité.

Bien sûr, si l'on est déjà crispé ou excité parce qu'on s'apprête à commettre pour la première fois un vol important, ces tambours-là risquent de vous flanquer un infarctus.

Ils étaient nerveux, tous les deux, mais ils s'efforçaient de le cacher. Ils cherchaient à paraître calmes et détendus, et ils avaient sans doute raison parce que cela les aidait à vaincre leur trac.

À vrai dire, quand ils s'étaient retrouvés sur les quais, ils avaient été calmes, tous les deux. Ils avaient accompli sans problèmes le premier pas – Joe en se procurant la voiture de patrouille et Tom en se mettant en uniforme et en trouvant un endroit où garer la Chevrolet – et ils étaient très fiers de leur réussite. Ils étaient maîtres de la situation. Rapidement, ils avaient changé les plaques d'immatriculation et le numéro de la voiture de police et ils étaient partis, le cœur content, ravis d'être aussi bien organisés.

Mais en arrivant dans le centre, et plus particulièrement dans les rues étroites du quartier de la finance, ils se mirent tous deux à réfléchir à des accidents, à des incidents imprévisibles, à tout ce qui peut faire foirer le plan le mieux préparé du monde. Et le trac les reprit, aggravé par le battement des tambours.

La firme Parker, Tobin, Eastpoole & Cie occupait un immeuble de coin et une des façades donnait sur la rue où allait passer le cortège. Un peu plus loin, il y avait un passage couvert, une arcade débouchant dans une rue parallèle. C'était vers cette rue qu'ils se dirigeaient, à cent mètres de la foule et des embouteillages provoqués par le défilé, mais assez près pour qu'ils puissent entendre le tumulte.

Il y avait une bouche d'incendie près de l'issue du passage. Joe gara la voiture devant, et ils descendirent pour s'engager dans le passage, en marchant automatiquement au pas cadencé. Devant eux, au bout de l'arcade, ils apercevaient la foule, de dos, et au-dessus des têtes, des drapeaux qui passaient.

Soudain, Joe laissa échapper un rot. Le bruit se répercuta dans le

passage, ricocha contre les boutiques, sonna comme une cloche de cathédrale. Tom se retourna, l'air stupéfait, et Joe se frotta le ventre en s'excusant.

— J'ai un estomac très nerveux.

— N'y pense surtout pas, répliqua Tom.

À vrai dire, il ne voulait surtout pas penser à sa propre nervosité. Joe lui adressa un sourire en coin.

— Merci du conseil, dit-il.

Ils sortirent enfin du passage et le bruit du cortège les assaillit, comme si on avait soudain monté le son d'une radio. Une fanfare défilait, en uniforme rouge et blanc ; ils apercevaient de temps en temps une rangée de soldats entre les gens pressés sur le trottoir. Une autre fanfare venait de passer et se trouvait maintenant à plus de cinquante mètres sur la gauche ; elle jouait une autre marche militaire mais le rythme des tambours était le même. Une troisième arrivait par la droite et sa musique se confondait avec celle des deux premières, se perdait dans le brouhaha des cris, des rires, des réflexions des badauds. Des agents en tenue étaient postés ici et là, mais ils s'appliquaient à contenir la foule et ils ne firent pas attention à Tom ni à Joe ; d'ailleurs, ils n'étaient que deux flics de plus, chargés de surveiller le défilé.

Il y avait une étroite bande de trottoir entre les immeubles et la foule de curieux. Tom et Joe tournèrent à gauche et avancèrent l'un derrière l'autre, dans la même direction que la fanfare, mais un peu plus vite. Joe était en tête et marchait au pas en observant tout ce qui se trouvait autour de lui, la foule, les flics, les portes des immeubles. Tom suivait, plus mollement, et il levait les yeux vers les fenêtres où se pressaient et se penchaient des tas de gens.

Personne ne les regarda. Ils atteignirent l'immeuble du coin, entrèrent et prirent l'ascenseur automatique. Ils étaient seuls ; dans la cabine, ils se collèrent leurs moustaches, et mirent les lunettes aux verres neutre qu'ils avaient dans la poche. C'était un petit déguisement supplémentaire, le principal étant l'uniforme ; personne ne voit la tête d'un type en uniforme. Les badauds qui regardaient passer le cortège voyaient aussi des uniformes, et pas un seul n'aurait été capable de reconnaître plus tard la gueule d'un des musiciens.

Une fois qu'il eut mis sa moustache et ses lunettes Tom déclara :

— Quand on arrivera là-haut, c'est toi qui parleras, d'accord ?

Joe le regarda en rigolant.

— Pourquoi ? T'as le trac ?

— Non. Je manque de pratique, c'est tout.

— Ouais. Bien sûr. Pas de problème.

La cabine s'arrêta à ce moment, la porte s'ouvrit automatiquement, et ils sortirent tous les deux. Tom était déjà venu, et il avait

soigneusement décrit les lieux à Joe, il avait même fait un croquis de la salle de réception, mais Joe la voyait pour la première fois, et il regarda vivement autour de lui, pour faire coller la réalité à l'idée qu'il s'était faite.

La salle était bien différente de ce qu'elle avait été quand Tom était venu la première fois ; il n'y régnait aucune activité, parce que tout le monde regardait passer le cortège. Et il n'y avait qu'un seul gardien. Accoudé au comptoir, il regardait les six postes de télévision qui lui montraient les autres pièces de l'agence. Sur trois ou quatre écrans on voyait des fenêtres, et des gens de dos qui s'y penchaient. À voir la tête du gardien, il était évident qu'il aurait bien voulu être à une fenêtre lui aussi.

C'était un avantage supplémentaire ; la route du fric serait beaucoup moins encombrée qu'en temps ordinaire. Ce n'était pas la raison principale pour laquelle ils avaient choisi de faire leur coup pendant le défilé, mais cette prime n'était pas à négliger.

Le garde se retourna en entendant l'ascenseur et ils virent ses traits se détendre quand il reconnut les uniformes. Ils se redressa et leur sourit poliment. Joe s'approcha du comptoir.

— Nous avons reçu une plainte, comme quoi des objets avaient été lancés par les fenêtres, dit-il sévèrement.

Le garde cligna des yeux, sans comprendre.

— Des quoi ?

— Des objets contondants. Projetés des fenêtres proches du coin nord-est de cet immeuble.

Tom ne put s'empêcher d'admirer la voix sèche de Joe ; il parlait exactement comme un flic en patrouille. Question de pratique, comme l'avait observé Tom dans l'ascenseur.

Le gardien avait fini par comprendre ce qu'on lui disait, mais refusait d'y croire.

— De cet étage ? De chez nous ?

— Nous devons enquêter, déclara Joe. Le gardien leva les yeux vers les écrans de télévision, mais naturellement aucun ne lui montra des personnes envoyant par les fenêtres des objets contondants. Dans quelques minutes on lancerait des confetti, des bouts de papier, mais c'était la coutume et seule la voirie pourrait s'en plaindre. C'était une vieille tradition de Wall Street ; une véritable tempête de neige en papier quand un héros défile. Ou des héros, comme ce jour-là, un groupe d'astronautes qui avaient marché sur la Lune.

— Je vais avertir monsieur Eastpoole, dit le gardien.

— Je vous en prie, répondit Joe. Le téléphone était sur une table dans le fond, près du tableau de service avec toutes les petites plaques d'identité. Le gardien leur tournait le dos, et Tom et Joe en profitèrent pour se détendre un peu ; ils bâillèrent, ils se dandinèrent, ils

remontèrent leur ceinturon, se grattèrent, changèrent de position.

Le gardien parlait à mi-voix, mais ils entendaient quand même ce qu'il disait. D'abord, il dut expliquer la situation à un secrétaire, et puis il dut tout répéter à un dénommé Eastpoole. C'était le troisième nom figurant dans celui de la firme, donc cet Eastpoole devait être un des patrons, et d'ailleurs ça se devinait à la voix respectueuse du gardien. Finalement il raccrocha le téléphone et se retourna vers eux.

— Il va arriver, dit-il.

— Inutile qu'il se dérange, déclara Joe. Nous allons le voir.

Le gardien secoua la tête.

— Je suis navré. Je ne peux pas vous laisser entrer sans escorte. Ils s'étaient attendus à cela, Tom s'exclama d'un air ahuri :

— Comment ! Vous ne pouvez pas nous laisser entrer ? *Nous* ?

Le gardien parut très embêté mais resta sur ses positions.

— Désolé, monsieur l'agent, mais j'ai des ordres.

Le clignotement d'un des écrans au bout de la rangée attira l'attention de tout le monde, et ils levèrent la tête pour voir un homme traverser une pièce, de gauche à droite. Il avait une cinquantaine d'années, des cheveux gris, une figure mafflue, un corps trapu, et portait un costume admirablement coupé, une chemise blanche et une cravate foncée. Il marchait d'un pas résolu, comme un homme qui s'irrite facilement et qui a l'habitude d'imposer sa volonté. Le genre de type qui appelait le gérant dans les restaurants et faisait renvoyer des garçons.

— Le voilà, dit le gardien. Monsieur Eastpoole est un des associés. Il va s'occuper de vous.

De toute évidence, le gardien n'aimait guère la situation dans laquelle il se trouvait, avec des flics devant lui et un patron sévère dans le dos.

Tom avait l'habitude de sympathiser avec les travailleurs. Alors, histoire de mettre le gardien à l'aise et de faire un peu de conversation, il observa :

— C'est plutôt tranquille, on dirait.

— Pensez donc, avec ce défilé ! Notez bien, ils pourraient fermer la boîte, un jour comme ça.

Joe se sentit soudain d'humeur badine.

— Un jour idéal pour commettre un vol.

Tom lui jeta un coup d'œil furieux, mais il était trop tard. Le gardien ne remarqua pas ce regard, et Joe non plus, apparemment.

— Les voleurs ne pourraient jamais se tirer, déclara le gardien. Avec cette foule sur les trottoirs.

Joe hocha la tête, comme s'il réfléchissait.

— C'est vrai ça. Vous avez raison.

Eastpoole passait sur un autre écran de télévision. Le gardien,

pensant sans doute qu'il avait encore un peu de temps pour se détendre, croisa les bras sur le comptoir et leur confia ;

— Le plus grand vol du monde entier s'est commis ici, dans ce quartier, pas loin de chez nous.

Sans blague ? s'exclama Tom, vivement intéressé.

— Je vous jure. C'était pendant la finale de la coupe. Vous vous rappelez l'année où les Mets l'ont gagnée ?

— Comme si on pouvait oublier ça ! dit Joe en riant.

— Vous l'avez dit. C'était la fin du match, tout le monde avait l'oreille collée à sa radio. Quelqu'un s'est introduit dans la chambre forte d'une des firmes de la rue et s'est tiré avec treize millions de dollars en titres au porteur.

Joe et Tom se regardèrent.

— Et on l'a arrêté ? demanda Joe.

— Pensez-vous, répliqua le gardien.

À ce moment Eastpoole entra par la porte de droite. Il était nerveux, impatient, vaguement hostile. Il n'aimait sans doute pas voir ses employés penchés aux fenêtres au lieu de travailler, et encore qu'une paire de flics vienne se plaindre qu'il se passait chez lui des choses répréhensibles. Il avança rapidement, pressé de se débarrasser d'eux.

— Alors ? Que se passe-t-il ? demanda-t-il sèchement.

Joe savait très bien y faire, avec les types comme celui-là. Il devenait officiel, et parfaitement idiot, ce qui avait pour effet d'exaspérer ces mecs pressés. Joe prit un air méfiant, fronça les sourcils et grommela :

— C'est vous, Eastpoole ?

Eastpoole fit un geste de la main, comme pour chasser une mouche.

— Oui, je suis Raymond Eastpoole. Que désirez-vous ?

— Des personnes se sont plaintes, expliqua Joe en prenant tout son temps. À ce qu'il paraît, des objets auraient été jetés des fenêtres.

Eastpoole n'en croyait rien, et il ne cacha pas son scepticisme.

— De chez nous ?

— Ma foi, c'est ce que ça disait sur le rapport qu'on nous a fait. Alors nous aimerions faire le tour du coin nord-est de cet immeuble, voir toutes les fenêtres qui donnent dans cette rue, n'est-ce pas ?

Eastpoole aurait aimé pouvoir les envoyer au diable, eux et leur plainte ; il se tourna vers le gardien au garde-à-vous derrière le comptoir, mais de toute évidence le type ne pouvait guère l'aider, alors il finit par se résigner et gronda :

— Très bien. Je vais vous accompagner. Suivez-moi.

Joe ne bougea pas. Il remercia, mais du bout des lèvres, comme si c'était tout naturel. Il agissait comme s'ils étaient tous égaux. Cette

attitude était bien faite pour prendre à rebrousse-poil un homme comme Raymond Eastpoole. Et ce fut bien ce qui arriva.

Eastpoole leur tourna le dos pour les conduire où ils voulaient aller mais sur le seuil de la porte il se retourna et considéra le gardien d'un air furieux.

— Où est votre collègue ?

Le gardien, gêné, hésita. Et quand il se décida à répondre il mentit comme un bleu.

— Euh... Eh bien, euh, il est allé aux lavabos. Eastpoole ne pouvait guère s'en prendre aux flics, mais rien ne l'empêchait de passer sa colère sur le gardien.

— Vous voulez dire qu'il est penché à une fenêtre et qu'il regarde le défilé, répliqua-t-il d'une voix rageuse.

Le gardien clignait des yeux, terrifié par ce foutu salaud.

— Il va revenir, monsieur.

Eastpoole abattit son poing sur le comptoir.

— Nous payons pour avoir deux hommes dans cette salle, vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

— Il vient juste de sortir, y a pas une minute, gémit le gardien qui transpirait drôlement.

Un peu pour délivrer le gardien, mais surtout parce qu'ils avaient un horaire à respecter, Joe intervint :

— Monsieur Eastpoole. Nous aimerions opérer nos vérifications, avant que d'autres objets dangereux soient lancés.

De toute évidence, Eastpoole aurait préféré passer un savon à son gardien. Il foudroya du regard Joe, puis le gardien, et finit par tourner les talons et sortir de la salle. Ils le suivirent, Joe passant le premier. Avant de franchir le seuil Tom se retourna et vit le gardien se précipiter sur le téléphone ; pour avertir son collègue de rappliquer vite fait, sans doute.

Ils longèrent d'abord un long corridor, puis ils traversèrent plusieurs bureaux, où tout le monde avait cessé de travailler et se pressait aux fenêtres.

Ils n'avaient pas entendu les tambours ni la musique militaire en montant dans l'ascenseur, mais maintenant le tumulte assaillait leurs oreilles et ils marchaient automatiquement au pas cadencé. La tension semblait monter de la rue, comme les brumes de chaleur que dégageait l'asphalte en été. Ils étaient de nouveau crispés, et leur cœur battait au même rythme que les tambours.

Et pourtant, ils n'étaient pas encore arrivés au point de non-retour. Ils pouvaient encore changer d'idée, et tout laisser tomber. Ils pouvaient inspecter les fenêtres avec Eastpoole, ne rien trouver de suspect, le sermonner et s'en aller. Reprendre la voiture de patrouille, rentrer chez eux, oublier toute l'affaire ; c'était encore possible. Mais

d'une seconde à l'autre, ils allaient faire le saut et il n'y aurait plus moyen de reculer.

Deux fois, au cours de leur balade, ils virent des caméras de télévision installées près du plafond dans l'angle d'une pièce. La caméra tournait lentement, comme un ventilateur, pour enregistrer tout ce qui se passait. Les images de ces deux-là se voyaient sur deux postes de la première salle. Et sur d'autres aussi bien. Mais un des grands avantages de cette firme, pour Tom et Joe, c'était que cette télévision en circuit fermé ne marchait qu'à cet étage, comme leur avait révélé les plans du dispositif de sécurité.

Ils sortirent du bureau où se trouvait la deuxième caméra et se trouvèrent dans un petit couloir désert. Joe prit alors la décision qui leur fit sauter le pas, qui allait les transformer en voleurs. Il lui suffit d'un seul mot :

— Attendez.

Et il saisit Eastpoole par le bras. Visiblement, Eastpoole n'aimait pas qu'on le touche. Il se retourna et dégagea vivement son bras.

— Qu'est-ce qui vous prend ? s'écria-t-il. Joe regarda autour de lui.

— Il y a une caméra, ici ? Est-ce que le gardien peut voir ce qui se passe dans ce couloir ?

— Non. C'est inutile. Et vous remarquerez qu'il n'y a pas de fenêtres non plus. Celles que vous cherchez sont...

— Nous savons ce que nous cherchons, fit Joe d'une voix dure. Conduisez-nous à votre bureau.

— Mon bureau ? Mais pour quoi faire ?

Eastpoole ne comprenait plus. Il les regardait tous les deux, avec stupéfaction. Tom intervint, très calmement, pour ne pas trop effrayer l'agent de change :

— Vous ne voulez pas qu'on sorte nos pistolets, pas vrai ?

Eastpoole ouvrit des yeux ronds.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Que c'est un vol, répliqua Tom. Qu'est-ce que vous croyez ?

Eastpoole fit un geste vague, comme pour désigner les uniformes, et bredouilla :

— Mais... Mais vous êtes...

— L'habit ne fait pas le moine, lui dit Tom.

Sur quoi Joe reprit le bras d'Eastpoole.

— Allez, venez. Où est votre bureau ?

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça, protesta Eastpoole.

Joe le poussa sans ménagement et l'envoya contre un mur.

— Ça va comme ça, papa. On a assez perdu de temps. Je me sens énervé, et quand je suis énervé il m'arrive de casser la gueule aux gens, gronda Joe.

Eastpoole avait pâli. Il avait presque l'air de vouloir tourner de

l'œil, et pourtant il lui restait un peu d'arrogance, il risquait d'être assez con pour riposter. Tom avança entre Joe et lui, jouant le rôle du bon gars raisonnable et calme.

— Allons, monsieur Eastpoole, faut pas vous énerver. Vous êtes assuré, et ce n'est pas votre boulot de vous battre avec des gens comme nous. Alors soyez sage. Faites ce qu'on vous demande, et restez tranquille.

Tom n'avait pas fini de parler qu'Eastpoole hochait vigoureusement la tête.

— C'est exactement ce que je vais faire ! Et plus tard je veillerai à ce que vous écopiez du maximum prévu par la loi !

— C'est ça, dit Joe.

Tom se tourna vers lui.

— Te fâche pas, quoi. Monsieur Eastpoole va être bien sage, c'est pas la peine de s'énerver. Pas vrai, monsieur ?

Eastpoole avait l'air furieux mais calmé. En grinçant des dents il demanda à Tom :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Que vous nous conduisiez à votre bureau. Passez devant, vous voulez ?

— Et tâchez de pas faire le malin ! lança Joe.

— Mais non, il va pas faire le malin. Allez, monsieur Eastpoole, on vous suit.

Eastpoole se remit en marche. C'était un vieux truc, usé jusqu'à la corde, une technique vieille comme le monde, le flic dur et son copain gentil, mais on avait beau l'avoir vu cent fois à la télévision ou dans des films policiers, ça marchait à tous les coups. On donne à un type une personne compatissante et une autre qui lui fait peur, et à elles deux c'est bien le diable si elles n'obtiennent pas tout ce qu'elles veulent. Cette fois, ce qu'ils voulaient, c'était le bureau Eastpoole, et ils obtinrent gain de cause. Ils traversèrent l'antichambre déserte et entrèrent directement. La secrétaire d'Eastpoole, qui aurait dû être à son bureau dans l'antichambre, où il n'y avait pas de fenêtres, regardait passer le cortège.

Le bureau d'Eastpoole était situé au coin de l'immeuble, avec des fenêtres des deux côtés, et dans l'angle il y avait une longue table moderne en acajou, avec une garniture de bureau en onyx, deux téléphones, un blanc et un rouge, et très peu de papiers, et à côté deux fauteuils capitonnés de tissu rayé bleu et blanc et contre le mur une grande table de réfectoire ancienne.

À l'autre extrémité de la pièce, une cloison en treillis blanc allait d'un mur à l'autre, formant ainsi une seconde pièce dans laquelle il y avait une table de salle à manger en verre et en chrome, plusieurs chaises ultra-modernes, recouvertes de vinyl blanc, et un bar à

éclairage fluorescent. Du vrai lierre poussait dans des pots posés par terre et grimpait le long du treillis ; ainsi la section en chrome et en verre avait l'air d'une espèce de recoin secret, comme en rêvent les enfants.

Juste devant le treillis, du côté du bureau, il y avait un grand canapé bleu, deux fauteuils assortis et une table basse octogonale. Les murs étaient ornés de tableaux, probablement authentiques et sans doute très chers et, parmi eux, juste en face du bureau, la rangée de six postes de télévision. Tom et Joe levèrent les yeux vers les écrans dès qu'ils entrèrent, et ne remarquèrent aucune activité insolite dans les autres pièces. Jusque-là, tout allait bien.

Ils virent qu'il y avait à présent deux gardiens dans la salle de réception.

La secrétaire d'Eastpoole allait bien avec ce décor. C'était une grande fille mince, élégante, très belle, en robe de tricot beige. Elle se détourna de la fenêtre et sourit à son patron.

— Mons...

Eastpoole, furieux, n'ayant pas la moindre envie d'écouter sa secrétaire, l'interrompit brusquement, en désignant les deux flics.

— Ces hommes sont des...

Pas question. Ce fut au tour de Tom d'interrompre, et il le fit d'une voix posée :

— Tout va bien mademoiselle. Vous n'avez pas à vous inquiéter.

La secrétaire, regardant à tour de rôle les trois hommes, était inquiète, oui, mais pas encore alarmée. Elle posa une question, en s'adressant à tout le monde :

— Que se passe-t-il ?

— Ce ne sont pas de vrais policiers, dit amèrement Eastpoole.

Tom tourna ce propos en plaisanterie, pour empêcher que la fille cède à la panique.

— Nous sommes de dangereux criminels, mademoiselle. Nous sommes venus commettre le vol du siècle.

Joe, chaque fois qu'il se trouvait devant une femme qu'il avait envie de baiser et savait que c'était impossible, devenait hostile, et se défoulait en prenant une attitude à la fois rageuse et souriante. Ce qu'il fit en s'avançant et en déclarant :

— On vous posera des tas de questions à la télévision, comme une hôtesse de l'air.

D'un geste inconscient, automatique, elle leva une main et arrangea ses cheveux. Elle commençait cependant à avoir peur et ce fut d'une voix un peu chevrotante qu'elle murmura :

— Monsieur Eastpoole, est-ce que vraiment...

— Oui, vraiment, dit Tom. Mais vous ne risquez absolument rien. Monsieur Eastpoole, allez vous asseoir à votre bureau je vous prie.

La secrétaire ouvrit de grands yeux.

— Mais...

Et puis elle se tut, ne trouvant plus rien à dire. Elle leva les mains » les laissa retomber, et regarda Tom et Joe, l'air affolé.

Eastpoole obéit. Une fois assis à son bureau, il déclara :

— Vous ne pouvez absolument pas vous en tirer, vous le savez. Vous mettez simplement des innocents en danger.

— Oh ! mon Dieu, gémit la secrétaire en portant une main à sa gorge.

Joe désigna les gardiens, sur l'écran de télévision, et dit à Eastpoole ;

— Si jamais l'un d'eux s'énerve pendant que nous sommes là, vous y passerez.

Eastpoole essaya de le toiser froidement, mais il n'y parvint pas.

— Il est inutile de me menacer. Je laisserai aux autorités le soin de s'occuper de vous plus tard.

— C'est ça fit Tom. Soyez sage pour le moment. Joe traîna un des fauteuils bleu et blanc autour du bureau, afin de s'asseoir derrière Eastpoole. Mais il resta debout.

— Nous allons attendre ici tous les deux. Mon camarade et votre petite amie vont aller à la chambre forte.

La secrétaire sursauta.

— Oh ! non, je... Je ne peux pas... Je vais m'évanouir.

— Mais non, lui dit gentiment Tom. Ne vous inquiétez pas. Vous serez très bien.

— Faites simplement ce que votre patron vous dira, ajouta Joe en regardant Eastpoole d'un air dur.

L'agent de change, furieux mais vaincu, regarda fixement son bureau bien net et marmonna :

— Nous allons faire ce qu'ils demandent, miss Emerson. La police s'occupera d'eux par la suite.

— Et voilà, lança Joe.

Tom se tourna vers la secrétaire, et lui désigna la porte.

— Allons-y, mademoiselle.

Elle jeta un regard éploré vers son patron, mais Eastpoole avait toujours les yeux baissés. Elle fit de nouveau un petit geste vague, et finalement elle se dirigea vers la porte et sortit avec Tom.

Tom

Jusqu'à l'instant où Joe avait saisi le bras d'Eastpoole en disant « attendez », je n'avais pas été certain que nous allions vraiment tenter ce coup-là. Il était peut-être nécessaire que je doute un peu, c'était peut-être ce qui m'avait permis de faire tous les préparatifs et de me lever ce matin et de venir à New York et de faire tous les gestes prévus. Ce léger doute avait été pour moi comme une porte de

secours, je suppose, qui m'empêchait d'être trop effrayé.

Et maintenant l'issue de secours était bouchée. Nous étions dans le coup, nous avions commencé. Si nous avions négligé un détail il était trop tard pour y penser. S'il y avait un fait que nous aurions dû connaître et qui nous avait échappé, il était trop tard pour le découvrir. S'il y avait une faille dans notre plan, la moindre des choses, il était trop tard pour la réparer.

La première partie, escorter Eastpoole à son bureau en s'assurant de sa docilité, ne s'était pas trop mal passée. En somme, c'était un peu comme lorsqu'on avait affaire à un suspect qu'il fallait traiter avec ménagements parce qu'on n'était pas encore sûr de sa culpabilité. J'avais l'habitude de ce genre de boulot, et je réagissais automatiquement.

Et puis à ce moment là, Joe et moi nous agissions ensemble. Et sa présence me facilitait les choses. Nous étions dans le coup tous les deux, et je n'avais pas tellement besoin de m'en faire.

Mais à présent, c'était plus pareil. J'étais tout seul. La secrétaire d'Eastpoole, qu'il avait appelée miss Emerson, marchait à mes côtés et nous traversions des bureaux pleins d'employés. Et si elle s'affolait et si elle se mettait à hurler ? Et si sa panique n'était qu'une comédie, et qu'elle cherche à m'avoir ? Et si elle tournait de l'œil, ou refusait de faire ce que je voulais ? Et si, et si... Dieu sait ce qu'il pouvait se passer ! Si jamais elle refusait d'obéir, je ne savais vraiment pas ce que je pourrais faire. Sa présence à mes côtés me terrifiait, parce que j'avais peur qu'elle s'aperçoive de mon trac. Elle risquerait d'avoir peur ou bien elle penserait qu'elle pourrait m'avoir.

Il y avait aussi un élément sexuel, qui me surprit ; je ne m'y étais pas du tout attendu. Je ne veux pas dire que mes instincts sexuels étaient morts, ou que je ne m'intéressais qu'à Mary. Je suis comme tout le monde, il m'arrive de convoiter la femme du voisin, et je dois avouer qu'il y a quelques années j'ai eu une liaison, avec une femme du quartier. Elle habitait dans notre rue et son mari travaillait chez Grumman, une usine d'aviation. Ils avaient déménagé et ils habitaient maintenant en Californie. Cette histoire s'était passée en automne, au début d'octobre, et tout était arrivé à cause de mes horaires bizarres, et parce que je travaillais la nuit, à cette époque, ce qui fait que j'étais chez moi dans la journée. Cette femme – elle s'appelait Nancy – était venue un jour pour je ne sais plus qu'elle histoire de garderie d'enfants. Mary n'était pas là, et la veille au soir Nancy s'était engueulée avec son mari, et sans trop savoir comment ça avait commencé nous nous sommes trouvés brusquement par terre tous les deux, en train de baiser comme des dingues. Incroyable.

Ce fut la seule et unique fois où la chose se passa chez moi. Après ça, quand j'étais à la maison dans la journée et si j'étais d'humeur à

ça, j'allais chez elle et nous faisions notre partie de jambes en l'air dans sa chambre, sur son lit. Elle avait des goûts et des préférences différentes, elle ne s'y prenait pas comme Mary, et la nouveauté me séduisait. Pendant quelque temps, je fus heureux et fier d'avoir deux femmes à ma disposition. Et puis les vacances arrivèrent, notre état d'esprit changea complètement, chacun de notre côté nous nous intéressâmes à notre famille, et notre liaison périt de sa belle mort. Il n'y eut pas de dispute, pas de rupture violente, simplement vers la mi-décembre j'espaçai mes visites et elle cessa de me téléphoner – comme elle l'avait fait une ou deux fois en octobre et novembre – pour suggérer que nous pourrions passer un bon moment.

Malgré tout, les jolies femmes m'attirent encore, et j'avoue que j'en pince pour les beaux petits sujets grands et minces à la démarche élégante, une description qui va comme un gant à miss Emerson. Je l'avais remarquée, en entrant dans le bureau d'Eastpoole, mais mon esprit était alors absorbé par notre affaire, et normalement les choses n'auraient pas été plus loin.

C'est pourquoi j'étais si étonné et si troublé par cette atmosphère sexuelle qui nous entourait à présent. Ça n'avait rien à voir avec mon goût habituel pour les filles, c'était plus violent et plus malsain, et ce qu'il y avait de plus gênant c'était que je savais ce qui le provoquait. Elle était ma prisonnière. « Maintenant, ma belle dame, vous êtes en mon pouvoir ! » Du roman feuilleton. À vrai dire, elle n'était pas ma prisonnière parce que je ne pouvais pas faire ce que je voulais avec elle, mais malgré tout le sentiment était là, j'avais l'impression qu'elle était en mon pouvoir et que je jouais le rôle du « méchant ». Ce qui était parfaitement exact, finalement.

J'étais venu commettre un vol. Ainsi la situation différait de ces rares fois où j'ai eu, au cours de ma vie professionnelle, de ravissantes prisonnières. Dans ces cas-là, je n'étais jamais le « méchant ». J'étais du côté des bons. Et puis j'étais alors retenu par les règlements de ma profession et par les lois. Lesquels ne pouvaient s'appliquer, à présent.

Cela dit, je n'allais pas la violer, bien sûr, encore que son corps eût quelque chose de bougrement attirant. L'essentiel, c'était de la calmer, plutôt que de satisfaire des désirs personnels qui n'avaient d'ailleurs rien à voir dans cette histoire. Je me disais que je devrais lui parler, pour la mettre à son aise, mais je ne savais pas quoi dire, alors le silence s'éternisa entre nous ; ce qui ne devait pas être tellement rassurant.

Finalement, je décidai de prendre un ton sec, affairé, de parler business, en somme.

— Je vais vous dire ce que nous voulons. Vous devrez entrer toute seule dans la chambre forte, alors je vais vous expliquer ce que vous allez y prendre.

Sans me regarder, elle hocha la tête. Elle avait peur, c'était visible ; ses traits étaient crispés, ses yeux un peu trop écarquillés.

— Nous voulons des titres au porteur, lui dis-je. Vous savez ce que c'est ?

— Oui.

Bien sûr qu'elle le savait, elle travaillait dans cette boîte.

— Bien, repris-je. Alors écoutez-moi bien. Nous n'en voulons aucun qui soit supérieur à cent mille dollars, ni inférieur à vingt mille, et nous voulons que l'ensemble se monte à dix millions.

Elle me jeta un coup d'œil étonné, mais elle se détourna aussitôt, et hocha la tête et me dit oui.

— Je sais que vous allez faire tout ce qu'on vous dit, mais je tiens à vous rappeler la situation. Mon collègue est dans le bureau de votre patron, il peut voir sur les écrans de télé l'antichambre de la chambre forte et tout ce qui s'y passe. Si vous essayez de parler au gardien, ou si vous cherchez à nous faire une entourloupette, il le verra.

— J'obéirai, dit-elle.

Elle était de nouveau terrifiée, au bord des larmes.

— J'en suis sûr. Je tenais simplement à vous avertir, mais je suis certain que vous serez bien sage.

Nous traversions une des grandes salles, avec un tas de bureaux abandonnés et du monde aux fenêtres. Trente ou quarante personnes qui nous tournaient le dos, qui se penchaient pour voir passer le cortège. Je marchais toujours au pas, au rythme des tambours que je le veuille ou non, mais miss Emerson faisait quelques pas précipités, et puis elle ralentissait, et repartait, sans la moindre cadence. C'était probablement sa nervosité qui la faisait marcher comme ça, et je faisais de mon mieux pour la suivre, tout en avançant machinalement au son du cortège.

Sortant de ce bureau elle trébucha soudain. Machinalement, je lui saisis le bras pour l'empêcher de tomber mais elle me repoussa avec terreur, et elle recula vivement dans le petit corridor, maintenant son équilibre par miracle, soutenue sans doute par la peur, et elle alla s'adosser au mur opposé.

Je la suivis dans le couloir, regardai à droite et à gauche et vis que nous étions seuls.

— Doucement, dis-je à voix basse, craignant de l'entendre hurler. Personne ne va vous faire de mal.

Sa main droite monta vivement à sa gorge, comme tout à l'heure dans le bureau du patron. Je vis qu'elle faisait un effort pour se maîtriser. Elle respirait profondément. C'était vraiment une brave fille ; elle parvint à retrouver son calme, tandis que j'attendais, les bras ballants, sans savoir que faire.

— Ça va aller, dit-elle enfin.

— Bien sûr. Je vous assure que vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. Tout ce que nous voulons, c'est le fric, et il n'est pas à vous, alors vous n'avez pas à avoir peur, pas vrai ?

Je lui souris gentiment, et elle hocha la tête et lâcha le mur contre lequel elle s'appuyait. Elle ne me rendit pas mon sourire et elle refusa de croiser mon regard. Je ne saurai jamais si c'était uniquement la peur qui la faisait agir ainsi, ou l'atmosphère de sexualité, mais toujours est-il que je ne cherchai pas à la calmer complètement. C'était impossible, aussi bien, et tout ce que je voulais c'était qu'elle obéisse.

Elle finit par reprendre le dessus. Nous longeâmes le corridor tous les deux et puis elle me désigna une porte fermée et m'annonça :

— Voilà l'antichambre.

C'était là que devait se tenir le gardien de la chambre forte, laquelle était juste au-delà.

— Je vais vous attendre ici, lui dis-je. Vous avez bien compris ? Vous savez ce que nous voulons ?

Sans me regarder, elle inclina la tête, d'un mouvement sec.

— Dites-le moi. Ne vous affolez pas. Répétez-moi bien tranquillement ce que je vous ai dit.

Elle dut s'éclaircir la gorge avant de pouvoir parler.

— Vous voulez des titres au porteur. Pas plus de cent mille dollars, pas moins de vingt mille.

— Et le total doit faire ?

— Dix millions de dollars.

— C'est ça. Et n'oubliez surtout pas que mon collègue peut voir tout ce que vous faites.

— Je ferai tout ce que vous voulez, murmura-t-elle sans me regarder. Je peux entrer maintenant ?

— Allez-y.

Elle poussa la porte et entra, et je m'adossai au mur pour attendre dix millions de dollars ou que le ciel nous tombe sur la tête.

Joe

Quand j'avais traîné le fauteuil derrière le bureau d'Eastpoole, c'était un truc au flan ; je n'avais pas l'intention de m'y asseoir. Pour tout dire, j'étais bien trop tendu pour rester assis. Si je ne pouvais pas aller et venir, je risquais d'avoir une attaque.

Malgré tout, le meilleur poste d'observation, pour surveiller à la fois Eastpoole et les écrans de télé, c'était ce coin-là, derrière le bureau. Alors je le laissai là, bien assis, et j'allai m'adosser au mur, dans l'angle, entre les deux fenêtres donnant sur des rues différentes, ce qui me permettait de voir tout ce qui se passait, aussi bien dedans que dehors.

Les postes de télévision étaient disposés de la même façon que ceux qui étaient dans la salle de réception, sur deux rangées. L'écran

du haut à droite montrait cette salle, et les deux gardiens derrière le comptoir. Les deux autres et celui du bas à droite permettaient de voir ce qui se passait dans trois différents bureaux, dont deux que nous avions traversés en venant jusque-là. Le poste du milieu, dans la rangée du bas, montrait la chambre forte, et celui de droite l'antichambre.

Il n'y avait personne dans la chambre forte, qui avait l'air d'un vaste placard. On ne voyait pas la porte, sur l'écran, donc elle devait se trouver immédiatement au-dessous de la caméra. Les trois murs visibles étaient tapissés de classeurs qui entouraient un espace vide, sans le moindre meuble.

L'antichambre n'était pas bien grande non plus. La caméra était braquée sur la grande porte blindée de la chambre forte, dans le fond. Sur la gauche, il y avait un bureau, derrière lequel était assis le gardien. Il lisait le *Daily News*. Il n'y avait rien sur son bureau, à part un téléphone, un registre et un stylo à bille. À côté du bureau il y avait une chaise, c'était tout. La porte d'entrée devait se trouver sous la caméra, comme dans la chambre forte.

Dès que Tom fut parti avec la secrétaire, je me postai derrière Eastpoole, jetai un coup d'œil aux écrans de télévision et puis par la fenêtre de gauche dans la rue où passait le cortège. Je vis des musiciens qui marchaient au pas, et sur la droite, assez loin, on aurait dit qu'il neigeait ; en juillet. C'était l'averse de bouts de papier, tombant de toutes les fenêtres, et marquant l'endroit où se trouvaient les astronautes. Mais ils étaient encore loin.

J'examinai ensuite Eastpoole. Il était assis bien tranquille, la tête baissée, les mains à plat sur son bureau, et j'eus l'impression qu'il contemplait ses ongles. Il avait les épaules un peu voûtées, comme s'il était inquiet de me sentir derrière lui. Pas de pot.

Les mecs comme Eastpoole, je ne peux pas les sentir. On les voit se balader en Cadillac, dans des voitures climatisées. J'adore flanquer des contredanses à ces fumiers, et pourtant je sais que ça ne sert à rien. Qu'est-ce que c'est, vingt-cinq dollars, pour des gens comme Eastpoole ?

Je levai les yeux vers les écrans de télé et je vis Tom et la secrétaire sur celui de gauche, en haut, qui traversaient un bureau. Je les suivis des yeux ; la secrétaire avait un chouette petit cul. J'aime bien ces robes de tricot, comme celle qu'elle avait, et celle-là était vraiment pas mal du tout.

Je me demandai si Eastpoole se la farcissait. Il était bien inutile de lui poser la question ; vrai ou faux, il nierait éperdument. Et il me toiserait, comme s'il ne pouvait croire que des fumiers comme moi avaient le droit de cavalier en liberté. Je les connais, ces mecs-là. Il me dirait qu'il l'avait embauchée pour sa sténo ; sa sténo et son sabre,

oui !

C'était dur d'attendre comme ça, sans rien à foutre. J'avais envie d'asticoter Eastpoole, de le secouer un peu, histoire de voir s'il était aussi énervé que moi. Mais je savais que ce serait con. Il ne fallait surtout pas que je le fasse sortir de ses gonds. Ça ne valait vraiment pas le coup de risquer vingt ans de durs, histoire de flanquer la trouille à Eastpoole.

Vingt ans. Cette pensée me fit sursauter. Nous faisons vraiment le coup ! Nous en avons parlé, nous avons plaisanté et rigolé, nous avons tiré des plans, et maintenant ça y était, nous avons dépassé le stade des peut-être bien que oui, peut-être bien que non. Il n'y avait plus de peut-être. C'était comme la première fois qu'on descend schuss, à ski. On est sur la pente, on ne peut plus réfléchir, et la seule chose qui compte c'est de garder son équilibre.

J'avais bien failli caner. Il s'en était fallu de peu que j'agrafe pas du tout Eastpoole. En sortant avec lui de la salle de réception, je me disais que nous pourrions continuer comme ça, comme si c'était un gag. Je veux dire, quoi, examiner les fenêtres, interroger les gens, sermonner peut-être les employés et leur dire que ça ne se faisait pas de jeter des saletés sur la foule – j'avais même préparé tout un discours, dans ma tête, en parlant de merde sans prononcer le mot – et puis foutre le camp tout tranquillement. Comme si nous n'étions venus que pour ça, comme si cette histoire de vol n'avait jamais été qu'un gag.

S'il n'y avait pas eu Tom, c'est probablement ce que j'aurais fait. Mais Tom était là derrière moi, il attend que je fasse le geste, et je ne pouvais pas me dégonfler. Comme au ski, encore une fois ; il vient un moment, quand on s'est bien vanté et que tout le monde vous regarde, où on se fout éperdument de se casser la gueule. Il faut y aller, parce que si on reste en plan on passera pour un con, et rien n'est pire que ça.

Vingt ans ? Presque rien quoi.

Du mouvement sur un des écrans. Je levai les yeux, et je sentis Eastpoole se redresser, devant moi.

La secrétaire venait d'entrer dans l'antichambre. Elle me tournait le dos, je ne voyais pas son expression. J'aime bien ton cul, poupée, mais pour le moment c'est ta petite gueule que je voudrais voir.

Je voyais au moins la tête du gardien. Il la regarda et lui sourit. Apparemment, elle ne dut rien lui dire, parce que son sourire ne vacilla pas un instant. Elle s'avança, se pencha pour signer le registre, et passa dans la chambre forte. J'observais attentivement le gardien, mais il ne fit pas un geste suspect. Il ne regarda même pas la signature, déplia tranquillement son journal et se remit à lire dès qu'elle fut passée dans la chambre forte.

Maintenant je la voyais sur l'écran suivant. Elle arriva, regarda autour d'elle et leva les yeux vers la caméra. C'est ça, poupée, je t'observe.

Je me tournai vers l'écran qui me montrait la salle de réception. Les deux gardiens, accoudés au comptoir, avaient l'air de discuter le coup tranquillement. Ni l'un ni l'autre ne regardait les écrans de télévision.

Dans la chambre forte, la secrétaire ouvrait un des classeurs. Elle feuilleta des papiers, et finit par retirer une grande feuille épaisse qui avait l'air d'un diplôme. Elle ouvrit un autre tiroir, posa dessus la feuille de papier épais, et retourna vers le premier pour fouiller encore.

J'espérais qu'elle savait ce qu'elle devait chercher. J'espérais que Tom le lui avait bien expliqué, et qu'elle avait compris ce que nous voulions. Je n'avais pas envie de rentrer à la maison et de m'apercevoir que nous nous étions donné tant de mal pour un tas de paperasses sans valeur.

Elle ne se pressait pas, la bougresse. Elle examinait les documents, elle en prenait, en remettait dans les tiroirs, en cherchait d'autres. Bon Dieu, qu'est-ce qu'elle foutait ? Allez, bon Dieu, grouille-toi, prends les titres, qu'on foute le camp vite fait ! On n'a pas envie de rater les astronautes, ils font partie du plan !

Je me tournai vers la fenêtre. Les astronautes fermaient la marche, c'était là que les bouts de papier pleuvaient. La neige de papier s'approchait, mais ils étaient encore à quelques centaines de mètres. Et le cortège n'allait pas vite. Malgré tout, il avançait. Et ils seraient bientôt là.

Sur l'écran, la secrétaire fouillait toujours dans les classeurs. « Allez, allez, qu'est-ce que t'attends ? murmurai-je tout bas. Grouille-toi un peu ! ».

Elle ne se pressait pas. La pile était plus grosse, sur le tiroir ouvert, mais elle n'avait pas fini.

Nous avons été trop gourmands, voilà tout. Nous aurions dû nous contenter de la moitié. Cinq millions, un million pour nous deux. Cinq cent mille dollars pour chacun, c'était quand même pas mal ! Quarante ans de salaire, presque. Oui, nous avons été trop goulus, et ça prenait trop de temps.

Bougre de salope, tu vas te dépêcher ?

Du mouvement. Je me tournai vers l'écran du haut, à droite. La salle de réception. Une des portes d'ascenseur s'ouvrait, et trois agents en tenue en émergeaient, ils se dirigeaient vers les deux gardiens.

J'abattis une main sur l'épaule d'Eastpoole. Il avait vu, lui aussi, et il s'était raidi comme du béton. J'avais la gorge si sèche que ma voix grinça comme de la paille de fer.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

Les trois flics étaient arrivés au comptoir et parlaient aux gardiens. L'un d'eux se tourna vers le téléphone.

Je serrai l'épaule d'Eastpoole, de toutes mes forces.

— *Qu'est-ce qui se passe ?*

— Je... Je ne sais pas...

Je le sentais trembler sous ma main ; le béton se fissurait. Il avait peur, il craignait pour sa vie, et il n'avait pas tort.

— Je vous jure que je n'en sais rien, bafouilla-t-il. Le gardien formait un numéro. Sur l'écran de la chambre forte, cette foutue salope tirait toujours des papiers, sans se presser, la garce. Ailleurs, tout allait bien.

Le téléphone sonna, sur le bureau d'Eastpoole. Il le regarda fixement. Ses mains se mirent à trembler. Les miennes aussi.

Je me ressaisis, je dégainai vivement mon pistolet, je le lui brandis sous le nez.

— Vous êtes mort !

J'étais sincère. J'étais sûr que nous étions morts, tous les deux.

Eastpoole leva les mains. Il regarda le téléphone. Il ne savait plus que faire. Vraiment. Il faisait dans son froc.

D'un coup de pied, j'envoyai valser le fauteuil que, j'avais traîné derrière le bureau. Il tomba bruyamment, et Eastpoole sursauta. Je m'accroupis près de lui, pour pouvoir écouter le téléphone tout en observant les écrans. Et j'enfonçai le canon du pistolet dans les côtes d'Eastpoole.

— Répondez. Et faites gaffe à ce que vous dites.

Il dut attendre une seconde ou deux, avant d'être maître de lui-même. Enfin, il décrocha le téléphone. J'entendis mal ce que disait le gardien, mais sa voix ne me paraissait pas tendue, et sur l'écran il ne semblait pas y avoir d'énervement dans la salle de réception.

Mais aussi... S'ils étaient là parce qu'ils étaient au courant de ce que nous faisions, ils savaient bien qu'on pouvait les voir à la télévision, pas vrai ?

Mais comment auraient-ils pu l'apprendre ? Nous n'avions aucune raison pour qu'on nous sache là.

— Mais est-ce bien nécessaire ? demanda Eastpoole, au téléphone. Ah bien. Un instant. Attendez un instant.

Il plaqua une main sur le combiné, et se tourna vers moi ;

— Ils viennent vérifier les fenêtres, pour la sécurité des astronautes.

— Qu'est-ce qu'ils veulent au juste ? demandai-je sans quitter l'écran des yeux.

— Se poster aux fenêtres, simplement.

Nous n'avions pas envie d'être emmerdés par des flics. Qu'est-ce

qu'ils foutaient là, d'abord, pourquoi n'allaient-ils pas sur les toits, c'était toujours sur les toits que se postaient les tireurs, bon Dieu ! J'étais ivre de rage.

— Nom de Dieu de merde ! Merde.

— Ce n'est pas de ma faute, bredouilla Eastpoole. Je ne savais pas qu'ils...

— Bouclez-la ! Bouclez-la !

J'essayais de réfléchir, de chercher ce que je devais faire. Il ne pouvait pas refuser, ça ferait mauvais effet.

— Écoutez, dis-je enfin. Qu'ils se mettent où ils veulent, mais pas dans ce bureau. Compris ?

Il hocha vivement la tête, nerveusement.

— Oui, oui, certainement, dit-il, puis il reprit, au téléphone : dites-leur que c'est d'accord. Que l'un de vous les escorte. Mais je ne veux pas qu'ils viennent me déranger. Je ne veux pas les voir dans mon bureau.

Ce coup-là, je n'eus pas de mal à lire la réponse sur les lèvres du gardien : « Bien monsieur ». Eastpoole raccrocha ; le gardien aussi, puis il se tourna vers les trois flics, leur dit quelque chose, et fit le tour du comptoir pour les escorter.

Je me tournai vers l'écran de la chambre forte. La fille avait enfin fini. Portant une épaisse liasse de papier, en la serrant contre son cœur comme une écolière portant ses livres, elle repoussa les tiroirs et se tourna vers la porte.

J'enfonçai encore une fois mon pistolet dans les côtes d'Eastpoole.

— Appelez la chambre forte ! Je veux parler à cette fille !

— Il n'y a pas de téléphone dans...

— L'antichambre ! L'antichambre, nom de Dieu ! Allez, vite !

Il tendit la main vers l'appareil. La fille avait disparu de l'écran. Je la vis apparaître sur celui d'à côté, qui montrait l'antichambre. La liasse qu'elle portait était grosse comme un bottin, mais plutôt en désordre. Il devait y avoir là cent cinquante feuilles de papier.

Eastpoole formait un numéro de trois chiffres. Dans l'antichambre, le gardien tourna la tête quand la fille entra, il vit les papiers qu'elle portait, et bondit pour aller lui ouvrir la porte du couloir.

Je donnais des grands coups dans les côtes d'Eastpoole, avec le canon de mon pistolet.

— Vite ! Vite, bon Dieu ! criai-je.

J'aurais voulu tirer sur tout le monde, sur n'importe quoi, Eastpoole, les écrans de télé, les astronautes. Les foutus tambours battaient toujours dans la rue. Comme si mon cœur ne battait pas assez !

— Ça sonne, dit Eastpoole, toujours aussi terrifié, en s'efforçant de me faire comprendre qu'il m'obéissait docilement.

Et juste avant que le gardien disparaisse je le vis se retourner, regarder le bureau sur lequel il y avait le téléphone.

Mais il était poli, le mec. Les femmes d'abord. Et il disparut ouvrant sans doute la porte pour la fille.

— Ça sonne, répéta Eastpoole, et à voir sa gueule j'eus l'impression qu'il allait éclater en sanglots.

Le gardien reparut, seul, et s'approcha du bureau, et du téléphone. J'avancai le bras et abattis ma main sur l'appareil, coupant la communication. Sur l'écran, le gardien décrochait, disait « allô », paraissait décontenancé.

Eastpoole était maintenant complètement affolé, il tremblait, il me regardait et répétait :

— J'ai fait ce que vous avez demandé ! J'ai essayé ! Vous avez vu ! J'ai essayé !

— La ferme, nom de Dieu, la ferme !

Les trois flics avaient quitté la salle de réception depuis longtemps. Tom et la secrétaire allaient traverser tous ces bureaux, et Tom n'était au courant de rien, il ne se doutait pas de la présence de ces flics.

Eastpoole haletait comme un chien. Les six écrans ne montraient rien d'anormal. Je les examinai, en me mordant la lèvre, et finalement je regardai Eastpoole.

— Un téléphone, sur leur chemin. Par où vont-ils passer ?

Il me regarda sans comprendre.

— Bon Dieu, par où vont-ils passer ?

— Je ne sais pas, j'essaye de réfléchir.

— Si jamais y a un pépin, criai-je en lui brandissant mon pistolet sous le nez. Je vous jure que vous serez le premier à y passer

D'une main tremblante, il décrocha le téléphone.

Tom

Je restai longtemps dans ce corridor. Et pendant que j'attendais, je dus bien imaginer une bonne cinquantaine de pépins. Je ne voyais aucune raison pour que ça marche.

Par exemple. Il était vrai que Joe pouvait surveiller miss Emerson, sur les écrans de télé dans le bureau d'Eastpoole, mais à quoi ça me servirait si elle décidait de tout raconter au gardien, dans l'antichambre ? Joe la verrait, bien sûr, il comprendrait, mais il n'avait aucun moyen de m'avertir. Aussi bien, ça s'était déjà passé, et Joe avait filé, en me laissant là comme un con pour qu'on vienne me ramasser.

Ou bien, en supposant qu'elle ne le fasse pas exprès, miss Emerson, mais que sa nervosité éveille la méfiance du gardien ? Même résultat ; je restais là en plan comme si j'attendais l'autobus. Le bus de Sing-Sing.

Est-ce que Joe mettrait les bouts, dans ce cas ? Si les rôles étaient

renversés, et si j'étais dans le bureau d'Eastpoole et que je voyais à la télévision que l'affaire tournait à l'aigre, qu'est-ce que je ferais ?

Je viendrais chercher Joe, pour l'avertir. Et il en ferait autant, c'était certain.

D'ailleurs en admettant que Joe foute le camp en me laissant là, et même si je n'avouais rien, même si je ne le dénonçais pas, combien de temps faudrait-il aux enquêteurs pour faire un rapport entre moi et mon voisin, qui était aussi mon meilleur copain, et qui était policier comme moi ? Pas de problème, nous nous retrouverions tous les deux en tôle avant la nuit. Mais bon Dieu, qu'est-ce qu'elle foutait ? Non, Joe viendrait me chercher si quelque chose n'allait pas, j'en suis sûr.

Mais ça ne voulait pas dire qu'il me trouverait. Il ne connaissait pas le chemin à prendre, pour aller du bureau d'Eastpoole à la chambre forte. Pas plus que moi. Je m'étais contenté de suivre miss Emerson.

Ce serait chouette, tiens. Tout était foutu, j'étais là sans me douter de rien, et Joe cavalcadait dans tous les coins pour me chercher. Ce serait vraiment trop con, et si les choses se passaient comme ça nous mériterions bien d'être pris.

Mais qu'est-ce qu'elle foutait ? Qu'est-ce qu'elle foutait ?

Je consultai ma montre, qui ne me dit rien du tout parce que je ne savais pas à quelle heure elle était entrée là-dedans. Je ne savais pas depuis combien de temps j'attendais, cinq minutes, dix... J'avais l'impression d'être là depuis huit jours.

Le défilé des astronautes. Si cette fille ne se grouillait pas, nous raterions le défilé, et tout serait foutu.

On passe sa vie à attendre les femmes, je vous jure. On arrive en retard à la messe, au cinéma, à un dîner, en retard pour le défilé, en retard pour tout. On attend dans sa bagnole et on donne des coups d'avertisseur, ou bien on remonte dans la chambre et on dit : « Mais non, tu es très bien coiffée. » Ou on attend dans un couloir en regardant sa montre, en pensant qu'on va rater le coup de sa vie. C'est toujours la même chose, les hommes doivent attendre les femmes et y a rien à faire.

Une porte s'ouvrit, au fond du corridor. Une fille apparut, une grande enveloppe à la main. Elle était assez moche, petite et grosse, en jupe écossaise et corsage blanc, et elle avait tout l'air d'une personne qui continue de travailler alors que tout le monde se presse aux fenêtres pour regarder passer un cortège. Elle me sourit vaguement en passant, puis elle poussa une autre porte et disparut. Je soupirai, et regardai encore une fois ma montre ; une minute s'était écoulée.

Je regardai l'heure encore deux fois, avant que la porte de l'antichambre s'ouvre enfin. J'étais adossé au mur, d'un côté de la

porte, ce qui fait qu'on ne pouvait pas me voir tout de suite en sortant, et c'était un coup de pot parce que le gardien l'avait accompagnée et je l'entendis dire « À bientôt », de cette voix souriante qu'ont les hommes quand ils s'adressent à une jolie fille.

Elle le remercia de lui tenir la porte. Sa voix me parut effrayée, mais il ne parut pas le remarquer ; apparemment, du moins.

Il devait se dire qu'elle avait ses règles. Chaque fois qu'une femme se conduit anormalement, qu'elle paraît nerveuse ou irritée ou chagrine, tout le monde pense que c'est parce qu'elle a ses règles, et fait semblant de ne rien voir.

Elle sortit dans le corridor, me jeta un coup d'œil hagard, et le gardien referma la porte. J'entendis le téléphone sonner dans l'antichambre. Mon Dieu, pensai-je, faites que ce ne soit rien.

Miss Emerson serrait contre son cœur une masse de documents. Je lui souris.

— Tout est là ?

— Oui, fit-elle d'une toute petite voix.

— Bon. Alors allons-y.

Nous repartîmes par le même chemin. Le bruit du Cortège montait par toutes les fenêtres ouvertes, où les employés se penchaient et nous tournaient le dos. Rien n'avait changé depuis tout à l'heure. Au fond d'un des couloirs il y avait une porte armée. En venant, je l'avais ouverte pour elle, poliment, et maintenant qu'elle avait les bras chargés il était encore plus naturel que je le fasse. Nous passâmes donc dans le bureau suivant et nous avons fait quelques pas quand je songai soudain à mes empreintes.

Ce serait malin, ça ! Dans une enquête de police, on commence par relever les empreintes, même les mômes de six ans le savent, et moi j'allais passer en laissant les miennes sur deux boutons de porte. Une seconde, dis-je. Elle s'arrêta, se retourna sans comprendre, et je tournai à la porte. Je frottai ma paume sur la poignée, et puis j'ouvris pour en faire autant de l'autre côté. Je frottai bien, avec soin, et j'allais refermer la porte quand un bruit attira mon attention. Je me tournai vers le fond du couloir, et je vis surgir un des gardiens de la salle de réception, accompagné de trois flics.

Je reculai vivement et claquai la porte. J'étais sûr qu'ils ne m'avaient pas vu. J'essuyai de nouveau le bouton, puis je pris miss Emerson par le bras et l'entraînai rapidement. Surprise, elle ouvrit la bouche mais avant qu'elle puisse parler je lui dis à voix basse :

— Ne faites rien, ne dites rien. Avancez. Les fenêtres étaient sur notre droite, des employés s'y penchaient, la musique d'une fanfare couvrait le bruit de nos pas. Personne ne nous entendit.

Sur la gauche, j'avisai une alcôve pleine de classeurs et de matériel de photocopie. J'y entraînai vivement miss Emerson.

— Nous allons attendre ici une minute, lui dis-je. Accroupissez-vous. Il ne faut pas qu'on nous voie.

Elle se baissa un peu, mais dut trouver cette position inconfortable car elle en changea et se mit à genoux, toute droite, comme une première chrétienne qui va subir son martyre. Elle me regardait, les yeux écarquillés, mais ne disait rien.

Je m'accroupis, en risquant un œil au coin du dernier classeur. Je me disais que je laisserais passer les flics, et que je les suivrais. Comme ça, s'ils se dirigeaient vers le bureau d'Eastpoole je me trouverais derrière eux et je pourrais peut-être agir.

Est-ce que Joe savait que les flics étaient là ? Oui, sûrement, il avait dû les voir arriver à la télévision.

Qu'est-ce qu'il faisait, à présent ? Est-ce que mes pires craintes se réalisaient, est-ce que Joe errait dans ces bureaux, à ma recherche ?

Bon Dieu de bon Dieu, quel merdier !

Je sentais l'odeur de la secrétaire. La peur la faisait transpirer, et son parfum ou son eau de Cologne se mélangeait avec la sueur pour fabriquer une espèce de senteur musquée qui m'excitait. Je n'avais vraiment pas besoin de ça. Et d'ailleurs, je transpirais aussi.

Le gardien et les trois agents apparurent. Soudain, derrière eux, un téléphone sonna sur un des bureaux. Les flics s'arrêtèrent, juste devant moi, pour discuter le coup.

À la deuxième sonnerie, une fille se détacha à regret d'une des fenêtres, soupira, leva les yeux au ciel et alla décrocher.

Les flics avaient décidé que l'un d'eux resterait dans cette salle. Pendant que les autres repartaient, il alla vers une des fenêtres, écarta tout le monde et s'y accouda.

Pendant ce temps, la fille répondait au téléphone.

— Allô ? fit-elle avec irritation, puis elle changea vivement de ton. Oui monsieur Eastpoole ?

Un silence. Elle se redressa, regarda autour d'elle, secoua la tête.

— Non, monsieur, je ne l'ai pas vue... Oui, monsieur, certainement, je le lui dirai.

Elle raccrocha et courut à la fenêtre.

Qu'est-ce qui se passait ? Comment diable Eastpoole pouvait-il donner des coups de téléphone ? Où était Joe ? Qu'était-il arrivé ?

Et je n'avais vraiment pas besoin d'un flic à la fenêtre, pas du tout.

Mais il était là. Je me redressai, risquai un œil au-dessus du classeur, et je le vis planté à une fenêtre qu'il avait réquisitionnée pour lui tout seul ; il me tournait le dos. Si seulement il restait comme ça, j'avais encore une chance.

Je me baissai de nouveau et me tournai vers miss Emerson.

— Écoutez, murmurai-je, je ne voudrais pas avoir à tirer.

— Moi non plus, répliqua-t-elle, avec une telle sincérité que c'en

était comique.

— Nous allons nous lever et nous en aller. Nous marcherons tranquillement, sans histoire, sans attirer l'attention.

— Certainement, monsieur.

— Bon, alors on y va. Je l'aidai à se relever, et elle me remercia d'un petit sourire nerveux. Nous étions presque devenus copains. Je sortis avec elle de l'alcôve, et traversai tout le bureau, et le quittai sans que nous ayons été vus.

12.

Quand ils se revirent ils se mirent à parler tous les deux en même temps. Tom poussa la porte et fit entrer la secrétaire dans le bureau d'Eastpoole, et Joe se détourna brusquement des écrans de télévision qu'il regardait pour voir où était tout le monde.

— Il y a des flics... commença Tom.

— Bon Dieu où tu...

Ils se turent tous les deux. L'atmosphère était si tendue qu'ils étaient prêts à se rouler par terre en poussant des hurlements.

Joe désigna le téléphone sur le bureau d'Eastpoole.

— J'ai essayé de t'avertir. Je les ai vus arriver.

— Et moi j'ai bien failli leur tomber dans les bras. Qu'est-ce qu'ils viennent foutre ?

— Veiller à la sécurité des astronautes.

— Manquait plus que ça ! s'écria Tom, puis il se rappela soudain le plan. Les astronautes ! Nous ne voulons pas rater la fin du cortège !

Joe courut à une des fenêtres. La neige de papier était encore à deux cents mètres mais approchait lentement. Il se retourna.

— Ça va.

— Tant mieux, grogna Tom.

Il tira d'une de ses poches un sac en plastique bleu, plié tout petit, guère plus gros qu'un paquet de cigarettes, et le secoua. C'était un sac de laverie automatique, assez grand pour contenir deux draps et du petit linge.

Pendant ce temps, Joe était passé derrière le treillis blanc. Il y avait une porte, à côté du bar. Il la poussa, alluma, et vit qu'elle donnait sur une petite salle de bains. Comme sur les plans qu'ils avaient examinés, dans les dossiers de la police. Avec lavabo, W.-C. et cabine de douches. C'était très luxueux, et les robinets étaient des cygnes dorés. L'eau jaillissait de leur bec quand on tournait leurs ailes relevées.

Tom tendit à la secrétaire le sac de plastique ouvert.

— Jetez tout là-dedans, ordonna-t-il.

Tandis qu'elle fourrait tous les titres dans le sac, Joe revint et dit à Eastpoole :

— Allez, debout.

L'agent de change avait déjà appris à obéir sans discuter, mais il était toujours terrifié. Il se leva en bredouillant :

— Qu'allez-vous...

— Ne vous en faites pas, interrompit Joe. Vous avez été bien sage, vous ne risquez rien. Nous allons simplement vous enfermer, pendant

que nous nous tirons.

Tom jeta le sac sur son épaule. Il avait l'air d'un Père Noël tout mince et tout bleu. Joe fit signe à la secrétaire.

— Vous aussi, ma jolie. Venez par ici.

Il les conduisit tous les deux dans la salle de bains, tira de sa poche une paire de menottes et dit à Eastpoole :

— Donnez-moi votre main droite.

Tom attendit, dans le bureau. Il ne pensait pas qu'on pouvait le voir, à présent, mais il ne tenait pas à courir de risques.

Joe glissa une des menottes au poignet droit d'Eastpoole.

— Bon, dit-il, maintenant agenouillez-vous. Là, contre le lavabo.

Quand l'agent de change eut obéi, l'air effrayé et ahuri, Joe se tourna vers la secrétaire.

— Vous aussi. Mettez-vous à genoux, à côté de lui.

Ensuite, Joe s'accroupit, tira le bras droit d'Eastpoole pour faire glisser l'autre menotte derrière la tuyauterie, puis il tira le bras gauche de la secrétaire et l'autre bracelet claqua autour de son poignet. Dans cette position, ils avaient leurs têtes rapprochées, comme dans une mêlée. Joe clignait des yeux, mais les deux autres les baissaient ; agenouillés ainsi, ils avaient l'air de deux pénitents.

Joe se redressa, la mine satisfaite. Ils ne risquaient pas de foutre le camp sans aide.

— Vous pourrez sortir d'ici dans quelques minutes, leur dit-il. Je vous laisse la lumière.

Ils l'observaient en silence. Eastpoole ne trouva même pas la force de dire qu'ils ne s'en tireraient pas comme ça.

Avant de sortir, Joe ajouta :

— Et c'est pas la peine de gueuler. Les seules personnes qui pourront vous entendre, c'est nous. Et nous ne viendrons pas vous aider.

Tom, debout derrière le bureau d'Eastpoole, attendit que Joe ferme la porte de la salle de bains. Et quand il le rejoignit enfin, Tom retourna son sac de plastique et le vida sur le bureau.

— Ça y est, dit Joe. Ils sont enfermés.

— Je sais.

Tom regardait les écrans de télévision. Tout était calme.

— Il n'y a pas de trou de serrure, alors ils ne pourront pas voir ce que nous faisons.

— J'espère bien, bougonna Tom. Où en est le défilé ?

— Je vais voir. Cette partie du projet avait provoqué de longues discussions. C'était Tom qui avait eu cette idée, et Joe avait protesté, pendant longtemps. Il n'était toujours pas satisfait, mais il avait fini par être d'accord avec Tom. Finalement, c'était la meilleure solution.

Joe alla à la fenêtre, pour voir où en était le cortège, et Tom réunit

une dizaine de titres ; celui du dessus portait « Payable au porteur », et la somme était de soixante-quinze mille dollars. Tom sourit à ce chiffre, rassembla soigneusement les papiers, et les déchira brusquement en deux.

Joe était penché à la fenêtre. Il regarda vers la droite. Il vit les astronautes, mais aussi un flic, penché à une autre fenêtre du même étage. Le flic aperçut Joe, et il agita la main. Joe lui répondit de même et rentra vivement la tête.

Tom déchirait les titres en petits morceaux, méthodiquement. Joe le rejoignit, contempla tristement le morceau de papier et murmura :

— Ils sont à moins de deux cents mètres.

— Aide-moi, tu veux ?

— D'accord.

Joe rassembla une dizaine de titres et les contempla.

— Celui-là vaut cent mille dollars.

— Allez !

— Ouais.

Avec un triste sourire, en hochant la tête, il se mit à déchirer aussi les documents.

Dans la rue, le tumulte grandissait et les bruits de foule couvraient presque la musique des fanfares. Tom jeta un coup d'œil vers la fenêtre et vit tomber les premiers bouts de papier. Et ils n'avaient encore déchiré qu'un quart du butin.

Ils se dépêchèrent. Des cris, de la musique montaient de la rue. Et puis ils entendirent un autre son, un rythme différent ; un pied tapait contre la porte des lavabos.

Ils se regardèrent.

— Elle risque de s'ouvrir ? demanda Tom.

— Nom de Dieu ! Joe lâcha ses bouts de papier et courut dans le fond du bureau. Eastpoole donnait des coups de bélier dans la porte, des coups de pieds réguliers, tapant à la fois de la semelle et du talon. La porte semblait assez solide mais la serrure risquait de sauter d'un instant à l'autre.

Ce que Joe aurait aimé, c'était pouvoir ouvrir cette porte et donner à son tour des coups de pied ; mais alors Eastpoole et la fille risquaient de voir ce que faisait Tom. Et il fallait surtout que tout le monde se figure que les bandits s'étaient enfuis avec les titres. C'était l'essentiel du plan.

Joe chercha autour de lui, saisit une des chaises entourant la grande table, et coinça le dossier sous le bouton de porte. Il poussa fortement les pieds de derrière, pour qu'ils soient bien ancrés dans la moquette, puis il recula pour juger de l'effet. Dans la salle de bains, Eastpoole donnait toujours des coups de pied, mais la porte ne bougeait pas, il n'y avait pas le moindre frémissement. La chaise tenait

bon.

Tom était toujours en train de fabriquer des confetti. Joe accourut et annonça :

— Ça y est. Ils ne risquent plus de sortir.

— Bravo. Il y avait un grand tas de bouts de papier sur le bureau, des petits morceaux irréguliers de guère plus de deux centimètres de côté, Joe en prit deux poignées, se précipita à la fenêtre et se pencha d'abord pour voir si le flic pouvait l'apercevoir. Il était là, mais tourné de l'autre côté ; il observait les toits d'en face.

Tout en bas, dans la tempête de neige de papier, Joe aperçut les trois grandes voitures décapotables à la file, avec un astronaute dans chacune, assis sur la capote ; repliée, qui agitait les bras et souriait. La voiture de tête n'avait pas encore atteint l'immeuble, et tout le cortège roulait très lentement, presque au pas. La rue était pleine de vivats et de bouts de papier.

Joe se mit à rire. Il lança ses deux poignées par la fenêtre. La masse de titres au porteur en miettes tomba comme une boule de neige et puis elle se désintégra et tous les morceaux se mêlèrent au torrent de confetti qui volait au vent.

Tom commençait à avoir mal aux mains. Les titres étaient en papier épais, et il avait fait des liasses aussi grosses que possible, qu'il déchirait aussi rapidement qu'il le pouvait. Il s'arrêta enfin, pour souffler un peu, rafla une poignée de papier et alla à la fenêtre. Joe revenait vers le bureau.

— Fais gaffe en te penchant, dit-il. Il y a un flic à la troisième fenêtre à droite. Il m'a même salué.

— Je ferai attention.

Tom jeta ses bouts de papier sans se montrer, sans essayer de voir l'autre flic. Quand il se retourna, il vit que Joe ramassait une autre pile, et il se précipita vers lui.

— Non ! Pas ceux-là, ils sont pas finis ! Des petits morceaux, des confetti !

Joe désigna la fenêtre du menton.

— Ils vont passer, Tom. Les bagnoles sont déjà là.

— Des tout petits bouts, Joe. Qu'on ne puisse pas voir ce que c'est. Tiens, dit Tom en faisant un petit tas. Prends ça.

Joe grommela, haussa les épaules mais prit la petite pile et la porta à la fenêtre. Tom se remit à déchirer du papier, et quand Joe revint au bureau il l'aida à mettre en pièces les titres restants.

Pendant une minute ou deux, côte à côte, ils déchirèrent les derniers documents. Puis ils allèrent tout jeter, à poignées, et regardèrent les débris se mêler à tous les petits bouts de papier qui flottaient et voletaient dans la rue. Les trois voitures étaient passées, mais les gens continuaient de lancer leurs confetti, si bien que ceux de

Tom et de Joe se perdirent dans la masse.

Tom courut rafler les petits bouts qui étaient encore éparpillés sur le bureau, se précipita à la fenêtre et les lança. Joe fit lentement le tour de la pièce, en regardant par terre, et ramassa une dizaine de petits morceaux qu'ils avaient laissés tomber dans leur hâte. Tom cherchait de son côté, devant la fenêtre ; il découvrit trois autres bouts de papier.

— On ne doit rien laisser, dit-il à Joe.

— T'en fais pas.

Joe jeta par la fenêtre ce qu'il avait ramassé et grommela :

— Allez, viens. Tirons-nous. Mais Tom cherchait toujours.

— Si nous laissons un seul petit morceau, on sera foutus, ils devineront ce que nous avons fait.

— On a tout ramassé, insista Joe. Allez, viens !

— Ah !

Tom se baissa, ramassa le dernier petit bout de papier, entre le bureau et la fenêtre et courut le jeter dehors.

Joe ouvrait fébrilement les tiroirs du bureau. Il trouva une ramette de papier machine, et la fourra dans le sac de plastique bleu. Ils jetèrent un dernier regard dans la pièce.

— Ça va, dit Tom.

Joe leva les yeux vers les écrans de télévision. Tout était calme.

— Bon. On y va.

Ils sortirent du bureau, traversèrent celui de la secrétaire, et suivirent le couloir, vers la salle de réception et les ascenseurs. Tom portait le sac sur son épaule. C'était voyant, mais c'était justement ce qu'ils voulaient ; il fallait qu'on les voie partir avec le butin.

Tout en marchant, Tom grommela :

— J'aimerais bien connaître un chemin qui nous évite de passer devant ces foutues caméras.

— Ouais. Il vaudrait mieux que les gardiens ne puissent pas nous voir rappliquer.

Ils étaient arrivés devant la porte d'un grand bureau ; Tom s'arrêta brusquement.

— Y a une caméra là-dedans. On pourrait peut-être passer à côté, par là ? Faire le tour et arriver par l'autre bout ?

— Pour qu'on se perde ? Et qu'on tourne en rond jusqu'à ce qu'on vienne nous ramasser ?

— La boîte est pas tellement grande. Et même si nous nous perdons, nous n'aurons qu'à demander notre chemin à quelqu'un.

— Tu me fais marrer, dit Joe en riant. Bon, d'accord, essayons toujours, on verra bien.

Ils s'engagèrent donc en territoire inconnu. Ils avaient tous les deux un certain sens de l'orientation, et ils avaient étudié le plan des

lieux. S'ils continuaient sur la droite, et tournaient à gauche au bout d'un moment, ils devraient atteindre la salle de réception par le côté opposé.

L'idée n'était pas mauvaise, et leur chemin aboutissait bien à la salle de réception, mais pour ce qui était d'éviter les caméras de télévision, c'était une autre affaire. Il y en avait eu deux, sur le chemin qu'ils avaient pris en arrivant, et il en restait donc une troisième, qu'ils finirent par découvrir.

Ils ne la remarquèrent pas tout de suite et ils étaient déjà entrés dans la pièce où elle se trouvait quand ils la virent, braquée directement sur eux. Joe murmura :

— Tu vois ce que je vois ?

— Ouais, fit Tom.

Ils traversèrent ce bureau, tout tranquillement, et puis dès qu'ils sortirent ils pressèrent le pas. Ils connaissaient déjà le règlement de la maison, aucun visiteur ne pouvait se balader sans escorte, même si ledit visiteur était un agent en uniforme. Or ils se promenaient tout seuls, et venaient du bureau d'Eastpoole ; les gardiens en faction dans la salle de réception ne penseraient peut-être pas tout de suite qu'ils étaient des voleurs, mais ils flaireraient quelque chose de suspect et se renseigneraient vite fait.

D'abord, ils téléphoneraient au patron. Personne ne leur répondrait, ni Eastpoole ni la secrétaire, ce qui augmenterait la méfiance des gardiens. Mais ce coup de téléphone prendrait du temps, peut-être celui dont Tom et Joe avaient besoin pour arriver dans la salle et les maîtriser.

Sinon, s'ils n'arrivaient pas à temps, que feraient ensuite les gardiens ? Est-ce qu'ils déclencheraient tout de suite le signal d'alarme ? Comme les visiteurs étaient sensés être des flics, ils seraient sans doute prudents, peut-être téléphoneraient-ils au gardien de la chambre forte, ou bien ils enverraient quelqu'un alerter les trois autres flics chargés de veiller à la sécurité des astronautes. Ils risquaient aussi d'avertir quelqu'un au rez-de-chaussée, dont Tom et Joe ignoraient l'existence. Il y avait mille choses qu'ils pouvaient faire, et Tom et Joe étaient certains qu'aucune ne leur plairait.

Ils se hâtèrent, mais il leur fallut un bon bout de temps pour atteindre la salle de réception et quand ils y entrèrent ils ne virent qu'un seul gardien derrière le comptoir, celui-là même qui les avait accueillis à leur arrivée. Il les regarda, l'air nerveux, en s'efforçant de se maîtriser. Ils se dirigèrent vers les ascenseurs, mais il les héla :

— Où est monsieur Eastpoole ?

Tom lui sourit, en agitant une main.

— Dans son bureau. Tout va bien.

Joe pressa le bouton d'appel.

Le gardien avait du mal à contrôler sa voix. Il désigna le sac que portait Tom et chevrota :

— Je dois examiner ce sac.

Tom lui sourit derechef.

— Mais comment donc. Pourquoi pas ?

Joe resta près des ascenseurs tandis que Tom s'avavançait et posait le sac sur le comptoir. Le gardien, un peu moins nerveux parce qu'ils se comportaient très normalement, s'approcha. Comme il tendait la main vers le sac, Tom leva les yeux vers les écrans de télévision et demanda :

— Le gardien de la chambre forte. Il a aussi la télévision ?

— Oui, bien sûr.

— Il peut nous voir ?

Le gardien examina Tom, d'un air surpris.

— Oui, naturellement.

Joe, près des ascenseurs, contemplait aussi les écrans ; avec soin. Dans l'antichambre de la chambre forte le gardien lisait toujours son journal. Sur un autre, Joe vit brusquement apparaître l'autre gardien de la réception, marchant vite. Il ne courait pas, mais c'était tout juste, et il se dirigeait apparemment vers le bureau d'Eastpoole.

Tom reprit, d'une voix très calme :

— Alors, s'il peut nous voir, vous ne voudriez pas que je brandisse un pistolet.

Le gardien sursauta.

— Quoi ?

— Si je sors un flingue, lui dit Tom, il comprendra qu'il se passe quelque chose de pas normal. Alors je serai obligé de vous tuer pour que nous puissions nous tirer sans pépins.

— Tenez-vous tranquille, lança Joe. Ce serait con d'alarmer tout le monde.

Le gardien était effrayé, mais c'était un professionnel. Il se garda de faire un geste violent que le gardien de la chambre forte pourrait voir. Il se maîtrisa, mais déclara :

— Vous ne pourrez jamais sortir de l'immeuble. Vous ne vous en tirerez pas.

— C'est pas votre fric, papa, dit Joe. Mais c'est votre vie.

— Allez, reprit Tom. Venez par ici. Vous allez nous accompagner.

Le gardien ne bougea pas. Il s'humecta les lèvres, il cligna des yeux, mais il protesta courageusement.

— Renoncez. Laissez ce sac sur le comptoir et foutez le camp. Personne ne vous poursuivra si vous n'avez pas le butin sur vous.

L'ascenseur arriva, la porte s'ouvrit automatiquement et Joe grogna :

— Allez, venez, je vous dis. Ne perdons pas de temps. Nous

préférons filer en douce, mais nous pouvons aussi être méchants.

À contrecœur, le gardien fit le tour du comptoir. Sur l'écran de la chambre forte, le bonhomme lisait toujours son journal. Il n'avait pas encore remarqué que la salle de réception n'était plus gardée. Dès qu'il s'en apercevrait, il comprendrait qu'il se passait quelque chose d'anormal, mais il lui faudrait bien une minute ou deux pour savoir ce qu'il devait faire. Il essaierait de téléphoner à Eastpoole, à la salle de réception. Il ne voudrait certainement pas quitter son poste, au cas où toute cette histoire n'était qu'un truc destiné à le faire sortir. Son indécision leur donnerait suffisamment de temps.

Joe maintint la porte de l'ascenseur ouverte, sans quitter les écrans des yeux. Tom avait repris son sac et observait le gardien.

— Si vous emmenez un otage, dit celui-ci, vous courez le risque d'avoir à tirer. Et de tuer quelqu'un.

C'était à lui-même qu'il pensait et, tout bien pesé, il avait prononcé sa phrase très calmement. Joe lui répliqua :

— Entrez dans l'ascenseur, c'est tout ce qu'on vous demande.

Ils pénétrèrent tous les trois dans la cabine et Joe pressa le bouton du rez-de-chaussée. La porte se referma, la cabine se mit à descendre et le gardien dit :

— Vous pouvez encore vous tirez d'affaire. Sortez de l'ascenseur au rez-de-chaussée, laissez-moi le sac et foutez le camp. Le temps que je remonte au septième, vous serez loin. Et vous n'aurez rien emporté alors personne ne vous cherchera. Pas vrai ?

Ils connaissaient déjà la réponse à cette question, bien mieux qu'il ne pouvait l'imaginer, mais ils ne répondirent pas. Tom surveillait le gardien, et Joe suivait des yeux les voyants lumineux indiquant l'étage qu'ils passaient.

On n'entendait pas du tout le bruit du défilé, dans cette cabine. Un haut-parleur diffusait de la musique douce, du Muzak, une mélodie qu'ils connaissaient par cœur mais dont ils ignoraient le titre.

— Écoutez, insista le gardien, avec un otage vous risquez une fusillade. Et une condamnation pour kidnapping. Techniquement, c'est un enlèvement.

La cabine venait de passer le quatrième étage. Joe tendit la main et pressa le bouton du premier. Le gardien le regarda faire, et fronça les sourcils. Il ne comprenait plus, et sa perplexité lui coupait le sifflet. Il ne trouvait plus rien à dire.

La cabine s'arrêta au premier. Joe retira délicatement le pistolet du gardien de son étui et dit :

— Avancez.

— Vous n'allez pas...

— Non, nous n'allons pas. Sortez, c'est tout

Le gardien sortit de l'ascenseur. Ils firent mine de le suivre mais au

moment où la porte allait se refermer ils bondirent en arrière. Le gardien se retournait, bouche bée, et il vit la porte se refermer. La cabine poursuivit sa descente.

— Oh ! bon Dieu, souffla Joe.

Il ôta sa casquette et s'en servit pour essuyer ses empreintes sur le pistolet du gardien qu'il posa sur le plancher, dans un coin. Son front était perlé de grosses gouttes de sueur. Comme il se redressait la cabine s'arrêta, la porte s'ouvrit et ils virent le vestibule devant eux.

Désert. Ils avaient de l'avance sur leurs poursuivants, et s'ils marchaient vite ils la conserveraient.

Ils traversèrent le vestibule ; Tom portait le sac. Ils se retrouvèrent dans la rue, où la foule se dispersait. De petits bouts de papier tombaient encore des fenêtres des étages supérieurs, mais ils étaient clairsemés.

À présent, ils avaient plus de mal à avancer ; le chemin commode, entre la foule pressée le long des trottoirs et les immeubles, avait disparu, envahi par les gens qui s'en allaient.

Ils se répétaient que leurs poursuivants seraient ralentis aussi.

Ils atteignirent le passage couvert, qui était maintenant bondé, mais moins encombré que la rue ; ils pressèrent le pas.

La voiture de patrouille se trouvait là où ils l'avaient laissée, comme il se devait. Un tas de gens allaient et venaient, mais personne ne s'intéressa à deux flics. Tom s'arrêta devant une corbeille à papiers, renversa son sac et le vida tranquillement. Le papier machine glissa et le poids de la ramette l'entraîna jusqu'au fond de la corbeille ; les journaux froissés et les emballages de cigarettes la recouvrirent à moitié. Tom roula en boule le sac de plastique et l'enfonça dans sa poche.

Ils montèrent dans la voiture, Joe prit le volant et ils démarrèrent.

Ils avaient couvert deux cents mètres quand ils durent s'arrêter à un croisement pour laisser passer deux autres voitures de police qui fondaient à toute allure, leurs phares clignotants en marche, dans un hurlement de sirènes. Puis ils repartirent.

13.

Ils changèrent de nouveau les plaques d'immatriculation de la voiture et remirent celles qu'ils avaient ôtées. Ils étaient bien cachés par le camion-remorque, près des docks. Joe changea la plaque arrière, Tom celle de l'avant et ils se rejoignirent derrière la Chevrolet de Tom. Il ouvrit le coffre arrière, ils y jetèrent les plaques et les deux tournevis, à côté du sac de toile contenant les vêtements civils de Tom.

Ils avaient travaillé en silence. Ils se sentaient tous deux très fatigués, très déprimés. C'était une réaction normale, après l'excitation, ils le savaient bien. Mais ça ne les remontait pas pour autant.

Tom fit un effort pour se secouer. Il tira de sa poche le sac de plastique bleu, et le souleva devant lui, comme un accoucheur qui tient un nouveau-né. Sa main tremblait. Il tenta de sourire, gauchement.

— Eh bien, ça y est. Voilà, dit-il.

Joe regarda le sac d'un air mauvais. Il ne luttait pas du tout contre son sentiment de dépression.

— Ouais, grogna-t-il. Ça y est.

— Deux millions de dollars.

— Du vent !

Tom le regarda, avec un sourire qui se voulait courageux et assuré.

— On verra bien.

Joe haussa les épaules. Le geste indiquait qu'il était sceptique, et qu'il s'en foutait parce qu'il était trop fatigué.

— Ouais. C'est ce qu'on verra.

— Écoute, Joe, nous étions d'accord ! s'exclama Tom, sur la défensive. Nous avons bien dit que c'était la meilleure solution.

Joe soupira.

— Mais oui, je sais, je sais, **grommela-t-il**, puis en voyant l'expression de Tom il s'efforça d'être plus amical, il tenta de s'expliquer ; J'aimerais quand même bien que nous ayons quelque chose dans la main.

— Mais c'est justement ce que nous ne voulions pas ! Rien à transporter, rien à cacher, rien qui risque de nous faire prendre, rien qui puisse servir de preuve contre nous.

— Rien... Allez, ah, t'as raison, merde. On était d'accord. Viens. Filons. J'ai besoin de boire un coup.

Tom se préparait à discuter, mais Joe lui avait déjà tourné le dos, et se dirigeait vers la voiture de patrouille. Et Tom se dit, à quoi bon ?

Nous avons fait le coup, comme nous l'avions prévu, et c'était la meilleure façon. Il jeta le sac en plastique dans le coffre et rabattit le couvercle.

Ils repartirent, chacun au volant d'une voiture, et Joe fila devant, jusqu'au garage de la police. La place où la dépanneuse l'avait déposé était prise, mais il y avait un espace libre tout près. Joe laissa la voiture là, sans toucher au moteur ; le lendemain, un mécanicien découvrirait que la bagnole s'était mystérieusement réparée toute seule. Si c'était un mécano normal, il commencerait par penser que le tacot n'avait rien eu d'autre qu'un conducteur à la con, et ensuite il se vanterait de l'avoir réparé.

Tom attendait au coin de la rue, dans la Chevrolet Joe monta à côté de lui, et ils retournèrent à la gare maritime. Joe attendit dans la voiture pendant que Tom allait aux lavabos pour se remettre en civil. Quand il revint, Joe lui dit :

— Je ne plaisantais pas, tu sais. J'ai vraiment besoin de boire un coup. Pour me calmer un peu les nerfs.

Tom ne s'y opposa pas ; l'idée lui paraissait même excellente.

— Où veux-tu qu'on aille ?

— Dans un coin où on ne nous connaît pas.

— Du côté de Queens, peut-être ?

— C'est ça.

Tom démarra, traversa le bas de la ville, franchit le pont de la 59^e Rue et dans Queensboro Boulevard il trouva un bar désert, où il n'y avait que le barman et un vieux bonhomme en salopette rayée des chemins de fer. Le cheminot était assis au comptoir et regardait un match de football à la télévision. Ils commandèrent deux bières et allèrent s'asseoir à une table.

Ils avaient envie de boire tous les deux mais pour des raisons différentes. Tom espérait que l'alcool le ranimerait, qu'en buvant il fêterait leur succès, tandis que Joe était d'humeur maussade, et cherchait plutôt à noyer un vague chagrin. Alors ils burent posément, sans trop se parler, pendant pas mal de temps.

Ils étaient entrés là vers deux heures et demie. Une heure plus tard, après cinq ou six tournées, Tom se redressa soudain, regarda autour de lui et dit ;

— Hé !

Joe sursauta. Il commençait à ne plus voir très clair.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Nous commettons une erreur, lui dit Tom. Nous commettons l'erreur la plus grossière du monde.

Joe fronça les sourcils, sans comprendre. Il ferma un œil et demanda :

— Quelle erreur, hein ?

— L'erreur, prononça sentencieusement Tom, que tous les criminels font ; un mec s'en va faire un coup et aussi sec il va se saouler la gueule, et quand il est bourré il se vante de ce qu'il a fait. Ça arrive tous les jours.

— Pas à nous, tout de même ! protesta Joe.

— On voit ça tous les jours. Tu le sais bien. Tu en as alpagué toi-même, bien souvent. Je le sais. Et moi aussi. Moi-même j'en ai ramassé.

— Mais nous, on est quand même plus malins.

— Tu crois ça ? Qu'est-ce que nous faisons en ce moment, si nous sommes si malins ?

Joe contempla la salle. Ils n'étaient que quatre dans ce bar ; le barman, le vieux cheminot, Tom, Joe.

— À qui tu veux que je cause ?

— La nuit ne fait que commencer, déclara Tom puis il se tourna vers la vitrine ensoleillée et rectifia ; en fait, le jour ne fait que commencer.

— Je causerai pas, riposta Joe d'une voix assez belliqueuse.

— Tu vois ? T'as crié ça tout haut. Et de plus, t'es en uniforme.

Joe baissa les yeux, se regarda. Il n'avait ni la casquette, ni l'insigne ni le baudrier, le tout étant enfermé dans le coffre de la Chevrolet, mais sa chemise et son pantalon bleus étaient manifestement ceux d'un agent de police.

— Ah ! merde, fit-il.

— J'ai une meilleure idée.

Joe se tourna vers lui, soudain intéressé.

— Dis voir un peu ?

— On va rentrer.

— Merde, t'es pas dingue ?

— Non, attends, écoute. On va rentrer à la maison, et on descendra à mon bar. Parce que j'ai un bar, moi, tu te souviens ?

Joe plissa le front et réfléchit.

— Tu veux dire ton sous-sol ?

— Il est *dans* le sous-sol, déclara dignement Tom, mais c'est le bar. Ce n'est pas le sous-sol.

Joe réfléchit de plus belle.

— Il est dans le sous-sol, murmura-t-il, songeur.

— Ça se peut. Mais c'est le bar.

— Puisque tu le dis.

— Ce n'est pas le sous-sol.

Joe hocha la tête avec componction.

— J'ai pigé, je crois.

— Alors c'est là que nous irons.

— Dans ton bar. Qui est *dans* le sous-sol.

— Dans le sous-sol.
— Et là, on boira.
— Et on boira là.
— C'est pas une idée terrible, dit Joe.
Alors, ce fut ce qu'ils firent.

14.

Ils avaient des gueules de bois monumentales, et ils étaient tous les deux de service le lendemain matin. Ils partirent dans la voiture de Joe, complètement abrutis par la beuverie de la veille et par le manque de sommeil et la chaleur ; il allait en faire un plat, ça se devinait déjà.

Ils écoutaient la radio, et il n'était question que du vol de Wall Street. Le premier communiqué qu'ils entendirent fut le suivant : « Deux individus déguisés en agents de police et conduisant apparemment une voiture de patrouille volée, ont dérobé hier près de douze millions de dollars en valeurs négociables ce qui, selon la police, est un des vols les plus importants jamais commis à Wall Street. »

— Douze millions ! s'exclama Tom. C'est vachement chouette.

— C'est du pour, grogna Joe. Ils gonflent la somme pour l'assurance, tiens donc. Comme tout le monde.

— Tu crois ?

— Ben tiens !

Tom se mit à rire.

— Je vais te dire ce qu'on va faire. Dix millions ou douze, on les fourguera quand même à Vigano pour les deux millions convenus.

Joe rit aussi, puis il fit une grimace et lâcha le volant d'une main pour se tenir la tête. Sans s'arrêter de rire, malgré la douleur, il gémit :

— On est deux vrais rigolos, je te jure.

— Tais-toi, tu veux, dit vivement Tom.

À la radio, il était de nouveau question du vol. Le commentateur avait été remplacé par un reporter qui interviewait le chef adjoint de la police. Le journaliste posait une question :

— Est-il possible que ces deux hommes aient vraiment été des agents de police ?

L'interviewé avait une voix grave et une élocution digne et lente, comme la démarche d'un gros homme.

— Nous ne le pensons pas. Nous sommes persuadés qu'aucun de nos agents n'est capable de commettre un délit aussi grave. Certes, les forces de police ne sont pas parfaites mais le vol à main armée ne figure pas parmi les forfaits dont on pourrait accuser nos agents.

— Est-il possible qu'ils aient emprunté une véritable voiture de patrouille, pour s'enfuir ?

— Une voiture volée, c'est ce que vous voulez dire ?

— Eh bien... Volée, ou empruntée.

— Cette éventualité ne nous a pas échappé. Une enquête est en

cours mais jusqu'à présent nous n'avons pas eu connaissance d'un vol d'une de nos voitures de patrouille. Aucune ne semble avoir été volée.

— Ou empruntée, insista le reporter.

Le chef adjoint de la police, un peu irrité, répliqua :

— Ou empruntée, comme vous dites.

— Mais cette éventualité fait l'objet d'une enquête ?

Pesamment, comme un homme qui a du mal à maîtriser son exaspération, le chef adjoint déclara :

— Toutes les éventualités ont été envisagées.

Joe grommela :

— Ce con de reporter nous casse les pieds, avec sa bagnole empruntée !

— De ce côté-là, nous ne risquons rien, tu le sais bien, lui dit Tom. Nous avons tout calculé, et personne ne peut découvrir quelle bagnole a servi.

— De ce côté-là ? Qu'est-ce que tu veux dire ? De quel côté est-ce qu'on risque quelque chose, alors ?

— Nous ne risquons rien, rien du tout. Mais nous parlions de la voiture, c'est tout. Alors je te dis qu'ils ne peuvent pas nous mettre la main dessus à partir de la bagnole, c'est impossible.

— Je le savais déjà, gronda Joe en clignant des yeux. Ah ! merde, j'aurais dû prendre mes lunettes de soleil.

Ils portaient tous les deux des lunettes noires. Tom se tourna vers Joe et lui fit observer qu'il les avait sur le nez. Joe porta la main à ses yeux.

— Ah ! merde. C'est vrai. Bon Dieu, il doit faire un sacré soleil, alors.

Il abaissa ses lunettes, regarda la route, et les remonta vivement.

— J'aurais dû en porter deux...

— Attends, interrompit Tom. Ils remettent ça.

Un autre reporter posait des questions au commissaire chargé de l'enquête. Il lui demanda :

— Avez-vous déjà des indices, des suspects ?

Les journalistes posent toujours cette question, et c'est bien la seule à laquelle on ne peut jamais répondre quand une enquête est en cours. Mais ils la posent quand même, et le porte-parole de la police doit répondre, trouver quelque chose à dire. Le commissaire déclara :

— Jusqu'ici, notre impression c'est que les coupables sont des gens de la maison. Ils savaient exactement ce qu'ils devaient emporter, des valeurs négociables aussi faciles à écouler que des billets de banque.

— Des titres au porteur, n'est-ce pas ?

— Oui. Ils l'ont fort bien expliqué à la secrétaire qu'ils ont envoyée dans la chambre forte pour qu'elle leur apporte le butin. Ils voulaient uniquement des titres au porteur, d'une valeur supérieure à vingt

mille dollars et inférieure à cent mille.

— Et c'est ce qu'ils ont obtenu, dit le reporter.

— Précisément. La somme totale se monte à près de douze millions.

— Que pensez-vous de l'uniforme porté par les voleurs ?

— C'est indiscutablement un déguisement.

— Ainsi, vous êtes certain que les bandits n'appartiennent pas à la police ?

— Absolument, déclara l'inspecteur.

Joe renifla.

— Cette connerie ! s'exclama-t-il. On aura du pot s'ils ne font pas passer tout le monde au retapissage, pour qu'Eastpoole nous examine tous.

— J'aimerais mieux pas, dit Tom.

— S'ils le font, j'espère que ce sera ce matin. En ce moment, je ne me reconnais pas moi-même.

— On a trop bu, hier soir. C'est idiot.

— Ouais. On devrait pas faire ça quand on doit aller au boulot le lendemain.

— On ne devrait jamais faire ça, affirma Tom. C'est le meilleur moyen de grossir.

Joe lui jeta un coup d'œil, puis il se tourna de nouveau vers la route.

— Parle pour toi, papa.

Tom n'eut pas la force de se fâcher.

— N'importe comment, d'ici un an nous n'aurons plus besoin de travailler. Plus jamais.

— Justement, dit Joe. Je voulais te parler de ça.

— De quoi donc ?

— Du temps qu'on va encore passer ici.

— Tu vas pas recommencer, non ! s'écria Tom.

— Un an, je trouve ça trop long, c'est tout, il peut se passer trop de choses. Tu feras ce que tu voudras, mais moi j'attendrai pas plus de six mois.

— On avait dit...

— Alors fais-moi un procès, interrompit sèchement Joe. Tom le regarda et pendant quelques secondes il s'abandonna à sa colère. Mais sa rage se dissipa soudain, et il se sentit de nouveau affreusement fatigué. Il haussa les épaules, détourna la tête et grommela :

— Fais comme tu veux, je m'en fous.

Ils roulèrent en silence pendant deux ou trois minutes, et puis Joe reprit :

— D'ailleurs, nous avons encore à penser à Vigano.

Tom regardait par sa portière ; il n'était plus en colère, il n'en

voulait plus à Joe, et même il était d'accord avec lui, six mois ça suffisait bien, encore qu'il n'eût jamais voulu l'admettre. Mais Vigano, c'était une autre histoire.

— C'est vrai, ça, murmura-t-il.

— Il va falloir lui téléphoner. Tu l'appelleras, hein ? tu le connais.

— Oui, bien sûr. C'est à moi qu'il a tout expliqué, comment entrer en rapport avec lui et tout.

— Quand est-ce que tu l'avertiras ? Cet après-midi ?

— Non. Pas aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Eh bien d'abord, j'ai tellement mal au crâne que j'ai les idées qui se brouillent. Et ensuite, nous devrions attendre un jour, ou deux, une semaine aussi bien. Histoire de laisser le coup s'écraser un peu. Avant d'agir.

— Je vois pas pourquoi !

— Écoute, rien ne presse, hein ?

Tom s'irritait de nouveau, ce qui aggravait sa migraine et cela accroissait sa mauvaise humeur.

— N'importe comment, ajouta-t-il, on va attendre six mois avant de bouger, alors qu'est-ce que ça peut foutre que j'appelle Vigano aujourd'hui ou dans quinze jours ?

— Bon, d'accord. Tu feras comme tu voudras.

— Je te dis, c'est pas la peine de se presser.

— Mais oui.

— Laisse-moi faire.

— Ça va, ça va, j'ai compris. Mettons que je n'aie rien dit.

— D'accord, gronda Tom. On fera comme ça.

Vigano

Vigano tournait lentement les pages d'un grand livre. Il était assis à la grande table de sa bibliothèque, chez lui, et il contemplait attentivement les photos, sur chaque page. Marty était assis à la même table, et feuilletait un deuxième album. Les autres étaient examinés à la table voisine, par tous ceux qui avaient vu le mec qui s'était présenté un mois plus tôt pour proposer de voler ce que désirait Vigano, pour une somme de deux millions de dollars.

Le messenger qui avait apporté ces livres de New York attendait dans sa voiture, devant la maison. Cet emprunt avait coûté très cher, et le messenger devait absolument les rapporter avant six heures du matin. Les livres contenaient la photo officielle de tous les officiers de police et de tous les agents de New York.

Pendant la journée, ces mêmes albums étaient examinés par les employés et les gardiens de l'agent de change victime du vol. Jusqu'à présent, d'après les renseignements que détenait Vigano, ils n'avaient encore reconnu personne.

Vigano non plus. Tous les visages commençaient à se confondre, les nez, les sourcils, les cheveux. Vigano était fatigué, agacé, il avait mal aux yeux, et il mourait d'envie d'envoyer dinguer tous ces livres d'un coup de pied à l'autre bout de la pièce.

Si seulement Marty n'avait pas perdu le fumier, le soir où il était venu ! Par la suite, il avait été facile de comprendre que l'affaire avait été un coup monté, que le flic en haut de l'escalier de la gare devait être le partenaire du premier type, mais sur le moment Marty n'avait eu aucune raison de le penser ; il n'avait d'ailleurs pas eu le temps de réfléchir. Il n'avait pas assisté à la conversation, non plus, il ne savait pas que le type qu'il était chargé de filer était peut-être un flic, et encore moins qu'il avait parlé d'un complice. Plus tard, quand ils avaient discuté, Vigano et lui, ils avaient compris ce qui s'était passé. Trop tard.

L'astuce était simple, comme le vol. Flics ou non, ces deux mecs étaient rapides, avisés, et ne devaient pas être sous-estimés.

Flics ou non. Toute la question était là, et c'était encore plus irritant de regarder toutes ces foutues photos en pensant que fort probablement le gars n'était pas du tout de la police. À quel moment était-il déguisé en flic et quand était-il un véritable policier ? Son complice et lui avaient commis le vol en uniforme ; alors, quand il s'était présenté à Vigano en se disant policier, est-ce que ce n'était pas aussi un déguisement ?

Toutes les gueules se ressemblaient. Vigano savait que l'examen de ces albums ne servait à rien, mais il était consciencieux. Il était prêt à les examiner tous. Marty aussi, et tous les autres. Ça ne donnerait rien, mais ils devaient le faire.

D'une façon ou d'une autre, Vigano était bien résolu à découvrir ces deux types. Flics ou non.

Tom

Parfois, quand nous sommes de service de nuit, nous faisons le tour du quartier dans notre Ford, Ed et moi, au lieu de rester plantés sur une chaise au commissariat pour attendre les appels. C'est pendant la nuit qu'il se commet le plus de crimes et de délits dans la rue et des fois c'est utile d'être tout de suite sur place ; souvent, quand un appel vient, nous sommes déjà là et nous pouvons nous en occuper plus vite, grâce aux instructions du dispatcher, que si nous avions nous-mêmes reçu le coup de téléphone du plaignant.

Alors c'était ce que nous faisions cette nuit-là, moi et Ed, vers une heure du matin. Près d'une semaine après le vol. Nous n'en avions plus reparlé, Joe et moi, depuis le jour de notre monumentale gueule de bois, et je n'avais pas encore téléphoné à Vigano. Je ne m'étais pas cherché de bonnes raisons pour ne pas le faire, j'avais simplement attendu.

Pendant trois ou quatre jours, le vol avait fait la une des journaux. On avait établi un rapport avec divers hold-up commis deux ans plus tôt dans des grands magasins de Détroit, par des types en tenue de policiers, mais apparemment c'était le seul indice qu'avaient les enquêteurs. Un mémorandum avait circulé dans tous les commissariats, demandant à tout le monde de réfléchir au jour du vol et d'essayer de se rappeler un incident insolite que nous aurions pu remarquer ce jour-là, concernant une voiture de patrouille ou un collègue. L'enquête au sein des forces de police se limita à cela, mais c'en fut quand même trop pour le BBP. Le Bureau de Bienfaisance de la Police, qui est bien rarement bienfaisant, fit un tel foin au sujet de ce mémorandum et de ses implications – comme si on pouvait imaginer que des policiers étaient capables d'un tel délit ! – que le préfet de police en personne donna une conférence de presse au cours de laquelle il s'excusa et déclara que cette note de service avait été « mal inspirée ». Ce fut la dernière fois que les journaux parlèrent du vol. Depuis deux jours au moins il n'en était plus du tout question à la télévision.

Je commençais à penser que nous nous étions fameusement débrouillés et que nous n'avions commis aucune erreur. Il nous suffisait maintenant de nous tenir peignards, de ne pas nous enivrer en public et de ne pas nous vanter de notre astuce, de ne pas cacher notre butin dans un endroit où quelqu'un risquerait de le découvrir, ni de dépenser notre argent à la grouille ou de quitter notre boulot pour mener une vie totalement différente. Toutes ces erreurs, nous les connaissions bien, nous les avons vu commettre. Mais jusqu'ici, tout allait bien pour nous.

Avant le vol, j'avais pensé que nous aurions eu beaucoup de mal à retourner ensuite au boulot, et que je ne pourrais jamais me refaire à la routine quotidienne en sachant que j'avais un million de dollars à l'ombre. Mais c'était curieux, il me semblait que j'aimais davantage mon travail. Le vol avait été comme des vacances. À vrai dire, je n'avais pas encore le million de dollars de Vigano, mais j'étais certain qu'il les allongerait et je ne me faisais pas de mouron. À part ce matin de la gueule de bois, j'avais été sincèrement heureux d'aller au travail, ravi de prendre mon service, depuis ce vol.

Je suppose que c'était un peu à cause de cette sensation de vacances ; ce vol avait représenté une telle cassure, dans notre routine, que celle-ci avait soudain pris un aspect neuf. Et puis aussi, pour la première fois de ma vie, je pouvais envisager avec joie la fin de cette routine. C'est-à-dire une fin différente de la mort ou de la retraite, deux perspectives qui ne m'avaient jamais beaucoup souri. À présent, la routine se terminait alors que j'étais encore assez jeune pour en profiter. Et assez riche pour jouir de ma liberté, bien plus riche que je

n'avais jamais espéré le devenir.

Qui ne serait pas heureux de travailler pendant six mois pour un salaire d'un million de dollars ?

Et puis il y a encore autre chose. Le temps qu'il fait, qu'on le veuille ou non, a son influence sur le crime. S'il fait trop chaud ou trop froid, s'il pleut trop ou s'il neige, un tas de crimes ne sont pas commis ; ceux qui les envisagent ou qui en sont capables restent chez eux et regardent la télévision. Cette dernière semaine avait été étouffante, et mes patrouilles paisibles et calmes.

J'avais mis à jour un tas de paperasseries. Je m'étais détendu. Même si je n'avais pas eu un million de dollars en vue, le travail de cette semaine-là ne m'aurait guère ennuyé.

Mais tout cela allait brusquement changer. Et ce fut un très petit détail qui transforma tout, une chose stupide, sans importance. Je ne comprendrai sans doute jamais pourquoi cet incident changea tant de choses dans ma tête, tout à coup.

C'était donc un soir où Ed et moi nous étions de service de nuit, et nous roulions tranquillement dans la Ford. Et puis vers une heure du matin notre radio signala que quelqu'un avait été attaqué dans Central Park. Nous n'étions pas très loin du parc, à ce moment, et Ed, qui conduisait, proposa d'y aller voir, encore que l'appel ne nous ait pas concernés. Nous l'avions simplement entendu à la radio de bord.

— D'accord, dis-je. Allons voir ce qui se passe.

Il n'y avait pas d'urgence, puisque nous n'étions pas l'équipe qui devait répondre à l'appel, alors nous roulions sans sirène ni phare clignotant ; nous nous garâmes près de l'entrée de la 87^e Rue, descendîmes de la voiture et entrâmes dans le parc, en dégrafant le rabat de nos étuis, pour avoir le pistolet à portée de la main.

Nous aperçûmes un groupe, sur la chaussée de l'allée, au pied d'un de ces vieux réverbères d'autrefois qui sont installés là. Un type était assis par terre et trois autres l'entouraient. Un de ceux-là était un agent en tenue, les deux autres des hommes en civil.

Quand nous approchâmes, je pus distinguer leurs traits. Je ne connaissais pas le flic, mais les deux autres étaient des inspecteurs de mon commissariat, qui s'appelaient Bert et Walter. Il s'adressaient au mec assis par terre.

Celui-là aussi, je le reconnus. Pas individuellement ; je veux dire que je le reconnus pour ce qu'il était, un homosexuel, jeune, svelte et délicat, en jean bleu pâle très moulant et maillot de corps en filet, chaussé de sandales blanches. C'était ce que nous appelons un dragueur, un de ces jeunes pédés qui font la retape dans les quartiers fréquentés par les homosexuels. Il leur arrive souvent de se faire casser la gueule, et parfois ils se font égorger. De plus, ils sont presque tous vérolés. Franchement, j'avoue ne pas bien comprendre ce genre

d'existence.

Pour le moment, celui-là était si terrifié qu'il tremblait des pieds à la tête. Et il paraissait si fragile qu'on avait l'impression qu'il allait rompre tous ses os en grelottant comme ça.

Quand nous arrivâmes assez près pour entendre les voix, c'était le gosse assis par terre qui parlait. Il avait du mal à s'exprimer ; sa voix chevrotait et sa gorge se nouait. Et tandis qu'il s'efforçait de parler, il agitait les mains tout autour de lui. J'ai un peu honte de dire qu'elles voletaient comme des papillons, mais c'est bien l'impression que j'avais.

— Je ne sais pas pourquoi il a fait ça, disait-il. Il n'y avait aucune raison, nous étions simplement... Il n'avait pas de raison de faire ça ; tout allait bien, et puis...

Il se tut, et laissa ses petites mains dansantes achever l'histoire.

Walter, un des inspecteurs, préférait les mots aux mains. Il grogna, d'une voix totalement dépourvue de compassion :

— Ouais ? Et alors quoi ?

Le garçon porta ses mains à sa gorge.

— Il s'est mis à m'étrangler.

Il levait la figure vers nous, dans la lumière crue du réverbère, qui en effaçait toute couleur, si bien qu'il ne restait plus qu'une bouche grimaçante et deux yeux immenses. Avec cette gueule-là, et ces mains qui s'agitaient gracieusement, il me rappela brusquement des mimes que j'avais vus à la télé. Tout le monde a vu ce genre de numéro ; ils se couvrent la figure d'un maquillage blanc, ils portent un collant noir et des gants blancs, et ils font semblant de s'embrasser, ou d'être en avion ou de préparer un cocktail. Celui-là semblait mimer la terreur.

Sauf qu'il parlait. Les mains toujours à la gorge, il gémit :

— Il m'a étranglé. Il hurlait des choses abominables, terribles, et il serrait, il serrait...

Ses mains frémissaient sur son cou. Walter, pas compatissant du tout, demanda :

— Qu'est-ce qu'il disait ?

Les mains expressives retombèrent.

— Oh ! non, je vous en prie ! Des choses horribles. Je ne veux même pas m'en souvenir !

Bert, le collègue de Walter, rigolait un peu en entendant tout ça, et il finit par intervenir.

— Que faisiez-vous, juste avant d'être assailli ?

L'agitation du jeune homme se calma soudain et il devint évasif. Il s'inquiétait sans doute tout autant de sa situation actuelle que de son passé. Il fit un geste vague, se détourna, cligna des yeux, baissa la tête, haussa légèrement les épaules et marmonna :

— Eh bien... Nous causions, simplement et...

Sur quoi il releva la tête, l'expression tragique comme l'héroïne d'un mélodrame du cinéma muet, et conclut :

— Nous nous entendions très bien, il n'avait aucune raison, aucune.

— Vous causiez, dit Bert en penchant la tête de côté. Là-bas dans les buissons à deux heures du matin ?

Le garçon joignit les mains.

— Mais il n'avait aucune raison de m'étrangler ! Je me demandai pourquoi il me rappelait tant de choses silencieuses, les mimes et le cinéma muet, alors qu'il ne cessait de parler. Mais aussi, puisque personne ne l'écoutait, il aurait très bien pu se taire. Il avait cru trouver un ami, et il avait été trahi et il nous mimait sa douleur. Mais nous avons tous vu ça trop souvent, et nous avons d'autres mots pour le décrire. Tout ce que Walter et Bert entendaient – et tout ce que j'aurais entendu si c'était moi qui avait dû rédiger le rapport – c'étaient les faits.

— Vous pouvez nous donner son signalement ? demanda Walter.

Le petit gars réfléchit, assis par terre au milieu du cercle que nous formions. Il commença par hésiter, bredouilla, et finit par déclarer, comme s'il était tout fier de s'en être souvenu et s'il espérait une médaille :

— Il avait un tatouage !

— Un tatouage ? fit Ed et le ton incrédule faillit me faire éclater de rire.

Je regardai Ed, je vis qu'il rigolait. Il considérait ce pauvre petit mec, et il se marrait. Je me dis qu'Ed était un brave gars, gentil et tout, un type très chouette, alors qu'est-ce qu'il avait donc à rigoler d'un pauvre paumé qui avait été trahi et humilié et à moitié étranglé par un autre salaud ?

Et moi aussi j'étais là comme un badaud, j'étais un des cinq flics debout autour de lui, venus là pour faire notre devoir et le protéger.

Je fis un pas en arrière, comme pour sortir du cercle. Je ne comprenais pas très bien ce qui m'arrivait, mais c'était une espèce d'impression, le sentiment que je ne voulais pas prendre part à tout ça.

Le type assis par terre décrivait le tatouage.

— C'était sur son avant-bras. Euh... son avant-bras gauche, voyez ? dit-il en montrant son propre bras. C'était en forme de torpille.

Walter éclata de rire et le mec lui fit une moue boudeuse. Il se remettait de sa frayeur et retrouvait automatiquement ses petites mines et ses manières de pédoque.

Dieu ne l'avait pas créé comme ça. Et aucun de nous, nous ne sommes plus comme le bon Dieu nous a créés.

Je me souvins de ce hippy, qui parlait de ce que la ville fait aux gens, et que personne ni aucun de nous n'avait commencé comme ça.

— Et son nom ? disait Bert. Il vous a dit son nom, un nom quelconque, avant que vous filiez dans les buissons avec lui ?

Le type leva les yeux, et joignit ses deux mains sur ses genoux. Je vous jure, il ressemblait à Lillian Gish.

D'une petite voix nostalgique, en se souvenant que ce fumier lui avait plu, il murmura :

— Il m'a dit qu'il s'appelait Jim.

Je fis un nouveau pas en arrière, et je levai la tête vers le ciel. C'était une de ces nuits de New York si rares, où l'on peut distinguer quelques étoiles.

Joe

Depuis que nous avons fait le coup, j'étais à cran. Tom, lui, avait gardé sa bonne humeur, il se baladait tout content, l'esprit à l'aise, mais moi, la plupart du temps, j'avais envie de casser la gueule à quelqu'un.

Tout aurait été différent si nous avions eu le fric dans les mains. Même si nous n'avions que les titres, quelque chose que nous pouvions vendre, et toucher, et regarder en sachant que c'était le résultat de notre labeur. Mais qu'est-ce que nous avons ? Un sac en plastique bleu plein de vent.

Je ne discute pas. Nous avons décidé de faire comme ça, et j'avais été d'accord. Comme disait Tom, la Mafia ne va pas balancer deux millions de dollars si elle n'y est pas absolument forcée, alors nous pouvions être bien certains qu'au moment de faire l'échange, ces gars-là essaieraient de nous doubler. Et comme ils savaient déjà que c'était une opération unique, que nous ne leur servirions plus à rien, non seulement ils nous doubleraient mais il y avait de fortes chances qu'ils nous tuent aussi.

Pourquoi pas ? Nous étions les seuls à établir un rapport entre le vol et le gang, les seuls à connaître toute l'histoire. En nous descendant, non seulement ils économiseraient deux briques, mais encore ils se protégeraient d'une implication, au cas où la police nous arrêterait.

Alors ils chercheraient à nous doubler, et à nous tuer. Nous le savions avant de commencer, avant de faire le coup. Mais nous étions ceux qui décideraient de la méthode d'échange. Et pour nous amener au rendez-vous il faudrait qu'ils aboulent le fric, qu'ils nous montrent les deux millions, que nous puissions les regarder et les palper. Parce que nous mettrions cette condition, voir le fric avant de leur donner les titres.

Ils s'y attendaient sûrement. Ils s'attendraient que nous soyons prudents avec eux, parce qu'ils penseraient que nous aurions peur.

Mais la chose à laquelle ils ne pouvaient pas s'attendre, c'était que nous les doublions, nous.

Comme disait Tom, l'argent c'est pas seulement des billets de banque, c'est aussi des cartes de crédit, des comptes ouverts dans les magasins, et tout un tas de trucs comme ça. Des titres. Tout ce qui représente de l'argent, dans votre idée.

Vous savez ce que nous avons volé chez Parker, Eastpoole et compagnie ? Une idée, *l'idée* de dix millions de dollars. Et c'était ça que nous allions vendre à Vigano. Son journal et son poste de télévision lui diraient que nous avons fait le coup. Il n'aurait aucune raison de supposer que nous n'avions plus les titres. Alors quand le moment viendrait de faire l'échange il enverrait du bon fric, et tout ce qu'il nous faudrait, ce serait un bon plan et un pot du diable.

Notez que du pot, il nous en faudrait de toute façon. Qu'on les double ou non avec les titres, ça ne changerait rien, ils allaient chercher à nous faire une entourloupe et à nous tuer, que nous rappliquions avec dix millions de dollars de titres au porteur ou avec deux dollars de vieux journaux. Que nous les arnaquions ou non, c'était du pareil au même. Et quand nous avons fait le coup, c'était plus facile de ne pas emporter les titres, de les détruire. Ce que nous avons fait. J'avais compris l'astuce, et j'avais été d'accord.

Mais ça ne changeait rien au fait que j'aurais quand même aimé avoir quelque chose dans les mains, pour prouver que j'avais accompli un truc. Et comme je n'avais rien, j'étais d'une humeur massacranche.

Par exemple. Quand j'étais de service, je ne loupais personne. Je distribuais des contredanses à droite et à gauche, je collais des amendes aux commerçants parce que le trottoir était sale, je m'en prenais aux livreurs qui embouteillaient une rue et je ne ratais même pas les mecs qui traversaient en dehors des clous. Mauvais, j'étais. Je vous jure.

Paul était sorti de l'hôpital, heureusement pour lui, mais il n'avait pas encore repris son service. Il allait se taper deux mois de convalescence, bien peinard à la maison, le sacré veinard. En attendant, je devais toujours me contenter de Lou.

Lou, c'était pas le mauvais cheval, mais son problème c'était l'excès de zèle. Par exemple, Paul aurait su comment me calmer, quand je m'appliquais à flanquer des biscuits à toute la population du quartier. Tandis que Lou, il trouvait ça très bien ; j'étais dur, peut-être, mais je faisais mon boulot de flic. Et il m'imitait, il devenait presque aussi salaud que moi, encore que personne ne puisse battre mon coup le plus fumant quand j'avais dressé contravention à une femme enceinte pour entrave à la circulation sur les trottoirs avec sa voiture d'enfant. C'était un de ces records qui vous font remporter la coupe.

Pour expliquer la mentalité de Lou, il faut que je raconte la nuit, dix ou douze jours après le vol quand nous avons vraiment bousillé notre bagnole. Ce que je trouvai déjà plutôt ironique.

En pleine nuit, nous avions avisé deux types qui sortaient d'une bijouterie, à Broadway. Nous leur avons crié de s'arrêter, sur quoi ils ont sauté dans une grosse Buick garée devant la boutique et ils ont démarré sur les chapeaux de roue. Ce soir-là, je tenais le volant, et je parvins à les suivre mais avec notre foutu tacot il n'était pas question de les rattraper. Huit mois plus tôt j'avais commencé à envoyer des rapports pour une voiture neuve et on ne m'avait jamais répondu.

Pendant ce temps, Lou parlait à la radio. Mais à une heure pareille, tout le monde avait déjà ses problèmes, ou bien les collègues se piquaient le nez quelque part.

La Buick fonça dans Broadway, et moi je suivais à cent mètres. J'avais actionné la sirène et le phare clignotant, surtout pour avertir les conducteurs devant nous et empêcher le con de la Buick de tuer quelqu'un en brûlant un feu rouge. Naturellement, à quatre heures du matin, il n'y avait guère de circulation.

Il conduisait bien, je dois le reconnaître. Ses feux rouges ne s'allumèrent qu'au dernier moment quand il tourna brusquement à droite, dans une rue transversale. Les deux roues de gauche quittèrent le sol quand il prit son virage mais il ne perdit pas le contrôle de sa voiture, et le temps que j'arrive au croisement il s'était redressé et se magnait le cul, il avait déjà franchi la Huitième Avenue et fonçait le long d'une voie étroite avec des bagnoles garées des deux côtés qui laissaient tout juste la place pour que deux voitures se croisent.

— Bon Dieu ! cria Lou. On va le perdre !

Merde, papa, pensai-je, t'en pincas salement, mais j'étais bien trop occupé à conduire pour faire une réflexion tout haut.

Le feu était au vert, à la Neuvième Avenue, encore que ça ne change pas grand-chose. Nous passâmes tous les deux à fond de train ; il ne s'échappait pas, mais moi je ne le rattrapais pas non plus. Ce qu'il aurait fallu, c'était une autre voiture devant lui pour le ralentir avant qu'un accident arrive.

Entre la Neuvième et la Dixième, la rue était bordée de vieux immeubles en brique, avec des boutiques au rez-de-chaussée, mais plus loin, entre la Dixième et la Onzième, il n'y avait que des entrepôts, avec des camions garés des deux côtés. Et c'est pareil entre la Onzième et la Douzième, et ensuite, si on veut aller plus loin il faut trouver un bateau. Parce que c'est l'Hudson qui coule là, et on doit tourner à droite ou à gauche.

Dans cette voie étroite, il était moins à son aise que moi, avec ces voitures en stationnement qui prenaient toute la place, et il le fut encore moins après avoir croisé la Dixième Avenue et qu'il dut filer encore de gros camions. Les poids-lourds occupent bien plus de place que des voitures de tourisme. La chaussée se rétrécit et je voyais que le mec à la Buick n'aimait pas ça. Encore trois ou quatre kilomètres

d'une rue de ce genre et j'aurais pu le rattraper. Mais voilà qu'au croisement de la Onzième Avenue il faillit se taper un taxi.

Le feu était rouge. D'énormes camions étaient garés de chaque côté, jusqu'au coin de la rue ; ils la transformaient en tunnel sans visibilité. Et sans doute tous ces véhicules étouffaient le son de ma sirène, qui ne pouvait guère être entendue de la Onzième Avenue.

Et là, il y avait quelqu'un ; un taxi qui roulait à vide, qui rentrait à son garage après s'être tapé huit à dix heures d'embouteillages dans le centre. Autrement dit, un chauffeur fatigué. Et, à sa connaissance, tout seul dans ce quartier. Et avec un feu vert pour lui.

Il s'engagea dans le carrefour en même temps que la Buick. Et il eut un sacré coup de pot que le bon Dieu lui ait donné des réflexes rapides, parce qu'il se mit pratiquement debout sur son frein, des deux pieds, et dut probablement lancer une ancre de la poupe pour faire bon poids. La Buick vira sur la droite, racla au passage le pare-chocs avant du taxi, dérapa vers la gauche et continua son chemin vers la Douzième Avenue.

Et moi j'étais là, à cent mètres derrière. Le mec du taxi avait dû se dire que le premier était un dingue mais moi j'avais mon phare rouge clignotant et même s'il avait toutes ses vitres fermées et un climatiseur en marche et ne pouvait pas entendre la sirène, il voyait bien que j'étais un flic. Et, deux fois de suite, il fit exactement ce qu'il fallait.

Parce qu'il n'avait pas réussi à s'arrêter complètement avant que la Buick lui file sous le nez. En fait, le capot du taxi était encore collé au sol comme le museau d'un cochon qui cherche des truffes, et le véhicule avançait toujours. Ce qui l'amenait directement sur mon passage.

— Arrête ! hurla Lou.

Comme si j'avais pu m'arrêter ! Il faut une sacrée distance pour s'arrêter, des dizaines et des dizaines de mètres, et le seul moment où vous pouvez vraiment vous arrêter pile, c'est quand vous marchez à pied.

D'ailleurs, pendant ce temps-là, le brave taxi était sauvé pour la deuxième fois par des réflexes au poil. Dès que la Buick eut filé devant lui, il ramena son ancre, fit passer ses deux pieds de la pédale du frein sur l'accélérateur, appuya de toutes ses forces et arracha du carrefour sa foutue bagnole jaune.

Je dus braquer à gauche pour rater son cul, tout comme la Buick avait dû virer à droite pour éviter le capot. Mais je passai sans mal, sans ôter mon pied de l'accélérateur et je fonçai dans la rue en pleine forme.

En bien meilleur état que la Buick. Le mec avait dû être complètement dépanné par sa rencontre avec le taxi. Il s'engagea dans la rue de traviole, arrivant par la droite après avoir contourné le taxi,

et il ne se redressa pas à temps. Il érafla un camion sur sa gauche, rebondit vers la droite et s'envoya contre un autre gros cul. Il avait l'air d'un ivrogne dans un couloir qui rebondit d'un mur à l'autre.

Tous ces dérapages, les efforts qu'il faisait pour maîtriser sa voiture, le ralentirent. Il repartit vers la gauche et cette fois son pare-chocs ou son aile avant ou je ne sais quoi dut s'accrocher pendant une seconde sous la cabine d'un camion parce que brusquement la Buick fit presque un tête-à-queue et s'arrêta pile en travers de la chaussée, l'avant contre le camion de droite, l'arrière contre celui de gauche. Le conducteur était de notre côté et je vis sa figure blême dans le faisceau de mes phares.

Je freinai à mort, dès que je vis ce que faisait la Buick, et la voiture de patrouille poussa un cri, colla son nez par terre et je me battis avec le volant pour contrôler le dérapage.

La portière droite de la Buick, celle qui était de l'autre côté, s'était ouverte dès que la bagnole s'était arrêtée, et un mec en avait jailli. Et maintenant il posait sur le toit de la voiture un truc qui avait l'air d'un bâton noir, et le pointait vers nous. C'est-à-dire que la chose eut l'air d'un bâton, jusqu'au moment où son extrémité explosa ; une flamme en sortit, aussitôt une dizaine de petits trous apparurent dans notre pare-brise.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? cria Lou.

— Un canon scié !

Je me battais toujours pour contrôler le dérapage, la voiture de patrouille refusait de s'immobiliser et je priais le bon Dieu pour qu'elle s'arrête enfin et que je puisse baisser la tête. Et finalement, finalement elle s'arrêta, à cinq mètres de la Buick, pas plus.

J'abaissai la manette pour faire taire la sirène, ouvris ma portière et allongeai le cou. La figure du conducteur de la Buick avait disparu, et le bâton noir aussi. J'entendis des pas précipités sur la chaussée, qui s'éloignaient.

Comme je m'extirpais de la voiture, Lou bondit de son côté et s'élança vers la Buick. Je me mis à hurler :

— Hé ! Qu'est-ce que tu fous ? T'es pas dingue ?

Il se retourna, et me vit debout derrière la portière ouverte qui pourrait me servir de bouclier si ces fumiers remettaient ça avec leur canon scié. Lou s'arrêta de galoper et mit un genou à terre, son pistolet braqué droit devant lui mais la tête toujours tournée vers moi. Il avait l'air ahuri, perplexe.

— Mais je les poursuis. Est-ce que nous ne...

— Dans ce noir ? Contre un canon scié ? Ils vont te mettre en l'air !

Il se redressa, lentement, mais ne revint pas vers moi.

— On va les perdre, protesta-t-il.

— On les a déjà perdus, répliquai-je, en me disant que je n'aurais

jamais eu besoin d'expliquer ça à Paul. Allez, reviens, on va les signaler.

Je n'entendais plus les pas. Ces deux mecs avaient filé pour de bon, et c'était aussi bien. Je fis le tour de la voiture, et allai examiner l'avant. Très peu de plombs avaient atteint le pare-brise, alors où était le reste ?

Dans le radiateur, comme je m'en étais douté. L'eau rougie par l'anti-gel coulait de mille trous. Et les phares étaient en bouillie. Un peu plus haut, me dis-je, et ma tête aurait cette allure-là.

À cet instant précis, je compris que Tom devait cesser de tergiverser avec Vigano. Il fallait qu'il téléphone, nous devions prendre nos dispositions et obtenir le fric, et nous devions en finir sans tarder. Je voulais bien attendre encore six mois avant d'embarquer ma famille et de filer vers le Saskatchewan, mais bon Dieu, je voulais *voir* ce que j'avais accompli. Je voulais avoir cet argent dans la main, le toucher.

Lou m'avait rejoint. Je lui dis :

— Ils ont bousillé le radiateur. Quand tu appelleras le commissariat, dis-leur que nous avons besoin d'un moyen de transport.

— D'accord.

Je contemplai le radiateur, en songeant à ce que j'allais dire à Tom.

Et en me disant aussi qu'après ce coup-là, eh bien, ils seraient forcés de nous refiler une voiture neuve.

15.

La journée était accablante. En ville, la chaleur devait être lourde et humide, mais heureusement ils avaient congé tous les deux, et ils pouvaient passer l'après-midi sur des chaises longues dans le jardin de Tom, à côté du barbecue, et boire de la bière et se faire bronzer ou regarder les sports sur le Sony portatif que Mary lui avait offert pour Noël.

Tom ne pensait à rien, sinon à la chaleur, et à la chance qu'il avait de ne pas travailler, et il se disait aussi qu'il supprimerait peut-être la bière et se mettrait au régime dès qu'il ferait moins chaud, mais Joe, depuis l'incident de la Buick et du canon scié, ne cessait de se demander comment il pourrait aborder Tom au sujet de Vigano, et il commençait à penser que le seul moyen de le faire était d'y aller bille en tête, sans tourner autour du pot.

La partie de rugby était passablement ennuyeuse. Cincinnati avait marqué six essais, n'en avait transformé aucun, et depuis personne n'avait rien fait. À présent, le ballon partait en touche à tout bout de champ, et Joe en profita pour se tourner vers Tom.

— Écoute voir...

— Hein ?

— Quand est-ce que tu vas téléphoner au mec de la Mafia ?

Tom, à moitié assoupi, regarda la remise en jeu.

— Bientôt, marmonna-t-il.

— Ça fait quinze jours. Enfin tout de même !

Tom fronça les sourcils et ne répondit pas.

— Qu'est-ce qui se passe, Tom ? insista Joe.

Tom fit une grimace, plissa le front, haussa les épaules, gesticula avec sa boîte de bière ; il fit tout sauf répondre, sauf croiser le regard de Joe.

— Écoute, Tom. On est dans ce coup ensemble, non ? Alors qu'est-ce que t'attends ? Où est le problème ?

Tom tourna la tête et considéra sombrement le barbecue. On aurait dit qu'il avait mal aux dents. Finalement il avoua, d'une voix si basse que Joe l'entendit à peine :

— Avant-hier je suis entré dans une cabine téléphonique.

— Fantastique ! Et dans trois jours tu glisseras le jeton dans la fente ?

Tom rit malgré lui. Il regarda Joe, et fut étonné du soulagement qu'il éprouvait en disant tout.

— Oui. Peut-être.

— Tu vas me dire ce qui se passe ?

— Je ne sais pas, c'est comme... Enfin... Tu sais ? Nous avons déjà réussi notre coup. Alors nous ne devrions peut-être pas forcer la chance.

— Nous avons réussi quoi ? Jusqu'à présent nous n'avons que du vent !

Tom secoua vigoureusement la tête. Il s'en voulait, il était furieux, et ne le cachait plus.

— La vérité, tu veux que je te dise ? C'est que j'ai peur de ce fumier de Vigano.

— Tom. Le vol m'a fait peur. J'avais presque la courante quand nous sommes allés faire ce coup-là, mais nous avons réussi. Ça a marché, comme nous l'avions pensé.

— Vigano est plus costaud.

Joe haussa un sourcil.

— Plus que nous ?

— Plus qu'un agent de change. Écoute, Joe, nous envisageons de les arnaquer de deux millions de dollars. Tu te figures que ça va être facile, avec des types comme eux ?

— Non. Mais l'autre truc n'était pas facile non plus. Alors je dis que nous pouvons réussir.

— C'est bien simple, dit Tom. Je n'ai pas trouvé de bon moyen. C'est facile de dire que nous trouverons un bon système pour les obliger à apporter le fric et à nous le montrer et tout, mais veux-tu me dire où est le système ?

— Y en a un. Y en a sûrement un. Enfin quoi ! Est-ce que nous n'avons pas volé dix millions de dollars ? Alors nous ne sommes pas cons ! Si nous sommes capables de monter un coup comme ça, c'est bien le diable si nous ne trouvons pas un système.

— Comment ?

Le front de Joe se plissa. Il s'efforçait de réfléchir. Il regarda la télévision, et c'était la mi-temps et un comédien déguisé en cow-boy faisait la publicité pour des lames de rasoir.

— Déguisés en flics, marmonna-t-il.

— On a déjà fait le coup.

— Et on pourrait pas recommencer ? répliqua Joe en rigolant. De la même façon, en utilisant l'équipement et tout, comme la dernière fois.

— Mais comment ? Pour faire quoi ?

Joe hocha la tête, très fier de lui.

— On trouvera bien. J'en suis sûr. Si nous discutons tous les deux, nous finirons bien par trouver un moyen.

Et vers la fin de l'après-midi, ils le trouvèrent.

16.

Ils avaient quitté leur service à quatre heures de l'après-midi. Joe avait sa Plymouth, ce jour-là, et ils traversèrent Central Park, à la 86^e Rue, et se dirigèrent vers Yorkville, où ils s'arrêtèrent devant une cabine téléphonique. Tom y entra, forma le numéro que Vigano lui avait donné et demanda Arthur, en disant qu'il s'appelait monsieur Kopp. Une voix grasseyante lui dit qu'Arthur n'était pas là mais qu'il ne tarderait pas, et demanda s'il pourrait rappeler M. Kopp. Tom donna le numéro de la cabine et raccrocha.

Et vingt minutes s'écoulèrent. La journée avait été étouffante et la soirée promettait d'être aussi chaude. Ils avaient tous les deux envie de rentrer chez eux, de se déshabiller et de prendre une douche. Tom s'adossa à la porte de la cabine et Joe s'assit sur une des ailes de la Plymouth, et ils attendirent, et les vingt minutes passèrent aussi lentement que l'herbe pousse.

Finalement, Tom consulta sa montre pour la quinzième fois et déclara :

— Nous devrions peut-être...

— Non. Il m'a dit que s'il ne rappelait pas dans un quart d'heure je devrais remettre ça plus tard. Nous avons attendu vingt minutes, et ça suffit.

Joe n'était pas d'accord, parce qu'il n'avait guère envie de remonter de nouveau Tom pour le forcer à téléphoner, mais il ne discuta pas.

— Bon. T'as sans doute raison. On va filer.

Ils avaient beau avoir un plan, à présent. Tom n'avait pas eu tellement envie de parler à Vigano.

— On file, déclara-t-il et à ce moment le téléphone sonna.

Ils se regardèrent tous les deux. Ils avaient sursauté, ce qui avait surpris Joe qui croyait savoir se maîtriser.

— Allez, vas-y, dit-il.

Tom hésita, puis il rentra dans la cabine au moment où la deuxième sonnerie retentissait. Il décrocha.

— Monsieur Kopp ?

Tom reconnut tout de suite la voix de Vigano.

— Oui, c'est moi. Et vous êtes monsieur...

— C'est Arthur, interrompit vivement Vigano.

— Oui, bien sûr. Arthur.

— J'espérais avoir de vos nouvelles il y a déjà quinze jours.

Tom sentait peser sur lui le regard de Joe, à travers les vitres de la cabine. Il sourit, un peu penaud

— Ma foi, nous avons dû tout organiser.

— Vous voulez que je vous dise où vous pourrez apporter la marchandise ?

— Pas question, dit Tom. C'est nous qui vous dirons où.

— Peu importe. Expliquez-moi ce que vous voulez.

Tom aspira profondément. Encore une fois, il arrivait au point de non-retour.

— Chez Macy, on vend un panier à pique-nique. Il doit coûter dans les dix-huit dollars. C'est le seul qu'ils ont à ce prix.

— D'accord.

— Mardi après-midi, reprit Tom. À trois heures, pas plus de quatre personnes, deux hommes et deux femmes, peuvent aller à Central Park avec un de ces paniers, en entrant par la grille de la 85^e Rue. Une fois dans le parc ils tourneront à droite, ils descendront jusqu'au croisement où il y a un feu de signalisation, et ils s'installeront sur une pelouse. Avant quatre heures moi ou mon collègue nous viendrons pour faire l'échange. Nous serons en uniforme.

— Vous apporterez un autre panier ? demanda Vigano.

— Précisément.

— Vous ne trouvez pas que c'est un lieu trop public ?

Tom regarda le téléphone, en riant.

— C'est bien ce que nous voulons, répliqua-t-il.

— C'est vous que ça regarde, grogna Vigano.

— La marchandise que vous aurez dans votre panier, reprit Tom, ne devra pas avoir de numéros qui se suivent, elle ne devra pas être marquée ni de fabrication artisanale.

Cela fit rire Vigano.

— Vous croyez que nous allons vous refiler de la fausse mornifle ?

— Non, mais vous pourriez essayer.

Vigano reprit son sérieux, et quand il répondit sa voix paraissait vexée ; comme si on l'avait insulté.

— Nous examinerons toute la marchandise avant de faire l'échange.

— Ça nous va très bien, assura Tom.

— C'est un plaisir de faire des affaires avec vous, dit Vigano.

— Avec vous aussi j'espère, murmura Tom, mais Vigano avait déjà raccroché.

Vigano

Vigano dormit pendant presque tout le vol. Il avait la chance de pouvoir dormir en avion, et pour cette raison il s'efforçait de voyager le plus possible la nuit. Autrement, on perdait vraiment trop de temps en allant d'un lieu à un autre.

Il voyageait à bord d'un jet Lear, un appareil du type « hommes d'affaires » appartenant à une société appelée la K.L., dont la fonction

était de faire marcher la flottille de six avions mise à la disposition de Vigano et de certains associés. La société louait aussi des hangars, à Miami, Las Vegas et dans deux autres villes, et, de plus, elle possédait des terrains et des immeubles aux Antilles. Elle avait été financée quelques années plus tôt par un lancement d'actions qui avaient été achetées par diverses personnalités du gang. Son capital était représenté par les avions et les terrains des îles, mais ses frais étaient élevés et elle n'avait jamais fait de bénéfices ; par conséquent elle ne payait pas d'impôt et ne donnait pas de dividendes.

L'avion était confortable mais pas luxueux. Il y avait huit places ; les fauteuils étaient semblables à ceux que l'on trouve en première classe sur les avions de ligne, mais ils étaient installés face à face, ceux de l'avant tournés vers l'arrière, et il y avait beaucoup plus de place pour étendre ses jambes. Derrière les sièges il y avait une cloison, qui séparait la cabine proprement dite d'une véritable salle à manger, avec une longue table ovale à huit couverts. Ensuite on trouvait des lavabos et une petite cuisine, et enfin une chambre à deux lits. C'était là que Vigano voyageait, dormant sur un des lits pendant que ses gardes du corps étaient assis à l'avant et plaisantaient avec l'hôtesse, une fille qui avait été danseuse avant d'être obligée de subir une opération à la hanche. C'était une beauté et ses anciens patrons lui avaient fait une jolie rente.

L'hôtesse revint finalement vers l'arrière et frappa à la porte de la chambre.

— Monsieur Vigano ?

Il se réveilla immédiatement. Il ouvrit les yeux mais ne bougea pas. Il était couché sur le côté droit, et son regard fit le tour de la cabine, jusqu'à ce qu'il finisse par s'orienter. Il avait laissé une veilleuse allumée au-dessus de la porte, et sa lumière lui montrait l'autre lit, la paroi incurvée de l'avion, et les deux hublots ovales qui ne donnaient que sur la nuit noire.

En avion. Pour aller voir Bandell au sujet du vol de Wall Street. Bien. Vigano se redressa.

— Entrez !

— Nous allons atterrir dans cinq minutes, dit l'hôtesse sans ouvrir la porte.

Naturellement. Sinon elle ne l'aurait pas réveillé.

— Merci, dit-il, puis il allongea le bras pour prendre son pantalon sur le lit voisin.

Il s'était mis en caleçon pour dormir, et il s'habilla rapidement ; il ouvrit son attaché-case, et dans le petit compartiment séparé il prit sa brosse à dents et son dentifrice. Il les prit dans une main, sa cravate dans l'autre, et sortit pour aller aux lavabos. L'hôtesse s'affairait dans la cuisine. Elle lui sourit.

— Vous prendrez du café, monsieur Vigano ?

— Certainement.

Il ne s'attarda pas longtemps dans les lavabos. Sa toilette faite, il reprit son attaché-case et alla vers l'avant, pour boire son café et assister à l'atterrissage. Ses gardes du corps étaient assis à droite, l'un en face de l'autre, aussi s'installa-t-il dans la travée gauche, contre le hublot. Les porte-flingue s'appelaient Andy et Mike, et Vigano ne les considérait jamais comme des gardes du corps. Le mot lui-même lui faisait horreur. Ils n'étaient que deux jeunes garçons avec qui il voyageait. Ils avaient chacun un attaché-case, ils étaient relativement présentables, dans le genre dur, et ils voyageaient avec lui parce que c'était comme ça.

Vigano but son café en regardant par le hublot les lumières de la ville. On pouvait toujours reconnaître les villes de vacances à la profusion du néon. Si on survolait Cleveland, par exemple, on ne voyait pratiquement pas de néon.

Andy se tourna en riant vers son patron.

— Dites, monsieur Vigano, c'est un peu con de venir ici en été. On devrait se taper la saison d'hiver.

Vigano lui sourit. Il aimait bien ses deux lascars.

— Je tâcherai de m'arranger un jour, dit-il.

L'atterrissage fut parfait. L'appareil roula doucement sur la piste, dépassa l'aérogare et s'arrêta près des hangars privés. Une limousine noire apparut. Vigano et ses deux compagnons prirent leurs attachés-cases, remercièrent l'hôtesse, félicitèrent le pilote pour son vol sans incidents, et sortirent dans la chaleur accablante.

— Bon Dieu, s'exclama Andy. Je me demande comment c'est dans la journée !

— Pire, répliqua Vigano.

La chaleur tombait sur sa peau comme une couverture de laine. À côté de ça, le New Jersey c'était le pôle Nord.

Ils montèrent rapidement dans la limousine, où il faisait délicieusement frais et sec. Le chauffeur ferma la portière, se glissa au volant et les conduisit à leur hôtel. Il n'était pas loin de quatre heures du matin, les rues étaient désertes ; même dans les villes consacrées à la rigolade les gens doivent dormir tôt ou tard.

Ils souffrirent encore de la chaleur quand ils quittèrent la voiture pour entrer dans l'hôtel par une petite porte de service. Ils furent également filmés, encore que ça n'avait guère d'importance, par une équipe d'agents fédéraux cachés dans un camion de boulanger garé en face. C'était une pellicule infrarouge et les visages étaient flous mais ils savaient déjà qui ils filmaient, donc il n'y aurait pas de problèmes d'identification. Ce bout de film irait éventuellement rejoindre celui qui avait été pris dans la soirée devant la maison de Vigano dans le

New Jersey, et les deux autres séquences apporteraient la preuve que ce jour-là Anthony Vigano était allé voir Joseph Bandell. Ce fait n'intéresserait personne mais il aurait été établi, et enregistré, et le film classé dans les archives, ce qui coûterait au gouvernement la somme de quarante-deux mille dollars.

Vigano et ses gardes du corps prirent l'ascenseur, jusqu'au vingtième étage, et longèrent le couloir jusqu'à l'appartement de Bandell, tout au fond. Ils entrèrent, et trouvèrent Bandell entouré de ses conseillers.

— Salut, Tony, dit-il.

— Salut, Joe.

Ils consacrèrent quelques minutes aux aménités d'usage, annoncèrent ce qu'ils voulaient boire et se demandèrent mutuellement des nouvelles de leur femme, et firent les présentations nécessaires ; un des assistants de Bandell, un nommé Stello, était un nouveau, fraîchement arrivé de Los Angeles. Tout le monde se serra la main et bavarda aimablement.

Bandell était un homme d'une soixantaine d'années, petit, trapu et grisonnant, en costume sombre et cravate sobre. Ses trois séides, âgés de trente à quarante ans, avaient le teint bronzé et portaient des vêtements bariolés ou des tenues de sport. Ils respectaient tous Bandell, qui était assis tout seul sur un canapé adossé à l'immense baie. Vigano était le seul à l'appeler Joe, au lieu de Monsieur Bandell, mais il se montrait respectueux aussi.

Au bout de trois ou quatre minutes, Bandell sourit.

— Je suis content de te revoir. Je suis heureux que tu aies téléphoné. Et ça me fait plaisir que tu aies trouvé le temps de venir me faire une petite visite.

Il indiquait par là que les papotages étaient finis et qu'il voulait connaître le but de ce voyage. Au téléphone, Vigano n'avait rien expliqué, il avait seulement annoncé sa visite. (La conversation téléphonique, enregistrée sur bande magnétique, se trouvait également dans les archives de la police fédérale, au prix de revient de deux mille trois cents dollars.)

Vigano posa son verre, et il expliqua l'histoire des deux individus, flics ou non, et du vol de douze millions de dollars de titres. Bandell ne l'interrompit qu'une fois, pour demander :

— C'est du papier négociable ?

— Ils ont pris ce que j'avais demandé, Joe. Des titres au porteur, représentant des sommes inférieures à cent mille et supérieures à vingt mille dollars.

— Bien, approuva Bandell.

Vigano expliqua alors les termes qu'il avait acceptés, pour l'échange des titres et de l'argent. Quand il se tut, Bandell pinça les

lèvres, soupira et murmura :

— Je ne sais pas. Deux millions de dollars, c'est pas des haricots.

— Ils seront revenus à la banque moins de deux heures après, assura Vigano.

Parce que tel était le but de cette réunion. Vigano ne pouvait pas se procurer deux millions en espèces, sur sa bonne mine ; il avait besoin de l'approbation de Bandell.

— Pourquoi veux-tu trimballer le fric ? demanda le caïd.

Tu n'as qu'à prendre un sac plein de vieux journaux.

— Ils ne sont pas si cons. Le coup qu'ils ont réussi le prouve assez.

— Alors emploie des liasses préparées. Avec cent mille, tu pourras te démerder.

Vigano secoua la tête.

— Ça ne marchera pas, Joe. Ils sont très malins et très prudents. Avant qu'ils lâchent les titres, il faudra qu'ils voient de leurs yeux ces deux briques. Ils vont plonger la main et chercher à voir ce qu'il y a au fond du panier.

— Du papier peint, bien découpé ?

— Ils y ont déjà pensé eux-mêmes. Ils sont prêts à tout.

Stello, le nouveau, intervint :

— S'ils sont si fortiches, comment tu peux savoir s'ils vont pas trouver un moyen de garder le fric ?

— Nous avons la main-d'œuvre, répliqua Vigano. Assez d'hommes pour les étouffer.

— Alors, dit un des autres assistants de Bandell, pourquoi ne pas les laisser vivre ? S'ils ont si bien réussi ce premier coup, ils pourraient nous en faire d'autres.

— Nous n'avons rien sur eux, fit observer Vigano. Nous ne savons pas qui ils sont, nous n'avons aucun levier, aucun moyen de pression, et ils ne veulent pas recommencer. Un seul coup et c'est marre. Ce sont des amateurs, ils me l'ont dit dès le début, et ils se sont bien conduits comme des caves.

— Des caves drôlement mariolles, dit Stello.

— D'accord, mais des amateurs quand même. Ce qui veut dire qu'ils sont bien capables encore de faire une connerie et d'être alpagués, et alors on ne tardera pas à suivre la filière et à me retrouver.

— Ce sont des flics, oui ou non ? demanda Bandell.

— Je n'en sais rien, avoua Vigano. Nous avons essayé de les retrouver, dans la police, nous avons interrogé nos copains flics, personne ne sait rien. Moi, personnellement, j'ai examiné le portrait des vingt-six mille flics de New York, et je ne les ai pas retrouvés, mais ça ne signifie rien parce que le mec qu'est venu chez moi avait une perruque et une fausse moustache, et des lunettes, alors va savoir

quelle gueule il a normalement ?

— Pourquoi tu lui as pas arraché sa moumoute quand tu l'avais sous la main ? intervint l'autre assistant de Bandell.

— C'était avant qu'il fasse le coup. Si j'avais démolé son masque tout de suite, jamais il n'aurait marché.

— Qu'est-ce que t'en penses, Tony ? demanda Bandell. Personnellement. C'est des flics, ou pas des flics ?

— Je te dis, j'en sais rien. Le mec qui est venu me voir m'a dit qu'il était de la police. Ils ont fait leur coup en uniforme et ils ont filé à bord d'une voiture de patrouille. Mais je ne sais pas ce qu'ils sont, j'en sais foutre rien.

— Si ce sont des flics, marmonna Stello, c'est peut-être con de les descendre.

— Surtout si ce sont des flics, je tiens à les faire repasser ! L'un d'eux est venu me voir chez moi, dans ma maison, n'oublie pas !

— Bon, dit Bandell. Mais si tu le fais, que ça soit en douce.

— Avec discrétion, acquiesça Vigano. Mais pour les détendre un peu, qu'ils se méfient pas, il faut que je puisse leur montrer l'oseille.

Bandell réfléchit, les lèvres pincées, le regard vague.

— Qu'est-ce que vous avez mis sur pied, pour l'échange ? demanda-t-il enfin.

Vigano claqua des doigts et Andy se leva aussitôt, ouvrit son attaché-case et en tira un plan de Manhattan. Il le déplia et se transforma en chevalier humain, tenant le plan devant lui pour que tout le monde puisse le voir, tandis que Vigano expliquait la situation, comme un prof

— Je vous ai dit qu'ils étaient malins. Alors leur idée, c'est de faire l'échange des paniers de pique-nique dans Central Park mardi prochain à trois heures de l'après-midi. Joe. Tu sais ce que ça veut dire, ça ?

Bandell n'avait pas envie de jouer aux devinettes ; surtout pas quand on parlait affaires.

— Dis-nous-le.

— Tous les mardis après-midi, Central Park, à New York, est interdit aux automobiles. Et aux motos. On n'autorise que les vélos.

Bandell hocha la tête.

— Et comment tu comptes contrer ça ?

— Nous ne pouvons pas nous servir de voitures, mais eux non plus, déclara Vigano, et il se mit à désigner divers endroits, sur le plan. Nous posterons une de nos bagnoles à toutes les grilles du parc. Tout autour, là, et là, et là, partout. À l'intérieur, nous aurons nos hommes à vélo, dans tous les coins. Ils resteront en contact avec des walkie-talkies, entre eux et avec les bagnoles. Le parc sera bouclé et nous les aurons. Comme ça ! dit Vigano en se détournant du plan et en

refermant lentement son poing.

— Vous aurez des milliers de témoins, fit observer Stello.

— On peut les étouffer. Quand nous aurons nos deux mecs au lieu de rendez-vous, nous pourrons facilement les entourer avec des hommes à nous. Personne ne pourra rien voir, et ensuite nous les transporterons ailleurs vite fait, et ces caves à vélo n'en sauront que dalle.

Bandell regardait le plan, les sourcils froncés.

— Tu as bien préparé ton coup, Tony ? T'es bien sûr de toi ?

— Joe. Tu me connais. Je suis un mec prudent. Je ne m'engagerais pas dans ce coup-là si j'étais pas sûr de moi.

— Et il s'agit de douze millions, en titres au porteur ?

— Presque. Pas loin des douze briques, dit Vigano en les regardant tous à tour de rôle. C'est quand même un bon gâteau à se partager.

Bandell hocha de nouveau la tête, lentement.

— Tu veux retirer les espèces de nos comptes à New York, rassembler le tout pour que ça fasse deux millions, le leur montrer ; et le remettre en banque aussi sec.

— Précisément.

— Quels risques courons-nous de perdre ces deux briques ? Que quelqu'un d'autre les étouffe ?

Vigano désigna ses jeunes gens.

— Andy et Mike seront là, d'un bout à l'autre. Et les autres soldats de l'opération n'ont pas besoin de savoir ce qu'il y a dans le panier.

Bandell changea de position, se tourna à demi et contempla le panorama, par la fenêtre. Le temps passa, et il ne montrait aux autres que sa nuque. Vigano fit un signe à Mike, qui replia le plan et le rangea dans son attaché-case. Bandell admirait toujours la vue de la ville. Enfin, il se retourna, il regarda Vigano dans les yeux, et il lui dit :

— Tu seras seul responsable.

— D'accord, répondit Vigano en souriant.

Tom

Joe me déposa au coin de la 85^e Rue et de Columbus Avenue, et je revins à pied vers Central Park. Je traversai l'avenue au feu rouge, et le parc s'étendait maintenant devant moi, les pelouses séparées du trottoir par une murette d'un mètre.

Il y a des bancs, sur ce trottoir, adossés au mur, et si l'on s'y assoit on peut contempler les immeubles d'en face. Je n'ai jamais compris pourquoi quelqu'un pourrait avoir envie de s'asseoir sur un banc en tournant le dos au parc, mais le fait est que par beau temps il y a toujours un tas de gens, donc il doit y avoir là une attraction qui m'échappe. Les gens s'amusent peut-être à compter les taxis qui passent.

Ce jour-là, je fis comme eux. Je m'assis sur un banc et comptai les taxis et ne trouvai rien de passionnant à ce jeu.

Je restai là près d'une heure, un journal sur les genoux et une moustache sous le nez, à attendre l'arrivée du gang. Il faisait chaud, humide, et la moustache me chatouillait horriblement mais j'avais peur de me gratter, de crainte qu'elle ne se décolle. De temps en temps, quand je n'en pouvais plus, je remuais la lèvre comme un castor, mais je m'efforçais de limiter ce soulagement relatif aux instants les plus graves, parce que ces mouvements intempestifs pouvaient aussi décoller le foutu bidule et je ne tenais pas à me retrouver avec la moustache sur les genoux quand Vigano et sa bande rappliqueraient.

Si je pensait tellement à la moustache et aux bancs publics, c'était parce que j'avais peur de songer à Vigano et à ses bandits, et à ce qu'ils venaient faire.

Ce coup-là était bien pire que le vol, cent fois pire. L'autre fois, nous n'avions affronté que de braves gens, des êtres humains civilisés qui, en mettant les choses au pire, ne pouvaient que nous arrêter, nous juger et nous fourrer en prison. Cette fois, nous nous heurtions à des truands qui allaient nous tuer, quoi que nous fassions. Pour le vol, nous risquions simplement notre plan bien préparé contre la routine d'une société. Cette fois, nous risquions notre vie contre l'expérience, la main-d'œuvre et la sauvagerie des gangsters.

Quand j'y pensais, malgré moi, je me disais que nous étions dingues en plein. Si j'avais réfléchi à tout ça au commencement, mettons quand j'étais dans le train en allant voir Vigano, si je m'étais dit que tôt ou tard nous nous transformerions en cibles pour les assassins de la Mafia, jamais je ne serais allé jusqu'au bout. Et Joe non plus, c'était sûr. Mais au début, nous ne pensions qu'à voler les titres, et pas du tout à ce qui se passerait ensuite. Et quand je compris ce qu'allait être la réaction normale de Vigano, j'étais encore trop absorbé par l'autre chose, et tout ce que je pensais c'était que mon plan nous faciliterait drôlement l'affaire, puisque nous n'avions pas à voler réellement les titres mais à faire croire que nous l'avions fait.

C'est le lendemain du vol, alors que je souffrais de la gueule de bois dans la voiture de Joe, que j'avais enfin regardé les choses en face. Nous avions accompli la première partie, et nous avions assez bien réussi. Mais la deuxième partie, c'était là où la mort nous attendait si nous n'étions pas très malins et très prudents et très veinards.

Mais si nous ne jouions pas l'acte deux, le premier acte n'aurait pas eu sa raison d'être.

Après ça, je vécus dans la trouille noire. Je ne pouvais même pas penser au problème, je ne pouvais pas me concentrer. J'étais incapable

de savoir comment je pourrais avancer la main dans la sourisère et retirer le bout de fromage de deux briques sans que la tapette me retombe sur la nuque.

Finalement, je m'étais quand même ressaisi, éperonné par la scène avec le pédé dans le parc – pas très loin de là, en fait – mais ce fut Joe, finalement, qui me poussa à l'action. Je crois que Joe a sans doute moins d'imagination que moi, et c'est ce qui fait sa force. Si l'on n'imagine pas tout ce qui risque d'aller de travers, on n'en a pas peur.

Je ne veux pas dire que Joe ne craignait pas la Mafia. N'importe quel homme sain d'esprit aurait peur, surtout s'il s'apprêtait à lui vendre un tas de vieux journaux pour deux millions de dollars. Mais Joe n'était jamais paralysé comme moi par sa peur. Il voyait les choses d'une manière plus concrète, il ne s'occupait que de ce qu'il pouvait toucher ou goûter. Ce qui m'inquiétait le plus, c'était le gang, tandis que Joe s'irritait surtout que nous ayons joué le premier acte et que rien ne nous en reste. Ça lui faisait mal au cœur d'avoir déchiré tous ces titres, je le savais bien.

Et maintenant nous nous étions de nouveau engagés. Nous pouvions encore faire marche arrière, bien sûr, nous pouvions toujours caner, mais je ne pensais pas que nous le ferions. Nous en étions à présent au même stade que lorsque, au cours du vol, nous avions déjà rencontré Eastpoole mais Joe ne l'avait pas encore pris par le bras. Nous avions tout organisé avec Vigano, nous étions tous les deux en position, mais nous n'avions pas encore pris contact, nous pouvions encore changer d'idée à la dernière seconde.

J'étais assis là depuis vingt minutes quand Joe fit son premier passage mais je ne lui donnai pas le signal convenu parce que la bande à Vigano n'était pas encore arrivée. Je le regardai passer, et puis je me remis à compter les taxis, et un quart d'heure plus tard Joe repassa, et les autres n'avaient toujours pas rappliqué.

Qu'est-ce qu'ils allaient faire ? Si, après tout ce tintouin, après avoir rassemblé notre courage et fait travailler nos méninges pour trouver le meilleur moyen d'échange possible la Mafia ne se pointait pas, je ne savais vraiment pas ce que nous ferions. Je ne pourrais pas le supporter. Recommencer, retéléphoner à Vigano, organiser une autre rencontre, non, j'aurais un ulcère avant de commencer. Ou une dépression nerveuse.

Et si les truands ne venaient pas du tout ? S'ils s'étaient dits et puis merde, on n'a pas envie d'acheter de titres, après tout ?

Bon Dieu, ce serait quelque chose ! Alors Joe râlerait sec, et m'en voudrait à mort. Parce que si nous avions vraiment les titres et si la Mafia nous laissait tomber nous pourrions peut-être les fourguer à quelqu'un d'autre. Mais Vigano était le seul individu sur terre à qui nous pouvions vendre l'idée des titres. Ce serait lui ou personne.

Nous nous étions entendus, Joe et moi, pour qu'il passe tous les quarts d'heure jusqu'à ce que je donne le signal. Ensuite commencerait notre seconde séquence chronométrée, où je devais entrer en scène le premier. Nous n'avions pas de plan de rechange, au cas où le gang ne viendrait pas, nous n'avions pas prévu ce que nous ferions dans ce cas, mais je pensais que si d'ici une heure Joe était encore en train de faire le tour du quartier nous pourrions aussi bien jeter l'éponge et nous en aller en attendant de savoir comment nous nous débrouillerions ensuite.

Nous irions nous saouler la gueule, probablement.

Cinq minutes avant le troisième passage de Joe, la Mafia se pointa. Une limousine noire arriva et s'arrêta devant la grille du parc. Des barrières mobiles en bois en barraient l'entrée aux automobiles, et la limousine se gara devant, en travers. Pendant quelques secondes il ne se passa rien, et puis la porte arrière s'ouvrit et quatre personnes descendirent ; deux hommes et deux femmes. Ils n'avaient pas du tout l'air de gens qui ont l'habitude de se trimballer en limousine. Et puis généralement, le chauffeur de ces voitures de luxe descend et ouvre la portière aux passagers, mais ce coup-là il resta à son volant.

Un homme apparut d'abord. Il était trapu, l'air dur, et malgré la chaleur il portait un blouson à fermeture à glissière. Il regarda autour de lui, avec méfiance, puis il fit signe aux autres de descendre aussi.

Les deux femmes apparurent. Elles avaient une vingtaine d'années chacune, elles étaient un peu trop généreusement bâties, des hanches et des seins, elles portaient toutes les deux un pantalon écossais et un chemisier, un maquillage du soir et elles avaient toutes deux une coiffure bouffante crêpée et laquée. L'une d'elles mâchait du chewing-gum. Elles attendirent, comme des collies qui vont être présentés dans une exposition canine, et le deuxième homme sortit enfin de la voiture.

C'était notre client. Il ressemblait au premier, il portait lui aussi un blouson, mais le plus important c'était qu'il trimballait le panier à pique-nique. Qui avait l'air de peser un sacré poids.

Mon Dieu, pensai-je, faites que ce soit plein de fric. Qu'ils n'essayent pas de nous entourlouter. Je n'avais vraiment pas envie de recommencer tout ce cirque.

Ce quatuor n'avait pas du tout l'air de joyeux pique-niqueurs. Ils semblaient s'ignorer, les hommes ne tenaient pas les femmes par la main ou le bras, ils ne se parlaient pas entre eux. Et on ne savait pas, à les voir, qui était la compagne de celui-ci ou de celui-là. Ils faisaient l'effet de quatre inconnus dans un ascenseur.

Ils pénétrèrent dans le parc en groupe, le deuxième homme traînait le panier pesant. Ils disparurent bientôt, mais la limousine resta là où elle était. Une légère fumée montait du pot d'échappement.

Je pris le journal étalé sur mes genoux, le repliai et le jetai au bout du banc. En moins d'une minute un petit vieux s'amena, le prit et s'en alla en lisant la page financière.

Joe arriva, à la minute. Je ne le regardai pas mais je savais qu'il avait remarqué que je n'avais plus le journal. C'était ça, notre signal. Quant à la limousine garée en travers de la grille, il en penserait ce qu'il voudrait.

Après le passage de Joe je me levai et entrai dans le parc. En longeant sans me presser l'allée goudronnée, j'aperçus les quatre pique-niqueurs assis sur la pelouse, près du feu de signalisation, comme on le leur avait dit. Ils avaient posé le panier par terre et ils étaient assis tout autour, en cercle serré. Ils se taisaient, ils se tournaient le dos et regardaient tous dans une autre direction ; ils ne faisaient même pas semblant de pique-niquer. On aurait dit des chariots de pionniers formant le cercle et attendant l'arrivée des Indiens.

Vigano devait avoir d'autres hommes dans le secteur, pour surveiller le panier et nous empêcher de l'emporter. En me promenant, mine de rien, j'en avisai quatre, des types assis ou debout, stratégiquement postés pour ne rien perdre de la scène. Il y en avait certainement d'autres, j'en étais sûr, mais jusque-là je n'avais vu que ces quatre zigues.

Que je le veuille ou non, je verrais probablement les autres plus tard.

Je gardais un œil sur ma montre. Il faudrait un moment à Joe, pour se mettre en position. À la minute prévue, je m'engageai sur la pelouse et descendis une petite côte, vers les pique-niqueurs.

Ils me regardèrent venir. Celui qui était sorti de la voiture le premier glissa une main dans son blouson entrouvert.

Je m'approchai, en arborant un sourire aussi faux que ma moustache. Je m'accroupis devant le premier type et lui dis, tranquillement :

— Je suis monsieur Kopp.

Il avait des yeux de poisson mort. Il s'en servit pour m'examiner froidement et finit par me demander :

— Où est la marchandise ?

— Elle arrive. Mais avant, il va falloir que je mette une main dans ce panier et que j'en sorte quelques biftons.

Son expression ne changea pas.

— Sans blague ? répliqua-t-il.

Les deux femmes et l'autre type regardaient toujours ailleurs ; guettant les Indiens dans le lointain, probable.

— Il faut que je vérifie, insistai-je. Que j'en voie au moins quelques-uns.

Il réfléchissait à ça. Je jetai un coup d'œil vers la gauche et j'aperçus un des gars que j'avais repérés, et il était plus près, à présent. Il ne bougeait plus, mais il s'était rapproché.

— Pourquoi ?

Je me retournai vers le mec. La question avait été posée d'une voix sans timbre, comme s'il était un ordinateur, et sa figure était toujours aussi inexpressive.

— Vous savez que je ne vais pas conclure le marché tant que je ne saurai pas pour sûr ce que vous avez dans ce panier.

— Nous avons ce que vous demandez.

— Il va falloir que je m'en assure.

L'autre type se retourna et me regarda. Puis il contempla de nouveau l'horizon et grommela :

— Laisse-le faire.

Le premier hocha la tête. Ses yeux de poisson pas frais m'observaient.

— Bon, vas-y. Quelques-uns.

— D'accord.

Comme je tendais la main vers le panier je coulai de nouveau un regard vers l'allée. Joe ne devrait pas tarder à surgir.

Joe

Je laissai Tom au coin de Columbus Avenue et de la 85^e Rue, remontai jusqu'à la 90^e, tournai à droite et me dirigeai vers Central Park. Là je tournai à gauche et je ralentis, pour longer le parc en réfléchissant à la situation.

Tout semblait normal, apparemment. J'avais du mal à y croire, mais c'était comme ça. Il y a une longue route en ovale appelée l'Allée, qui fait tout le tour du parc à l'intérieur, et à chaque grille donnant sur l'Allée je vis que l'entrée était bloquée par des barrières mobiles ; normal pour un mardi après-midi. Des promeneurs à vélo passaient les barrières, et chaque fois que je pouvais voir cette route par les grilles elle était encombrée de bicyclettes. Personne ne portait sur le dos un écriteau proclamant *Mafia*.

Il me fallut vingt minutes pour descendre jusqu'à la 61^e Rue et revenir, et quand je passai la 85^e je fus très heureux de voir Tom assis là avec le journal sur ses genoux. Je n'étais pas encore prêt à entrer en action. Pour tout dire, je commençais à avoir les foies. Peut-être parce que tout avait l'air si paisible.

Quand nous nous étions attaqués à la firme d'agents de change, il y avait eu un tas de gens armés et en uniforme, et la télévision en circuit fermé, des portes verrouillées à franchir et tout un tas de choses à affronter. Mais à présent il n'y avait rien, rien qu'un après-midi paisible dans un parc, le soleil d'été, des promeneurs à bicyclette ou des femmes poussant des voitures d'enfant ou des gens allongés sur les

pelouses lisant des illustrés. Et pourtant la situation était autrement redoutable ; les gens que nous affrontions étaient de vrais durs, et nous étions pratiquement sûrs qu'ils chercheraient à nous tuer ; et ils savaient que nous allions venir.

Alors où étaient-ils ?

Dans le coin ; ça, j'en étais bien certain. Depuis que je fais partie de la police je n'ai jamais eu à m'occuper souvent de planques, mais Tom m'en avait parlé et je savais qu'il était possible de truffer un secteur de policiers en civil sans que personne ne se doute de rien. Et si la police pouvait le faire, les truands aussi.

J'étais censé passer devant Tom tous les quarts d'heure, alors après l'avoir vu la première fois je filai vers Broadway et traînai par là un moment. En patrouillant, en somme. J'étais d'ailleurs de service, ce qui m'avait permis de me procurer la voiture très normalement. Le hasard voulait que Lou ait une petite amie à l'université de Columbia, qui habitait près du campus et qui n'avait pas de cours le mardi après-midi. Alors depuis trois semaines, je lui accordais deux ou trois heures de congé pour aller se payer une partie de jambes en l'air ; je le déposais devant chez elle et je venais le chercher plus tard. C'était devenu une habitude, ça ne sortait pas de l'ordinaire, et ça me permettait de me balader tout seul dans la voiture pendant un bon moment ; après avoir changé encore une fois les numéros.

Un quart d'heure. Je repartis vers le parc, passai devant Tom, et il avait toujours le journal sur les genoux.

Cette fois, ça ne me plut pas beaucoup. J'étais toujours nerveux, j'avais encore les foies, mais ma réaction, quand j'ai peur de quelque chose, c'est qu'on en finisse vite fait. Sans avoir le temps de me monter le bourrichon et d'avoir encore plus peur.

Allez, Vigano. Arrive, qu'on fasse quelque chose.

Comme j'avais mes nerfs, je conduisais mal. Deux ou trois fois, si j'avais été un simple pékin, j'aurais eu un accident, mais les gens font attention aux voitures de police, alors ils m'apercevaient à temps pour se tirer de mon chemin. Mais il ne me manquait plus que ça, une altercation pour de la tôle froissée en bas de Columbus Avenue pendant que Tom contactait les mecs dans le parc ; alors après mon deuxième passage je jugeai plus prudent de ne pas conduire et je me garai en stationnement interdit dans la 86^e Rue pour attendre que le temps passe.

J'avais branché la radio, j'écoutais le dispatcher, mais je ne sais vraiment pas pourquoi. Je n'allais certainement pas répondre à un appel, pas en ce moment. J'attendais peut-être que quelque chose m'annonce que c'était râpé, que nous l'avions dans le dos et que nous pouvions rentrer chez nous et oublier cette histoire.

Sur le siège arrière, juste derrière moi, il y avait le panier à pique-

nique. Il était à moitié plein de vieux numéros du *Daily News*. Sur le dessus, nous avions jeté des faux diplômes et des actions bidon achetés dans un magasin de farces et attrapes de Times Square. En marchant vite, ils avaient l'air assez authentiques, et nos clients n'auraient pas le temps de les examiner avant que nous fassions notre coup, parce que nous ne les laisserions pas faire. Si tout marchait bien.

Un quart d'heure. Je redémarrai, contournai le pâté de maison et repassai devant Tom, et cette fois il n'avait plus de journal.

Tout à coup, j'eus comme une grosse boule de laine mouillée sur l'estomac. Je clignais des yeux comme un camé, je pouvais à peine voir les aiguilles et les chiffres de ma montre quand je la portai à mon nez. Trois heures trente-cinq. Bien. Très bien.

Je filai jusqu'à la 96^e Rue, la grille suivante donnant dans le parc. Je m'arrêtai, le capot contre ces barrières qui bloquaient la route, et ouvris ma portière et trébuchai, et faillis me casser la gueule en descendant. J'allai soulever l'extrémité d'une des barrières et je l'écartai. Puis je passai, remis pied à terre pour mettre la barrière en place et roulai ensuite lentement jusqu'à l'Allée.

Je conduisais le seul type de véhicule qui avait le droit de pénétrer dans le parc un mardi après-midi. C'était l'avantage que nous avions sur eux ; nous pouvions rouler en bagnole, et la Mafia devait se balader à pied.

Je m'arrêtai, et consultai encore ma montre ; j'avais trois minutes devant moi, avant de repartir. Tom devait avoir le temps d'opérer le contact.

Des vélos m'entouraient, allant tous dans la direction que j'allais prendre. Il n'y a pas de loi, mais la plupart des gens qui font de la bicyclette dans l'Allée respectent le sens unique, comme les voitures le reste de la semaine. De temps en temps, un vélo surgissait dans l'autre sens, comme un saumon nageant à contre-courant – en général c'était un petit môme – mais la plupart filaient dans la même direction. Même les bonnes femmes poussant des landaus.

Je ne voulais surtout pas qu'une fusillade éclate aujourd'hui. Non seulement Tom et moi nous y passerions, mais les gangsters risquaient de faire de foutus cartons sur des femmes et des gosses.

L'heure. Je passai en prise et me joignis au flot de bicyclettes, en roulant à leur allure, pour aller retrouver Tom.

17.

Ils avaient tout répété, inlassablement, ils connaissaient parfaitement leurs rôles ; et pourtant, quand Tom leva les yeux du panier et aperçut la voiture de patrouille qui venait vers lui en s'insinuant parmi les bicyclettes, il fut stupéfait de se sentir aussi soulagé. Maintenant que Joe était là, vraiment là, Tom pouvait s'avouer qu'il avait eu atrocement peur que, pour une raison ou une autre, Joe ne vienne pas.

Joe n'avait pas eu cette inquiétude, au sujet de Tom. Sa seule crainte inavouée avait été de trouver Tom déjà mort quand la voiture de patrouille arriverait au lieu du rendez-vous. En voyant Tom en vie, il éprouva aussi un certain soulagement, mais plus bref ; ils n'étaient pas encore sortis de l'auberge, loin de là.

Joe freina et s'arrêta près des pique-niqueurs. Tom serrait dans sa main droite une poignée de billets ramassés sur le dessus, au milieu et dans le fond du panier – ils ne voulaient pas que les autres leur fasse le coup des vieux journaux – et il se tourna vers les envoyés de Vigano.

— Ne bougez pas. Je reviens tout de suite.

Cela ne leur plut pas. Ils regardaient la voiture, ils se regardaient entre eux, ils levaient les yeux vers leurs copains sur la hauteur. Manifestement, ils ne s'étaient pas attendus à cette voiture de police, et ils étaient déroutés. Le premier homme, sa main toujours fourrée dans son blouson, grogna :

— Allez-y mollo. Tout doucement.

— Bien sûr, répliqua Tom. Et quand ta main sortira de là-dessous, je te conseille d'y aller mollo aussi. Mon copain est souvent très nerveux.

— Il a de quoi, répliqua le pique-niqueur.

Tom se releva et se dirigea sans se presser vers la voiture, en passant par la droite. La vitre était baissée, à côté de la place du mort. Il s'accouda à la portière. Un sourire nerveux frémissait sur sa figure.

— C'est gentil d'être venu, dit-il.

Joe regardait les pique-niqueurs, leur expression tendue. Il se sentait tendu lui aussi, et les muscles de ses joues se crispaient.

— Comment ça marche ? souffla-t-il

— J'ai repéré cinq mecs, dit Tom en laissant tomber sa poignée de billets sur le siège. Il doit y en avoir davantage.

Joe tendit la main vers le microphone.

— Ils ne veulent sûrement pas nous payer, hein ?

— S'ils sont assez nombreux, nous sommes foutus.

— Double Six, dit Joe au micro, puis il murmura à Tom : c'est le risque que nous avons pris. On a tout prévu.

Tom passa une main sur son front en sueur, et l'essuya sur son pantalon. Toujours penché à la portière il tourna à demi la tête, contempla le parc ensoleillé et soupira.

— Bon Dieu, j'aimerais qu'on en finisse.

— Moi aussi.

Joe avait de nouveau les yeux brûlants, il clignait des paupières, il y voyait mal.

— Double Six, répéta-t-il au micro.

La radio s'anima soudain et le haut-parleur nasilla :

— Ouais, Double Six. À vous.

— J'ai là des billets et je voudrais faire vérifier les numéros, dit Joe en ramassant la poignée de dollars sur le siège.

— D'accord, allez-y.

Joe porta un des billets à ses yeux, plissa le front et lut péniblement le numéro.

— C'est un billet de vingt, B, cinq, cinq, huit, sept, cinq, trois, cinq, A.

La radio répéta le numéro.

— C'est ça reprit Joe. Un autre billet de vingt...

Il lut lentement le numéro, écouta tandis qu'on le répétait, et fit de même avec un troisième billet, de cinquante dollars.

— Deux minutes, promit la radio.

— Si nous les avons, murmura Tom.

Joe raccrocha le micro sous le tableau de bord, et leva un des billets devant lui, à la lumière, pour l'examiner à contre-jour. Il cligna des yeux encore une fois et marmonna :

— Il a l'air vrai. Qu'est-ce que t'en penses ?

— J'étais trop énervé pour les regarder de près, dit Tom, et il plongea une main dans la voiture pour en prendre un autre sur le siège.

Il l'examina avec soin, il frotta le papier entre le pouce et l'index, en essayant de se rappeler ce qui distinguait la fausse monnaie de la vraie. Derrière son volant, Joe avait pris un autre billet ; il commençait à y voir plus clair, il se détendait un peu, maintenant qu'il se passait quelque chose.

— Je suppose qu'ils sont bons... Mais bon Dieu, qu'est-ce qu'il fout, là-bas ? s'exclama Tom.

Joe jeta le billet sur le siège, se frotta les yeux et conseilla :

— Va causer aux mecs.

Tom le regarda avec perplexité.

— T'es si partant que ça, ou bien c'est du pour ?

— C'est du pour, riposta Joe, mais ça fera l'affaire.

Tom sourit, l'air un peu malade.

— Bon. Je reviens.

Il s'éloigna pour rejoindre les pique-niqueurs, qui l'observaient avec une grande méfiance. Il s'accroupit de nouveau, au même endroit, et s'adressa au premier type qui avait l'air d'être le chef de groupe.

— Je vais retourner à la voiture. Quand je ferai signe, un de vous deux devra porter le panier là-bas.

— Où est la marchandise ?

— L'autre panier est dans la bagnole. Nous ferons l'échange là. Mais un seul doit venir. Les autres resteront ici.

— Il faut qu'on l'examine avant.

— Bien sûr, dit Tom. Vous apportez le panier, vous montez dans la voiture, vous vérifiez ce qu'il y a dans l'autre, vous repartez.

Le deuxième individu s'inquiéta et regarda son copain en fronçant les sourcils.

— Dans la voiture ?

— Vous préférez faire ça en public ? demanda Tom, en pensant que cet argument les convaincrait.

Il ne se trompait pas. Le premier type dit au second :

— Ça va. Il vaut mieux que ça se passe discrètement.

— C'est ça, approuva Tom. Alors bougez pas, je vous ferai signe.

Il se releva, en s'efforçant de paraître nonchalant et sûr de lui, et retourna à la voiture. Il passa la tête à la portière.

— T'as du nouveau ?

Joe se tortillait comme une mécanique remontée. L'attente, c'était ce qu'il y avait de pire pour lui.

— Non. Comment ça marche ?

— J'en sais rien. Leurs copains ne sont pas encore descendus, alors je pense que nous avons encore de l'avance.

— Peut-être.

— Double Six, grésilla brusquement la radio.

Ils sursautèrent tous les deux ; comme s'ils ne s'y étaient pas attendus. Joe décrocha vivement le micro.

— Ouais, Double Six.

— Pour ces billets, annonça la radio. Ils sont bons.

— Vu, dit-il au micro. Et merci.

La figure de Joe s'illumina d'un large sourire. Maintenant, il en était sûr, tout irait bien.

Puis il raccrocha le microphone, tourna son grand sourire vers Tom et déclara :

— On y va.

Tom avait eu une réaction très différente. Le fait que l'argent n'était pas bidon confirmait ses pires craintes ; le gang avait bien

l'intention de les tuer. De la fausse monnaie, ou de l'argent volé avec des numéros relevés, cela aurait signifié que la Mafia voulait simplement les bigorner, mais ce bel argent voulait dire que leurs vies étaient nettement en jeu. Respirant avec difficulté, Tom répondit au beau sourire de Joe par une petite grimace nerveuse, puis il se redressa et leva vaguement une main vers les pique-niqueurs.

Les femmes étaient plutôt pâles, comme si la situation se révélait plus difficile que ce qu'on avait bien voulu leur dire. Elles regardaient toujours l'horizon, attendant la catastrophe ou l'arrivée de la cavalerie. Les deux hommes échangèrent un regard, et le premier inclina la tête. L'autre se leva à contrecœur, souleva le panier et le porta jusqu'à la voiture.

Il lui fallut une éternité pour faire le trajet. Joe ne le quittait pas des yeux, et cherchait à le faire avancer plus vite par la seule force de sa volonté. Tom surveillait la hauteur ; trois des gars qu'il avait repérés s'étaient réunis, et discutaient entre eux. Ils paraissaient tout excités. Et Tom eut l'impression que l'un d'eux avait un petit walkie-talkie.

— Ils ont une armée, dit-il.

Soudain, il perdit espoir ; eux deux, tout seuls contre une armée, avec de l'équipement militaire et un total mépris de la vie ? Impossible. Joe baissa la tête, pour essayer de voir Tom par la portière.

— Qu'est-ce que tu dis ?

L'homme au panier était maintenant trop près.

— Rien, marmonna Tom. Le voilà.

— Je le vois bien.

Leur nervosité les rendait irritables. S'ils n'avaient pas eu quelque chose de plus urgent à faire, ils auraient été capable de s'engueuler, de s'affronter en grondant comme des chiens dans un terrain vague.

L'homme au panier atteignit la voiture. Tom ouvrit la porte arrière, et vit à l'expression du type qu'il avait aperçu l'autre panier. Mais il resta planté là.

— Monte, dit Tom.

Sur la hauteur, un des mecs du trio parlait dans son walkie-talkie.

— Dites à votre copain d'ouvrir le panier. De soulever le couvercle.

— Et puis quoi encore ? grogna Tom, et il demanda à Joe ; Tu l'as entendu ?

Déjà, Joe se retournait sur son siège, tendait un bras par-dessus le dossier et soulevait le couvercle. Les faux certificats apparurent dans la pénombre.

Les hommes descendaient lentement de la colline, sans se presser encore. D'autres surgissaient d'un peu partout. Tom reprit, en maîtrisant sa voix, pour parler avec assurance :

— Alors ? T'es satisfait ?

Pour toute réponse le truand hissa son panier sur le siège, le poussa et s'installa à côté, en se penchant pour voir de plus près les papiers entassés dans l'autre panier.

Tom claqua la portière sur lui, bondit à côté de Joe et cria :

— Ils arrivent !

Joe le savait déjà ; il en arrivait de tous côtés, il les apercevait entre les gosses à vélo. Il démarra en trombe. Sur le siège arrière, le gars protesta :

— Hé !

La main de Tom glissa sur le siège, entre Joe et lui, trouva le 32 là où il devait être, et s'en empara. Il se retourna à temps pour voir le mec fourrer une main dans son blouson. Tom posa le canon de son pistolet sur le dossier, braqué sur la tête de l'autre.

— Doucement ; dit-il. Pas de panique.

Vigano

Vigano était assis dans son bureau de Madison Avenue devant un téléphone garanti sans table d'écoute ; absolument. Il était en communication avec une cabine téléphonique au coin de la 86^e Rue et de Central Park Ouest, juste en face du parc. Il avait un homme dans cette cabine, qui gardait la ligne ouverte, et un autre posté devant avec un petit walkie-talkie pas plus gros qu'un paquet de cigarettes, qui faisait le relais entre Vigano et les cent onze hommes disséminés dans le parc et aux environs. Du téléphone au walkie-talkie, il pouvait lancer un ordre à n'importe lequel de ces hommes en moins de trente secondes.

À part les routes transversales, celles qui traversent simplement le parc et ne communiquent pas avec la route intérieure, il y a vingt-six grilles accédant à l'Allée. Chacune de ces issues était gardée, par une ou deux voitures et un minimum de trois hommes ; y compris les entrées à sens unique qu'aucune voiture ne pouvait emprunter pour sortir du parc, comme celles de la Sixième Avenue et de la 59^e Rue, et de la Septième Avenue et de la 110^e Rue Ouest. Les émissaires de Vigano transportant les deux millions dans un panier à pique-nique étaient complètement cernés par des hommes sûrs, et six autres sillonnaient le secteur à bicyclette. Si les deux amateurs aux titres au porteur essayaient de se sauver à vélo, ils seraient arrêtés à n'importe quelle grille. Et s'ils cherchaient à s'enfuir à pied, ils ne feraient pas vingt mètres.

Vigano avait mis en place tout son réseau intérieur avant l'arrivée du panier, mais il avait attendu, pour bloquer les issues du parc, que le contact ait été fait avec les amateurs ; inutile de leur faire peur. Son téléphone était branché sur haut-parleur, et il pouvait répondre sans tenir le combiné ; il était donc vautré dans son fauteuil, les mains

croisées derrière la tête, et il souriait en se disant qu'il était une araignée, que sa toile était bien tissée et que les mouches n'allaient pas tarder à s'y prendre.

— Un homme, annonça le téléphone-haut-parleur.

Vigano fronça les sourcils et se redressa, posant ses mains à plat sur le bureau bien net. Sur le canapé, Andy et Mike dressèrent l'oreille.

— Quoi ? dit Vigano.

— Un homme en civil vient d'aborder nos gens. Rien qu'un ? Que faire ? Mettre les voitures en position tout de suite, ou attendre l'autre ?

— Qu'est-ce qui se passe ?

Un silence ; qui dura près d'une minute. Vigano regardait fixement le téléphone et il était tendu malgré la certitude d'avoir tout parfaitement organisé. Mais il ne tenait pas à ce qu'il arrive quelque chose d'imprévu ; s'il perdait ces deux millions, il perdrait aussi sa tête.

Mais non, il ne la perdrait pas.

— Monsieur Vigano ?

Il regarda rageusement l'appareil. Qui d'autre aurait pu être à l'écoute ?

— Oui. Alors ?

— C'est l'un d'eux, pas de doute. Il a pris des billets dans le... Attendez, bougez pas.

— Il a pris de l'argent ? Qu'est-ce que tu racontes, nom de Dieu ?

Le silence, de nouveau. Andy et Mike avaient tous les deux l'air de chercher quelque chose de rassurant à dire, mais ils savaient bien que s'ils tenaient à leur peau ils devraient la boucler.

— Monsieur Vigano ?

— Oui, oui, parle, où veux-tu que j'aille ?

— Oui, patron. L'autre a appliqué. Dans une voiture de police.

— Quoi ? Une voiture ? Dans le parc ?

— Oui, chef. En uniforme, dans une voiture de patrouille.

— Merde !

Maintenant qu'il savait ce qui se passait, Vigano se sentait plus à l'aise. Il sourit froidement à Andy et Mike.

— Je vous avais bien dit qu'ils étaient mariolles, murmura-t-il puis il se tourna vers le téléphone : Qu'on mette les bagnoles en place. Qu'on ne change rien aux ordres.

— Bien, patron.

Andy se leva brusquement, révélant la nervosité qu'il s'était efforcé de dissimuler.

— Alors ça doit vraiment être des flics !

— Probablement, dit Vigano sans s'émouvoir.

— Mais comment est-ce qu'on arrête des flics ? Et s'ils sortent tranquillement du parc, en ordonnant à nos gars de s'écarter ?

— Nous pourrions les suivre, hasarda Mike, et les liquider dans un coin plus tranquille.

— Non, déclara Vigano. Nous risquerions trop de les perdre. Il faut en finir dans le parc.

— Contre des flics ?

— Ce ne sont que des hommes. Ils se torchent le cul comme tout le monde. Et ils ne peuvent pas appeler des collègues à leur secours, avec deux briques dans leur bagnole.

— Qu'est-ce qu'on va faire, alors ? demanda Mike.

Au même instant, le téléphone annonça :

— Tout est paré, monsieur Vigano.

— Fais passer la consigne. Ils doivent rester dans le parc. S'ils cherchent à foutre le camp, nous pouvons les forcer à s'arrêter devant nos voitures. À ce moment, vous les descendez, vous emportez notre fric et vous vous tirez.

— Bien, patron.

— Attends, j'ai pas fini. S'ils n'essayent pas de quitter le parc, vous les maintenez là jusqu'à ce que les routes soient rouvertes aux voitures. Alors nous entrerons et nous les liquiderons de la même façon.

— Bien, patron.

— Ils ne doivent pas sortir du parc, c'est un ordre.

— Compris, patron.

Vigano se carra de nouveau dans son fauteuil et sourit à Mike et Andy.

— Vous voyez ? Ils sont malins, mais nous avons tout prévu.

Andy et Mike se mirent à rire et Andy s'écria :

— Ils vont avoir une sacrée surprise !

— Précisément.

Le silence tomba, qui dura une minute ou deux et puis soudain une voix excitée cria au téléphone :

— Monsieur Vigano ! Patron !

— Quoi ?

— Ils nous ont doublés ! Ils ont foutu le camp avec notre marchandise et ils ont rien laissé en échange ! Et ils ont Bristol avec eux dans leur bagnole !

— Il est passé de leur côté ?

Ce n'était pas possible, les hommes qui devaient transporter des fonds étaient toujours soigneusement triés.

— Non, patron. Ils ont dû le braquer.

— Ils suivent le sens unique ? Vers le sud ?

— Oui.

Vigano plissa les yeux, essayant d'imaginer le parc. S'ils étaient venus avec l'intention de faire un coup fourré, ils devaient avoir un moyen de ressortir. Par où ?

— Couvrez toutes les routes transversales, reprit-il. Ils risquent de passer sur les pelouses et de filer par là.

— D'accord, patron.

— Fais passer la consigne. En attendant que l'homme revienne au téléphone.

Vigano réfléchissait. À quelle vitesse pouvait rouler une voiture, au milieu d'une nuée de bicyclettes ? Il ne s'agissait plus de les enfermer dans le parc, à présent ; il fallait les arrêter, les liquider le plus vite possible.

— Monsieur Vigano ?

— Oui. Que tous les hommes disponibles se rendent dans cette partie de l'Allée, du côté est, en bas du pont qui franchit la première route transversale. Qu'ils la bloquent à cet endroit-là. Il ne faut pas qu'ils passent. Il faut les descendre sur place.

— Bien, patron.

— Grouille-toi !

Andy et Mike, la mine inquiète, étaient penchés sur le bureau.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demanda Andy.

— Ils sont partis de la 85^e Rue. L'Allée va les conduire jusqu'à la 59^e, et puis ils devront contourner l'extrémité du parc. Ils ne peuvent pas rouler vite, avec tous ces vélos. Nos gens vont d'abord aller se poster de l'autre côté, à l'est, pour bloquer la route. S'ils essayent de sortir avant, ils seront descendus. S'ils tiennent le coup jusque-là, ils n'iront pas plus loin.

— Bien, dit Andy. Comme ça, ça va.

— C'est la dernière fois qu'ils font les mariolles, déclara Vigano.

18.

Ils étaient en route. Joe regardait droit devant lui, tandis que Tom était retourné vers l'arrière et braquait le 32 sur le truand.

Joe actionnait constamment son avertisseur et devant lui les cyclistes se garaient de mauvaise grâce, leurs roues avant dansant à droite et à gauche tandis qu'ils se retournaient, furieux, vers cette auto qui empiétait sur leur territoire.

Quand ils avaient démarré, Tom et Joe avaient vu des hommes s'élancer à leur poursuite, qui ne braquaient pas encore de pistolets mais ça ne saurait tarder. Le premier pique-niqueur courait derrière eux sur la chaussée, laissant les deux femmes assises dans l'herbe, l'air ahuri.

Il n'y avait qu'une dizaine de secondes qu'ils roulaient. Chaque seconde qui passait était distincte, séparée des autres, comme s'ils marchaient au ralenti.

— T'as un flingue là-dessous, dit Tom au mec assis à l'arrière. Tu vas le sortir lentement, par la crosse, avec le pouce et l'index, et le tenir en l'air devant toi.

— À quoi ça rime, tout ça ? On a été réglos, on a apporté le fric.

— C'est ça. Et tous tes potes étaient là parce qu'ils aiment prendre l'air. Tire ton flingue comme je te l'ai dit et tiens-le en l'air.

Le type haussa les épaules et marmonna :

— Vous faites des tas d'histoires pour rien.

Mais il prit dans son blouson un 38 automatique, un Firearms International, et le tint devant lui du bout des doigts comme un poisson mort.

Tom fit passer son pistolet dans sa main gauche et prit l'automatique de la droite. Il le déposa à côté de lui, reprit le pistolet dans la droite, et sans quitter des yeux le prisonnier il demanda à Joe :

— Comment ça va ?

— Au poil, gronda Joe.

En klaxonnant sans arrêt, il parvenait à dégager la chaussée des vélos et des landaus sans avoir à écraser personne, et il était monté à près de trente à l'heure ; deux fois plus vite que le flot des bicyclettes, quatre fois plus que les hommes qui les poursuivaient en courant.

L'issue de la 77^e Rue n'était plus très loin. Ils ne pouvaient se permettre de s'arrêter pour décharger leur passager avant d'être sortis du parc, mais maintenant ce ne serait plus bien long.

Joe amorça le virage, vit les barrières mobiles en travers de la grille et, à la dernière seconde, il aperçut la Chevrolet verte et la Pontiac bleu pâle qui bloquaient la sortie, derrière les barrières. Il

freina brusquement. Tom sursauta mais il ne quitta pas le prisonnier des yeux.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Ils nous ont bloqué l'issue.

Tom se retourna vivement, pour regarder par le pare-brise. La voiture était arrêtée, des cyclistes passaient de chaque côté ; ils ne pouvaient pas rester là.

— Essayes-en une autre, dit Tom. Nous ne pouvons pas sortir par là.

— Je sais, je sais !

Joe tournait son volant, se couchait sur l'avertisseur, collait le pied sur l'accélérateur. Ils s'éloignèrent dans le flot de vélos.

Maintenant ils voyaient tous les deux – Tom par la lunette arrière et Joe dans le rétroviseur – les trois hommes qui s'étaient tenus près de la Chevrolet contourner les barrières au galop et suivre en courant la voiture de patrouille. Ils ne pouvaient pas la rattraper, naturellement, mais ça n'avait pas d'importance ; ils avaient l'air de savoir ce qu'ils faisaient. Tom se rappela le walkie-talkie qu'un de ces mecs avait à la main, là-bas près des pique-niqueurs, et sa comparaison avec l'armée le frappa plus que jamais ; ils devaient avoir un P.C. quelque part, et les hommes disséminés dans le parc devaient faire rapport.

S'il y avait eu un moyen de tout laisser tomber, Tom n'aurait pas hésité un instant. Renoncer à tout, oublier, faire comme s'il ne s'était rien passé. Pour lui, c'était râpé, ils étaient déjà vaincus, et s'ils continuaient c'était uniquement parce qu'ils n'avaient rien de mieux à faire.

Pas Joe. Son instinct de combattant avait été réveillé, et il n'éprouvait plus rien que le goût de la bataille. Quand il était petit, son héros des bandes dessinées avait été Capitaine America ; il se battait contre des armées entières, avec son poing et son bouclier, et il gagnait à chaque fois. Joe était courbé sur le volant, manœuvrant la voiture entre tous les promeneurs, à petits coups d'accélérateur ou de volant, le coude sur l'avertisseur, et il se sentait maître de sa machine comme s'il courait Indianapolis au ralenti.

Même à une allure aussi réduite, ils atteignirent bientôt la sortie de la 72^e Rue. Joe ne fut pas surpris, au contraire plus résolu, quand il aperçut les deux voitures barrant la chaussée derrière les barrières.

— Celle-ci aussi, murmure-t-il et il repartit dans l'Allée, roulant toujours vers le sud.

Tom tourna la tête à gauche et vit la grille bloquée. Il fit une grimace, se remit à surveiller le passager involontaire, et dit à Joe :

— Toutes les issues doivent être bloquées.

— Je sais.

Le mec assis à l'arrière hocha la tête, en riant.

— Tout juste. Alors laissez tomber. À quoi bon ?

Tom essayait de réfléchir, ses idées se bousculaient.

Il était certain qu'ils étaient foutus, mais il ne voulait pas renoncer, il se noierait en luttant.

— On ne peut pas continuer de rouler comme ça, dit-il. Faut sortir d'ici.

Joe était furieux ; les choses n'allaient pas comme ils l'avaient prévu. Il abattit son poing sur son volant et gronda ;

— Tu veux me dire comment on va foutre, à présent ?

Le type assis à l'arrière se décida enfin à plonger une main dans l'autre panier et il en retira une poignée de faux certificats et de bouts de journaux. Il parut étonné, puis il regarda Tom, avec un sourire méprisant, et lui dit :

— Vous êtes vraiment des cons. J'en reviens pas. C'est pas possible d'être bête à ce point sans avoir appris.

— Ferme ta gueule, rétorqua Tom.

Joe freina brusquement.

— Fais-le descendre, dit-il. Fais-le descendre ou liquide-le.

Tom fit un geste, avec le canon du pistolet.

— Allez, ouste. T'as entendu ?

Le type ouvrit la portière, et un cycliste dut sauter sur la pelouse pour éviter un accident.

— Vous êtes foutus, leur dit le mec en mettant pied à terre.

Joe accéléra. La portière se referma toute seule, heurtant le coude gauche du mec, et Tom le vit grimacer et se tenir le bras.

Tom s'était retourné. Il regardait maintenant droit devant. La sortie de la 59^e Rue n'était plus bien loin avec la bretelle donnant sur Columbus Avenue. Là aussi, il y avait des voitures qui bloquaient l'issue.

— Il doit quand même y avoir un moyen de sortir d'ici, grogna Joe.

Il avait les mains crispées sur son volant, il était furieux, il ne comprenait pas ce qui lui arrivait, parce qu'il était son propre héros, et un héros s'en sort toujours.

— Roule toujours, dit Tom.

Il n'espérait plus rien, mais tant qu'ils étaient en mouvement rien n'était fini.

Ils prirent le virage à l'extrémité du parc ; la voiture nageait parmi les cyclistes comme une baleine dans un banc de poissons. Ils passèrent devant la sortie de la Septième Avenue, et là aussi il y avait des voitures, mais maintenant ils commençaient à avoir l'habitude.

L'issue de la Sixième Avenue se présentait devant eux, sur la droite. Cette artère était à sens unique, aboutissant au parc, et il n'y

avait pas de sortie : rien qu'une entrée. Malgré tout, deux voitures la gardaient.

L'Allée s'incurvait ensuite de nouveau, sur la gauche, pour longer l'autre côté du parc. Au-delà de la grille de la Sixième Avenue, près du pont, ils virent soudain un groupe, quinze ou vingt personnes sur la chaussée.

Elles ne bougeaient pas. Certaines avaient des bicyclettes, d'autres non. Tous ces gens bavardaient, par petits groupes. Entre eux, il y avait assez de place pour qu'un vélo puisse passer, mais pas une automobile.

— Nom de Dieu ! s'exclama Joe.

Tom ouvrit des yeux ronds.

Rien à faire. S'ils écrasaient ces gens-là, ils n'auraient plus à s'inquiéter de la Mafia, parce que leurs propres collègues les arrêteraient. Le parc serait envahi par les policiers en un rien de temps.

Mais ils ne pouvaient pas s'arrêter. Joe se pencha sur son volant.

— Tiens bon, dit-il.

Tom le regarda avec stupéfaction. Non, pensa-t-il, ce n'était pas possible, il n'allait pas écraser tous ces gens !

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Tiens bon, je te dis.

La grille de la Sixième Avenue était là, avec sa longue bretelle qui s'incurvait vers le parc. Brusquement, Joe donna un coup de volant à droite ; la voiture escalada le trottoir, fonça sur la pelouse, rebondit sur une autre chaussée et fonça vers la Sixième Avenue.

— Bon Dieu, t'es pas un peu dingue ? hurla Tom.

— La sirène ! La sirène et le clignotant !

Ahuri, le regard rivé sur le pare-brise, Tom trouva à tâtons les manettes familières sous le tableau de bord, et entendit aussitôt le gronnellement puis le hurlement des sirènes.

La voiture de patrouille fonça sur les barrières mobiles et les deux voitures garées en biais de l'autre côté, qui bloquaient complètement la chaussée. Mais elles ne barraient pas le trottoir.

Dans un hurlement de sirène, le phare rouge clignotant sur le toit, la voiture se rua sur le barrage, et à la dernière seconde Joe braqua violemment à gauche et la bagnole sauta la bordure du trottoir pour se glisser entre le barrage et la murette du parc.

— Écartez-vous ! criait Joe aux passants, qui couraient en tous sens.

Tom lui-même ne pouvait l'entendre, avec ces ululements de la sirène, mais les passants s'écartèrent, ils s'enfuirent, à droite, à gauche, pour éviter le bolide. La circulation de la 59^e Rue, à double sens, s'arrêta pile, comme si toutes ces voitures avaient heurté un mur,

et un chemin s'ouvrit devant Joe ; le passage de la mer Rouge, en somme, les gangsters qui formaient le barrage bondissaient déjà dans leur voiture pour les prendre en chasse, et la voiture de patrouille n'était même pas encore passée devant eux.

Un réverbère. Joe braqua légèrement à droite, fila entre l'obstacle et les véhicules garés au bord du trottoir, et ils sentirent tous deux le choc, quand leur pare-chocs arrière effleura une carrosserie. Mais ils étaient passés.

Et Joe fonça droit devant lui. Tom leva les deux mains à ses yeux en poussant un cri strident :

— *Sainte Mère de Dieu !*

La Sixième Avenue est à sens unique, et à cinq voies. La voiture de patrouille roulait à contresens, et devant elle, à cent mètres, des automobiles s'étaient étalées sur toute la largeur de la chaussée, avançant à quarante à l'heure au rythme des feux de signalisation synchronisés. Elles formaient un barrage, elles avançaient comme un troupeau, et Tom et Joe fonçaient à près de cent à l'heure à leur rencontre.

Joe conduisait d'une main, agitant l'autre par la portière en hurlant aux conducteurs qui ne pouvaient l'entendre, tandis que Tom tenait bon, les deux mains collées sur le tableau de bord, le dos contre le dossier, les yeux écarquillés.

Des taxis, des voitures et des camions s'écartèrent à droite et à gauche, comme si une bombe atomique venait d'exploser dans le parc. Des autos montèrent sur les trottoirs, d'autres se carambolèrent, d'autres encore filèrent dans les rues transversales, se cachèrent derrière des autobus et des piétons qui traversaient en dehors des clous, piquèrent des sprints. Au milieu de la chaussée un chemin s'ouvrit, et la voiture de patrouille jaillit comme un boulet de canon. De chaque côté, les conducteurs ouvraient de grands yeux. Joe, crispé au volant, braquait à droite, à gauche, s'insinuait entre des taxis, glissait derrière les remorques des poids lourds.

Soudain, Tom ne se sentit plus de joie. Gardant une main sous le tableau de bord pour se retenir, il leva l'autre et se mit à taper du poing en hurlant ;

— *Yé ! Yé ! Yé !*

Joe souriait si largement qu'il avait l'air de vouloir imiter les calandres d'automobiles qui avançaient vers lui. Il était presque couché sur son volant, les épaules voûtées, si bien qu'il conduisait plus avec les coudes qu'avec les mains. Il se concentrait, comme un joueur de billard électrique qui cherche à faire passer sa bille entre les plots sans faire tilt.

Cent mètres, deux cents mètres, quatre carrefours, et ils échappèrent à la cohue, maintenant le nouveau troupeau de bagnoles se trouvait devant eux, encore loin, arrêté à un feu rouge.

— Coupe la sirène et le phare, cria Joe.

Tom ne pouvait l'entendre, alors il lui tapa sur la cuisse, et désigna les manettes, tout en virant sur les chapeaux de roue pour s'engager à gauche dans la 54^e Rue.

Tom abaissa les manettes alors qu'ils effectuaient leur virage, puis il se cramponna de nouveau parce que Joe collait ses deux pieds sur la pédale du frein. La voiture allait maintenant au pas, ou presque, et ils roulèrent tranquillement jusqu'au croisement de la Cinquième Avenue où ils s'arrêtèrent derrière un camion de livraison qui attendait le feu vert.

Ils se regardèrent en rigolant. Ils tremblaient tous les deux. Tom murmura, à la fois admiratif et terrifié ;

— T'es dingue en plein. Tu es complètement fou.

— Peut-être, dit Joe. Mais c'est comme ça qu'on sème des poursuivants.

19.

Ils étaient de service de jour tous les deux, alors ils devaient se taper l'heure de pointe et les embouteillages sur l'autoroute de Long Island. Joe conduisait, et Tom lisait le *News*, à côté de lui.

Une semaine s'était écoulée, depuis l'aventure du parc. Ce soir-là, quand ils avaient rapporté chez eux le panier de pique-nique, ils y avaient trouvé deux millions de dollars, au centime près. Ils avaient partagé le butin en deux, et chacun avait emporté sa part chez soi. Tom l'avait mise dans un sac de toile qui lui avait servi dans le temps à ranger son équipement de gymnastique, et l'avait enfermé dans un placard du sous-sol, derrière son bar. Joe avait mis la sienne dans le sac en plastique bleu qui leur avait servi pour le vol ; il avait démonté le filtre de sa piscine (qui était en panne, pour changer), avait creusé un trou et fourré le sac dedans, puis il avait remis la terre et le filtre par-dessus.

Le résultat des activités dans le parc s'était résumé à une note de service diffusée deux jours plus tard dans tous les commissariats de Manhattan recommandant la prudence à tous les agents contraints de rouler dans un sens interdit. Les autorités auraient bien aimé connaître le responsable du cirque de la Sixième Avenue, mais elles ne pourraient jamais y parvenir et n'essayeraient sans doute pas.

Ils roulaient en silence depuis un moment, avançant au pas et par à-coups dans les embouteillages quand soudain Tom se redressa et s'exclama :

— Sans blague ! Tu te rends compte ?

Joe lui jeta un coup d'œil.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Tom regardait fixement son journal.

— Vigano est mort, annonça-t-il.

— Sans blague ! Raconte un peu.

Joe regarda de nouveau la route et avança de quelques mètres. Tom lut l'article, en ânonnant :

— Attends voir « Anthony Vigano, un caïd de la Mafia, appartenant à la famille de Joseph Scaracci, un des seigneurs de la Mafia, a été assassiné hier soir, alors qu'il sortait d'un restaurant italien de Bayonne, New Jersey. Selon la police locale, il s'agirait d'un règlement de comptes. D'après les témoins, l'assassinat aurait été commis par un individu qui aurait tiré à deux reprises sur Vigano, le touchant à la tête, et serait reparti à bord de cette automobile. La police recherche également deux hommes qui se seraient trouvés avec Vigano dans le restaurant et seraient sortis avec lui. Cependant, ces

deux hommes avaient disparu quand la police est arrivée sur les lieux. Vigano, qui était encore en vie quand tes premiers policiers sont arrivés, répondant à l'appel du patron du restaurant, Salvatore Iacocca, dit Jimmy, est mort dans l'ambulance qui le transportait à l'hôpital de Bayonne. Vigano, âgé de cinquante-sept ans, avait attiré l'attention de la police en dix-neuf cent... » Tout le reste c'est de la biographie.

— Y a une photo ?

— Celle du restaurant, c'est tout. Avec une croix, qui marque l'endroit où il s'est fait descendre.

Joe hocha la tête. Un sourire satisfait aux lèvres.

— Tu sais ce que ça veut dire, je suppose ?

— Il a perdu les deux millions du gang, et ça leur a pas fait plaisir.

— Mais à côté de ça ?

— Je ne vois pas.

— Ils ne peuvent plus nous trouver. Ils ont essayé, ils n'ont pas réussi ; et ils ont renoncé.

— La Mafia ne renonce jamais, répliqua Tom.

— De la merde. Tout le monde renonce, quand y a plus rien d'autre à faire. S'ils avaient pensé pouvoir nous retrouver et récupérer leur fric, ils n'auraient pas descendu Vigano. Ils l'auraient laissé chercher encore. Alors tu piges ? dit Joe en regardant Tom, avec un large sourire. On est sortis de l'auberge, nous deux, on ne risque plus rien, mon pote. C'est ça que ça veut dire, cet article de journal.

Tom fronça les sourcils, réfléchit un moment et puis il finit par sourire, lui aussi.

— Ça se peut. Ça se pourrait bien.

— Je te le dis ! C'est du tout cuit, riposta Joe.

Ils roulèrent un moment en silence ; ils songeaient tous les deux à leur avenir. Au bout d'un quart d'heure, Joe jeta un coup d'œil à Tom et derrière lui il aperçut par la portière la voiture voisine, arrêtée à côté d'eux ; c'était une Jaguar grise, une voiture de luxe. Les vitres étaient toutes fermées et le vieux assis au volant avait l'air tout à fait à l'aise et bien au frais, avec son costume de ville et sa cravate. Alors que Joe le regardait, le conducteur de la Jag tourna la tête, croisa son regard et lui sourit machinalement. Puis il se détourna.

Joe avait souri aussi, mais très méchamment.

— C'est ça, rigole, bougre de salaud, dit-il au profil du mec à la Jaguar. Dans six mois tu seras encore plus près de ton infarctus, et moi je serai au Saskatchewan.

Tom regarda Joe, l'air perplexe ; puis il se retourna, vit la Jaguar et comprit. Une plage des Antilles apparut soudain dans son esprit, et il sourit aussi.

La journée promettait d'être chaude. Ils étaient là dans la voiture, le coude à la portière, pour chercher un peu d'air. Devant eux il y avait une file de voitures s'étendant jusqu'à l'horizon brumeux. Et au-delà ils distinguaient l'île de Manhattan couverte de suie et de brouillard, accroupie là comme un enfer industriel

La voiture qui se trouvait devant eux avançait de quelques centimètres.